GEO EXTRA

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 2016-JANVIER 2017

N° 8

Les plus beaux voyages des dix prochaines années GEO EXTRA



CORÉE DU SUD

IRAN

GROENLAND

AUSTRALIE

OUGANDA

PAMIR

COLOMBIE

TAÏWAN

OREGON

SÃO TOMÉ

Partir !

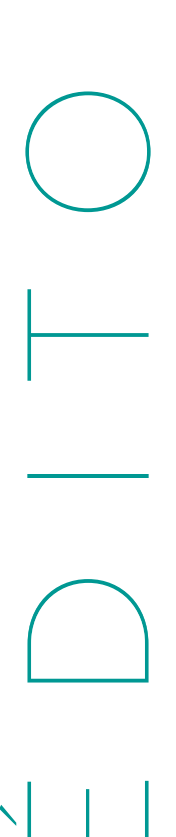
Les plus beaux voyages des 10 prochaines années

GROUPE PRISMA MEDIA

M 06801 - 8 - F: 6,90 € - RD

BEL : 7,50 € – CH : 13 CHF – CAN : 14 CAD – D : 11 € – ESP : 8 € – GR : 8 € – LUX : 7,50 € – ITA : 8 € – Port.Cont. : 8 € – DOM Avion : 11 € – Bateau : 7,50 € – MAY : 11 € – Maroc : 85 DH – Tunisie : 9 TND – Zone CFA Bateau : 6 000 XAF – Zone CFP Avion : 2000 XPF. Bateau : 1100 XPF.

REGARD LE GRAND SPECTACLE DES ÉCLAIRS ET DES ORAGES




Derek Hudson

OÙ IRONS-NOUS DEMAIN ?

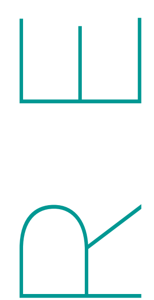
Les plus beaux voyages des dix prochaines années ? Avant de vous proposer ce thème, nous avons hésité. Les grands voyagistes français à qui nous avons demandé quelles étaient les destinations sur lesquelles ils pariaient pour l'avenir nous ont répondu que le monde aujourd'hui était si changeant… L'actualité, c'est vrai, apporte chaque instant sur nos écrans les échos bruyants d'un monde qui se ferme. Qui voit s'ériger des frontières et des murs. Qui porte au pouvoir les avocats de l'entre-soi. Un monde qui éjecte de la carte de nos envies des pays qui, il n'y a pas si longtemps, étaient encore des terres de rêve ou de découverte. L'Egypte, la Turquie, la Syrie…

Et pourtant…Ce vacarme sombre fait oublier que, dans le même temps, d'autres pays s'ouvrent (comme l'Iran et le Tadjikistan), se libèrent de la guerre (la Colombie, le Nicaragua) ou, plus simplement, rencontrent nos préoccupations du moment (l'écologie par exemple, comme à Vancouver ou au Groenland). C'est vers ces pays-là que nous vous invitons à porter le regard. Un regard qui ne vous conduira pas dans un catalogue de voyages de A (comme Alaska) à Z (comme Zambie), mais dans un dictionnaire amoureux du monde. Partial, certes, mais passionné. ■

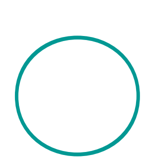
ÉRIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF



@EricMeyer_Geo









www.geo.fr






Joaquin Sarmiento / Archivolatino / REA



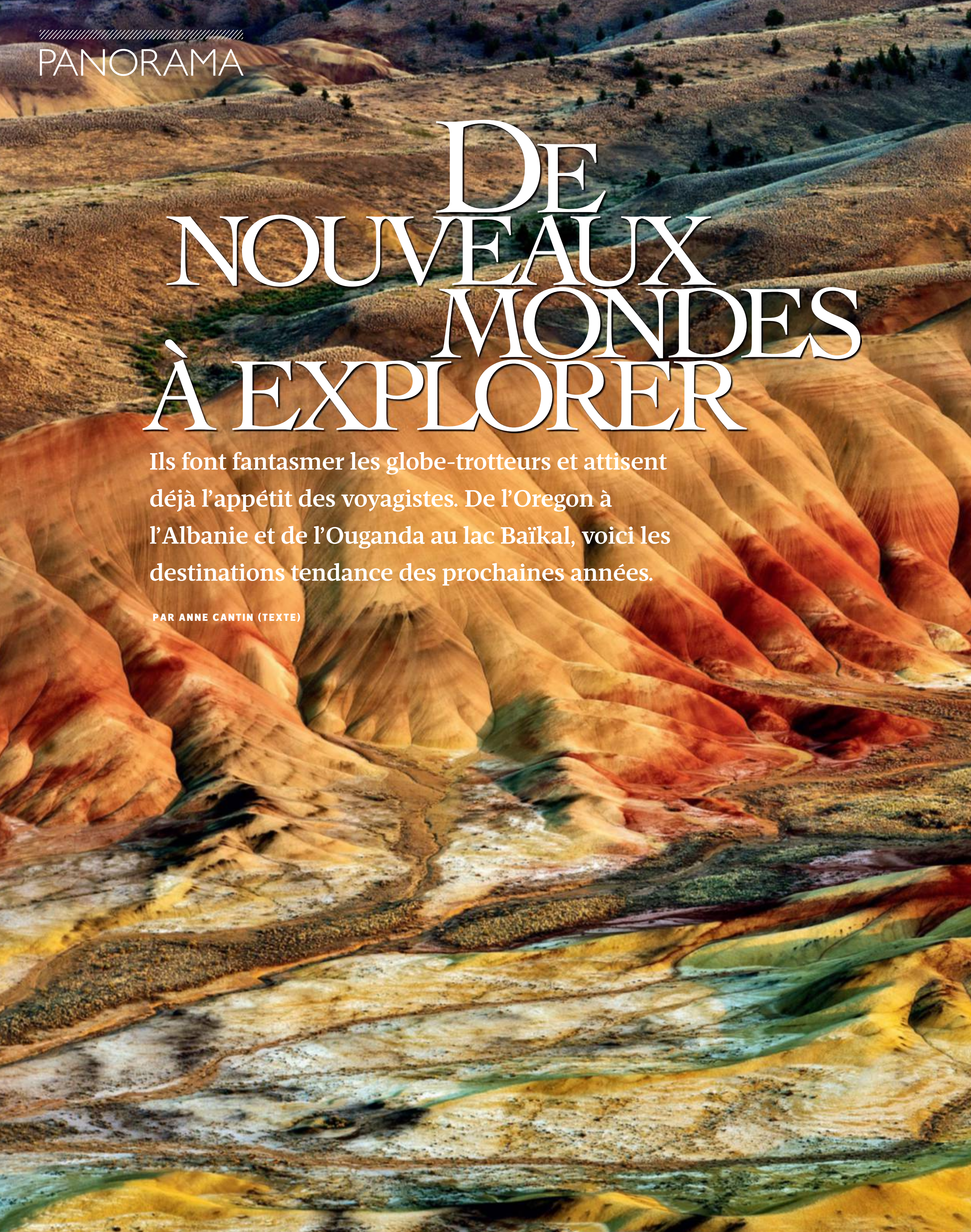
Tass via Getty Images


Nick Rains

98

En couverture : le mont Hood se reflète dans le lac Trillium, en Oregon (Etats-Unis). Crédit photo : Frank Krahmer/ Graphic Obsession/ Photononstop.
Abonnement : ce numéro comporte deux cartes jetées pour les abonnés en Belgique et en Suisse.





DE NOUVEAUX MONDES À EXPLORER

Ils font fantasmer les globe-trotteurs et attisent déjà l'appétit des voyagistes. De l'Oregon à l'Albanie et de l'Ouganda au lac Baïkal, voici les destinations tendance des prochaines années.

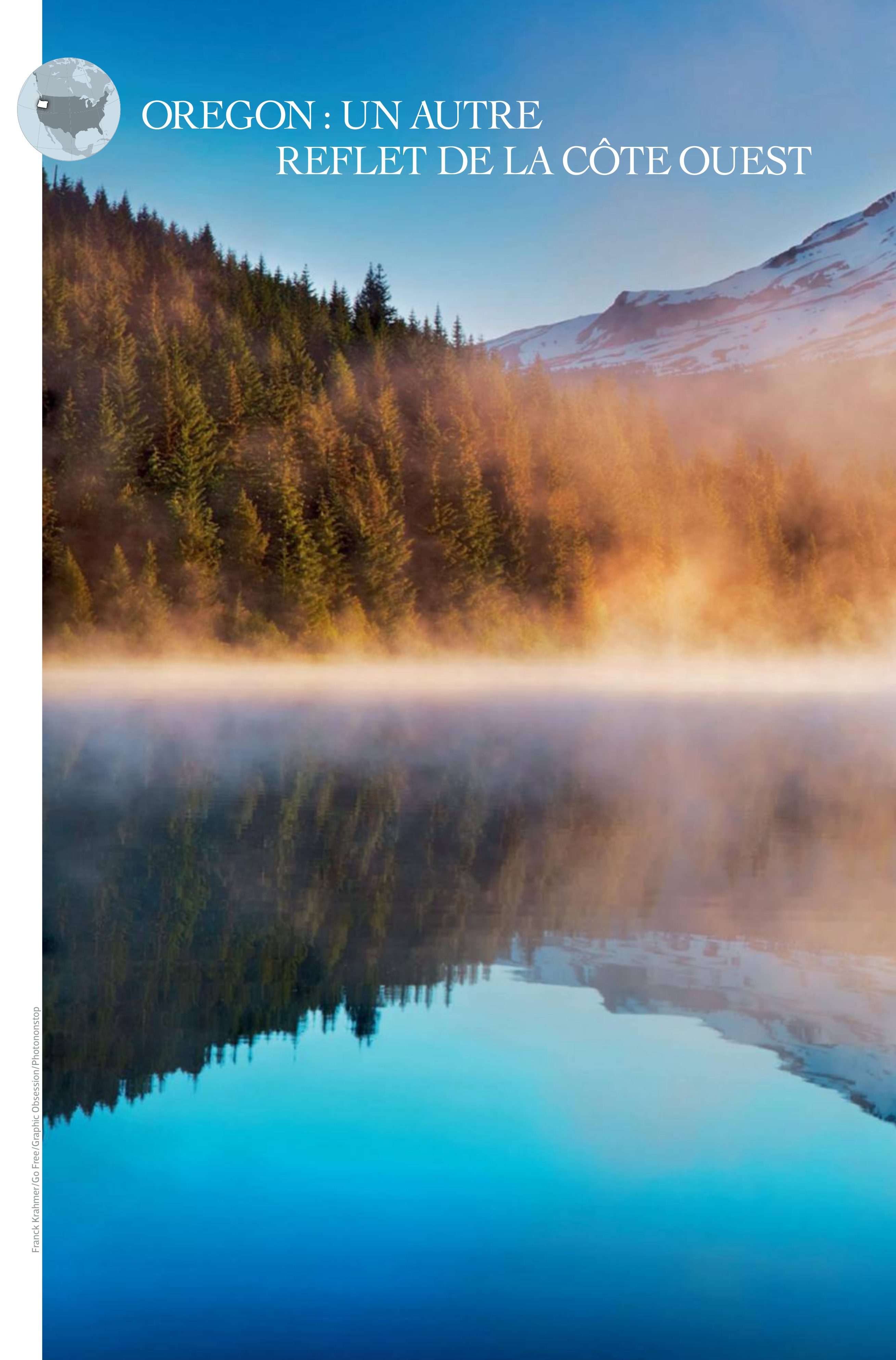
PAR ANNE CANTIN (TEXTE)



Il y a 40 millions d'années, les Painted Hills (Oregon) n'étaient qu'un tapis de cendres volcaniques. L'érosion en a fait un territoire de randonnée coloré d'oxydes, inattendu et lunaire.

Jean-Philippe Delobelle/Biosphoto

OREGON : UN AUTRE REFLET DE LA CÔTE OUEST



Franck Krahmer/Go Free/Graphic Obsession/Photononstop

Bien sûr, il y a les pistes de ski du mont Hood, praticables même en août, et les plages ventées de la côte Pacifique, spots de rêve pour les sports de glisse. Mais quel coin des Etats-Unis n'a pas ses merveilles naturelles ? Non, ce qui distingue l'Oregon, ce sont les valeurs qu'on y cultive. Locavores au royaume de la malbouffe, cyclistes militants par opposition au «tout voiture», adeptes de contre-culture alors qu'Hollywood impose une vision uniforme au monde, les habitants de cet Etat refusent de rentrer dans le rang. Portland, la capitale dont le slogan *«Keep Portland weird»*, enjoint chacun à préserver l'étrangeté de la ville, brandit comme un étendard son côté «rebelle», créatif et tolérant. Avec, en chefs de file, deux résidents illustres : le cinéaste alternatif Gus Van Sant et Beth Ditto, la chanteuse lesbienne et féministe du groupe Gossip. Pas étonnant que les Européens «branchés» commencent à préférer l'Oregon à sa voisine, la très onéreuse Californie : **en 2007, seuls 5 voyagistes français proposaient l'Oregon ; en 2016, ils sont 27.**



Le mont Hood (nord de l'Oregon), qui se reflète ici dans le lac Trillium, offre un vaste domaine skiable aux visiteurs. Même en été !



TAÏWAN : UNE CHINE ULTRAMODERNE ET ÉCOLO

Symbole de la modernité de Taipei, la tour 101 est à une station de métro de la nature. Cette ville de 2,7 millions d'habitants est ouverte sur la jungle.

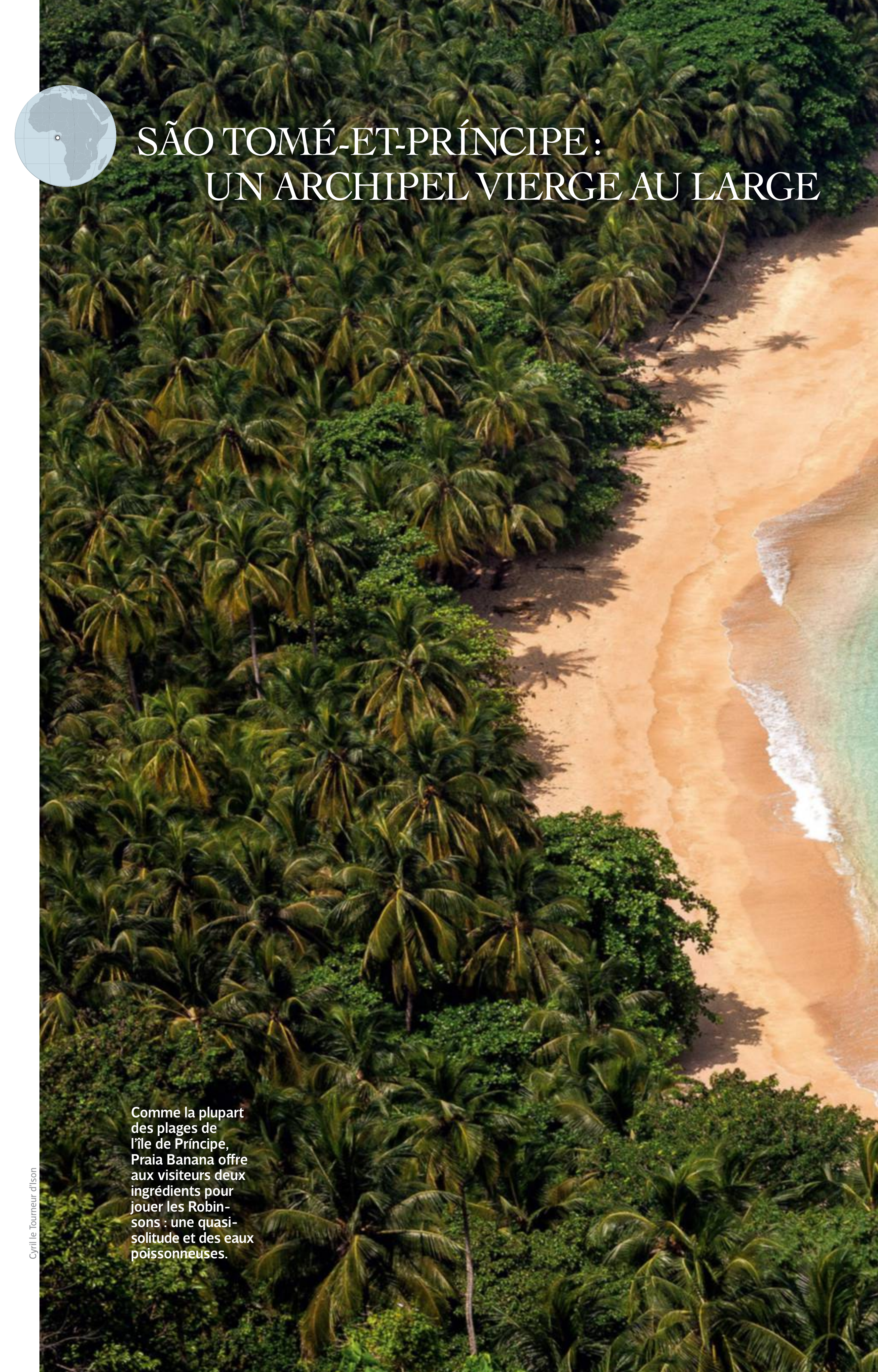
Franck Heuer/Laif/REA

Chaque fin d'après-midi, une cinquantaine de personnes s'alignent dans la cour du temple Xingtian de Taipei. Qu'ils arborent le tee-shirt des Lakers de Los Angeles ou un tailleur impeccable, tous attendent en pianotant sur leur smartphone qu'une nonne s'occupe d'eux. Ils sont venus pour le *shoujing,* un rituel destiné à les soulager de leurs angoisses. A Taïwan, la jeunesse fréquente autant les temples que les concerts de rock. Bref, la tradition n'est pas du folklore. Un atout de poids face à la Chine populaire dont les lieux touristiques surpeuplés et souvent vides d'authenticité commencent à rebuter même les plus accros des sinophiles. On reproche aussi au grand frère sa pollution et son accueil plutôt rude. Alors, la petite île, qui offre 300 sommets quasi vierges à plus de 3 000 mètres d'altitude et une gastronomie foisonnante, séduit : **elle a accueilli 29 000 touristes français en 2015, contre 19 000 en 2009.** «Accueillir» n'est pas un mot creux. Son peuple cultive l'hospitalité comme d'autres leur jardin : avec beaucoup d'attention et de plaisir.



SÃO TOMÉ-ET-PRÍNCIPE : UN ARCHIPEL VIERGE AU LARGE

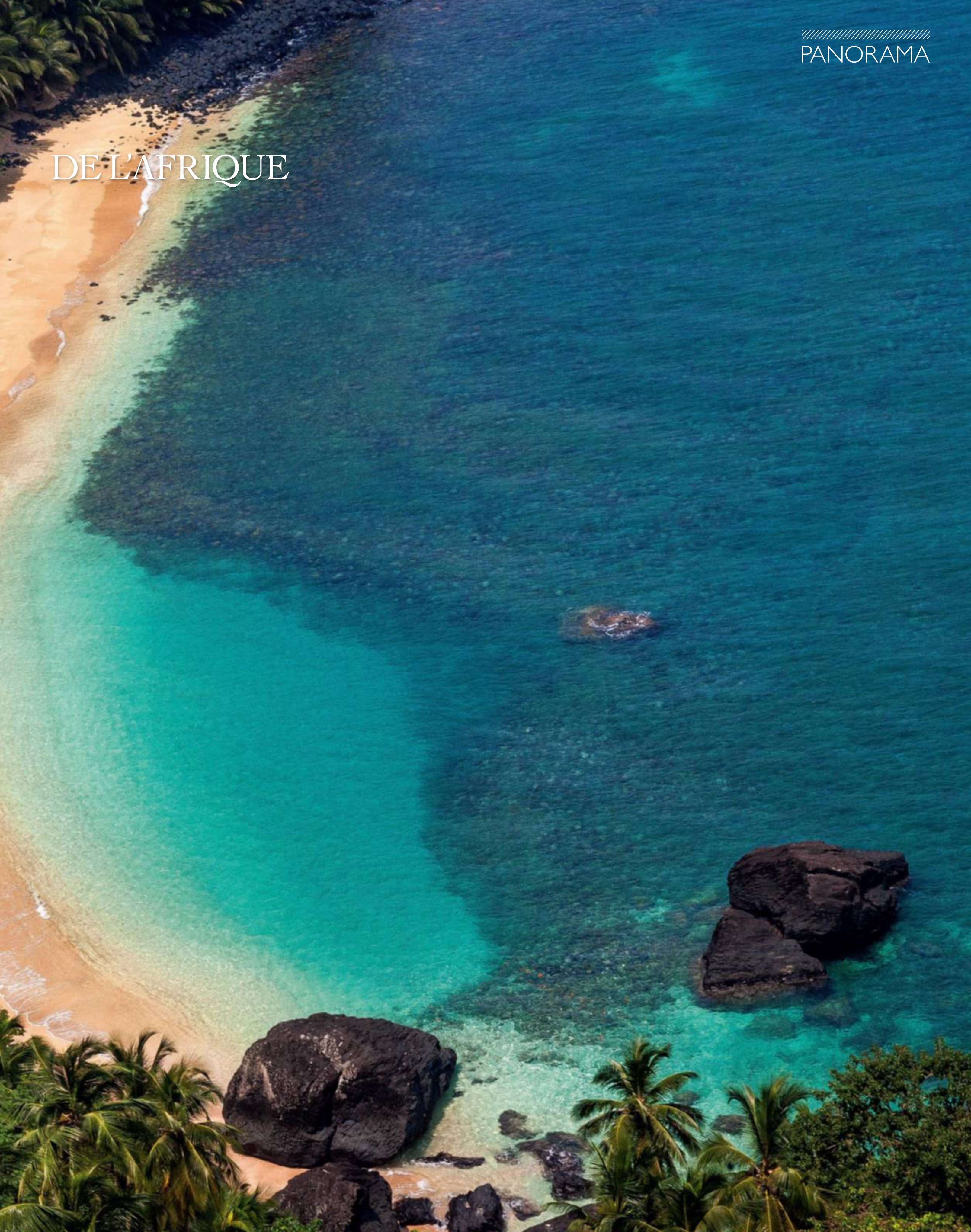
Latitude ? Zéro. Le plus petit pays d'Afrique centrale se situe pile sur l'équateur. Et se résume à deux îles perdues dans le golfe de Guinée. Ancien comptoir portugais, indépendant depuis 1975, ce micro-Etat de 200 000 habitants bénéficie d'une stabilité politique rare dans la région. De vieilles bâtisses coloniales mangées par les lianes, une forêt primaire qui regagne ses droits sur les anciennes plantations de café, et des plages sans parasols ni jet-skis : São Tomé-et-Príncipe avaient tout pour séduire ceux pour qui les vacances sont synonymes d'après-midis relaxantes. Restaient les désavantages de l'isolement : peu de vols et de rares hébergements. Mais le gouvernement, qui avait misé sur l'industrie pétrolière, parie désormais sur l'essor du tourisme dont les débuts sont prometteurs **(8 000 arrivées en 2010, 18 000 en 2014).** Il favorise le logement chez l'habitant, notamment dans les *roças* (exploitations agricoles). Et deux compagnies desservent désormais l'archipel depuis Lisbonne : la TAP (trois vols hebdomadaires) et STP Airways (un vol).



Comme la plupart des plages de l'île de Príncipe, Praia Banana offre aux visiteurs deux ingrédients pour jouer les Robinsons : une quasi-solitude et des eaux poissonneuses.

Cyril le Tourneur d'Ison

DE L'AFRIQUE



NICARAGUA : L'ALTERNATIVE VERTE AU COSTA RICA

Cela fait cinq ou six ans que la question anime les forums de voyage. Costa Rica ou Nicaragua ? Avant, les internautes ne se posaient pas la question. Le premier remportait tous les suffrages, lui qui a fait de sa nature intacte une vitrine nationale. Mais, rançon classique du succès, le regard des voyageurs a commencé à changer. Trop onéreux, trop policé, trop prévisible, trop fréquenté, le paradis vert. Et le petit frère du Nord, sorti de presque un siècle d'instabilité politique, a pu tirer son épingle du jeu. Attirés par ce pays parce qu'il était entre 40 et 50 % moins cher que son célèbre voisin, les routards ont découvert tout ce qu'il avait «en plus». Alors le bouche à oreille a fait le reste : **en 2013, le Nicaragua a reçu 1,2 million de visiteurs, soit quatre fois plus qu'en 1995.** Ses atouts ? Des écosystèmes immensément riches (qui contiennent 7 % de la biodiversité mondiale), des paysages plus variés : volcans (dont 40 en activité), lacs, îles, plages et forêts vierges. Mais aussi un patrimoine colonial plus intéressant, notamment dans les ruelles de Granada.



Martin Paul/Go Stock/Graphic Obsession/Photononstop

Recouvert d'une forêt dense baignée par les brumes, le volcan Mombacho (1 344 m) est l'une des 78 aires naturelles protégées du pays.



ALBANIE : LA BELLE RECLUSE SE LIVRE ENFIN



Membre de l'Otan depuis 2009, candidate à l'entrée dans l'Union européenne l'année dernière… L'Albanie s'ouvre doucement au monde et au tourisme. Loin de lui reprocher son manque d'infrastructures (pas assez d'hôtels, trains antédiluviens, routes en piètre état…), les voyageurs louent l'authenticité de ce pays dont l'agriculture emploie encore 58 % de la population. Ils y trouvent le charme des Balkans des années 1980, celui des charrettes tirées par les ânes, des places de village où il fait bon siroter un raki et des vastes forêts montagneuses où l'on peut encore apercevoir des loups. A cela s'ajoute l'héritage béni d'un pays situé à la jonction entre l'Occident et l'Orient, auquel les grandes civilisations méditerranéennes ont légué de superbes vestiges grecs, romains, ottomans ou byzantins. Enfin, ce qui ne gâche rien, une Riviera locale préservée, bien moins fréquentée que sa rivale française. **Et les touristes hexagonaux ne s'y trompent pas : 30 000 se sont rendus en Albanie en 2012, 64 % de plus qu'en 2008.**

Olimpio Fantuz/Sime/Photononstop



Toits de lauze, maisons à deux étages (un pour la saison froide, un pour l'été), l'architecture ottomane de Gjirokastra est inscrite au patrimoine mondial depuis 2005.

OUGANDA : VIVRE UN FACE-À-FACE AVEC LES GRANDS

Rencontrer un gorille des montagnes est une expérience inoubliable. Car le braconnage et la déforestation en ont fait une des espèces les plus en danger de la planète. Et ce monstre (jusqu'à 300 kilos de muscles) ne survit pas en captivité. C'est dire si l'Ouganda fait office de sanctuaire : ici vit 40 % de sa population mondiale (soit 350 individus). De quoi y attirer les amoureux de nature **(en 2013, le pays a reçu 1,2 million de touristes, soit deux fois plus qu'en 2008).** Si, au final, ils sont peu à tenter le «safari gorille» à 1 000 dollars pour parfois dix heures de marche, tous trouvent leur compte dans l'un des cinq parcs naturels du pays. On y observe hippopotames, rhinocéros ou éléphants dans des paysages qui passent des jungles brumeuses à la Tarzan aux savanes brûlées d'*Out of Africa.* Une Afrique de carte postale appréciée aussi par les sportifs (treks sur les volcans, rafting sur le Nil Blanc). Quant aux oisifs, ils jouissent des îles paisibles du lac Victoria… Avant de partir, renseignez-vous toutefois sur les conditions de sécurité dans l'ouest du pays.



Altitude ? 1 160 à 2 600 m. Réputée impénétrable, la luxuriante jungle du parc de Bwindi est le meilleur spot pour observer les gorilles des montagnes.

Robert Haasmann/imageBroker-agefotostock

SINGES



LAC BAÏKAL : SUR LES RIVES GLACÉES DE L'EXTRÊME

En 2010, l'écrivain voyageur Sylvain Tesson s'installait au bord de cette «mer intérieure» (la plus grande réserve d'eau douce liquide au monde). A quatre jours de marche du premier village, il venait y faire, raconta-t-il, «l'expérience du silence, de la solitude et du froid». Six mois de retraite dont il tira un récit : *Dans les forêts de Sibérie* (éd. Gallimard). Un succès immense (350 000 exemplaires en France). Un aiguillon pour les amoureux de grands espaces qui partent désormais sur ses traces. Sa cabane a été agrandie pour héberger plusieurs personnes, il y a même un livre d'or ! Enchâssé dans une gangue de neige et de glace de novembre à mai, le Baïkal est desservi par deux gares du mythique transsibérien : Irkoutsk **(147 000 touristes étrangers en 2014, contre 80 000 en 2013)** et Oulan-Oude. Il attire les amateurs d'aventures extrêmes l'hiver (attention : jusqu'à – 40 °C !). Et, l'été, on vient pour bousculer ses certitudes au contact de ce mélange si particulier de chamanisme mongol et de bouddhisme tibétain qu'on pratique, à l'est du lac, en Bouriatie.



Justin Jin/Cosmos

Aux confins de la Sibérie, le Baïkal fascine les plus aventureux. Cette expédition a traversé le lac à pied, sur 80 km, pendant cinq jours par – 15 °C.



«LE VOYAGEUR EST PARTAGÉ ENTRE REPLI ET DÉCOUVERTE»

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIE BUY, PHOTOS DE XAVIER LAMBOURS/SIGNATURES

Se laisser surprendre sans être déstabilisé, se déconnecter tout en restant branché, désirer l'imprévu en voulant qu'il soit programmé… Voilà les paradoxes de l'*homo touristicus* moderne! Décryptage amusé de notre expert.

Jean-Didier Urbain
Professeur de linguistique, cet anthropologue fait partie du groupe de recherche «Tourisme : lieux et réseaux» au CNRS. Il a écrit, entre autres, *Le Voyage était presque parfait* (éd. Payot, 2008) et *L'Envie du monde* (éd. Bréal, 2011).



Que cherche-t-on lorsqu'on part ?

Jean-Didier Urbain : On n'aspire pas tous à la même chose. Il y a deux grands types de voyageurs bien distincts. D'abord celui – le plus largement répandu – qui aspire à la découverte et part à la rencontre d'un lieu qu'il ne connaît pas. Et puis, à l'opposé, celui qui désire le repli sur soi et sur les siens (famille, amis). Il a besoin d'une île. Il ne part pas pour découvrir le monde, mais justement pour l'oublier, et ainsi se retrouver lui-même. Le premier est en quête d'authenticité, ce qui est un leurre, mais le second est aussi dans une démarche idéaliste, car il fantasme un ailleurs où il serait davantage lui-même. Un «soi» vécu comme une réalité retrouvée. Ces deux sortes de touristes, l'aventurier et le «Robinson», tendent vers deux valeurs complémentaires de l'ailleurs : «l'Autre», un inconnu vraiment inédit (pour l'aventurier) ; et «Soi et les siens», un inconnu qui peut être familier (pour le Robinson). Ces deux extrêmes de notre existence – découverte et repli – justifient aussi bien l'un que l'autre le voyage et le plaisir qu'on va en retirer.

L'industrie du tourisme a-t-elle bien identifié ces deux catégories ?

Oui, et pour celle de l'aventurier, elle a même mis en place un concept adapté : l'imprévisibilité prévue. De nombreux tour-opérateurs proposent, par exemple, des circuits qui incluent une certaine dose d'inattendu. On prévoit de visiter tel site archéologique, mais s'il pleut, on ira voir tel musée. Et si celui-ci ne plaît pas, alors cap sur tel autre. On envisage à l'avance la possibilité de changer. Mieux, ces modifications (plan A, plan B…) sont prévues. On apprécie donc une certaine improvisation, mais seulement dans la mesure où elle s'inscrit dans un champ d'aléas convenus, voire attendus. Ça se passe un peu comme dans ces livres-jeux dont on est le héros. Tout comme les choix du lecteur conditionnent le déroulement des chapitres, l'aventure du voyageur devient une suite d'options entre différents itinéraires. Le terme à la mode pour désigner ce système est la «sérendipité», c'est-à-dire le fait de découvrir de façon inattendue autre chose que ce que l'on recherchait – tel Christophe Colomb découvrant l'Amérique en cherchant l'Inde. Adapté au tourisme, c'est, par exemple, tomber sur un musée sympa alors qu'on cherche la tour de Pise, et le visiter. Le second type de voyageur, le Robinson, est dans un désir d'enfermement, d'insularité. Pour lui, la mobilité est rituelle. Il

«UN BON VOYAGE EST DÉSORMAIS CELUI QUI DONNE DU SENS»



ne rencontre pas, il retrouve. Sa famille, ses amis. La routine lui permet de se réapproprier les choses qui sont proches de lui. Ce voyageur, aux antipodes du vagabond, est un nomade car sa route est toujours la même. Il reste sur son territoire. Il y déambule et y revient sans cesse. Mais l'aventurier, tout comme le casanier, sont des voyageurs du songe et du rêve.

Pourquoi voyageons-nous ? L'anthropologue Jean-Didier Urbain (ici, face aux objets et statuettes qu'il a ramenés de ses périples) étudie la question depuis des années.



Ni l'un ni l'autre n'intègre les duretés du monde qui pourraient brouiller ses fantasmes, car ceux-ci fondent son plaisir.

Ils aspirent donc à un certain confort. Est-ce compatible avec leur recherche d'authentique ?

Pour moi, oui. Mieux, ces notions vont de pair ! C'est une question de définition. Le confort, ce n'est pas boire du champagne frais dans une yourte – ce qui est du domaine du luxe. C'est plutôt avoir la possibilité de percevoir les éléments du voyage (du moins ceux qu'on estime dignes d'être vus ou rencontrés) dans les meilleures conditions, c'est-à-dire sans être heurté par les aspérités du monde, d'un environnement, ou gêné dans la relation à l'«Autre» par notre statut de voyageur. Littéralement, le confort nous «conforte», nous «réconforte» dans notre démarche. L'authenticité, quant à elle, est l'objet d'un grand malentendu. Elle incarne le rêve fondamental d'un monde immuable, sans turbulences, qui aurait traversé le temps et survécu aux perturbations de l'Histoire. C'est là tout le travail d'un certain tourisme culturel : vendre au voyageur un récit détemporalisé du monde, qui éloigne son histoire, violente ou misérable. La fonction de «l'authentique» est celle-là : bannir ce qui relève du choquant, du sordide, en montrant un réel revu et corrigé, une vérité très aménagée dont on a gommé les rugosités hyperréalistes. Le «médiateur», guide ou tour-opérateur, contribue à ce lissage car il nous déculpabilise dans nos relations avec les autochtones et nous fait oublier qu'en tant que voyageurs, nous sommes toujours des intrus. C'est pourquoi, dans le voyage tel qu'on le rêve, authentique et confort sont indissociables : on part observer des objets jugés représentatifs d'une culture, mais cela dans les meilleures conditions, c'est-à-dire sans risquer sa vie, et sans éprouver de malaise vis-à-vis du contexte, vis-à-vis de l'Autre.

L'authenticité serait donc une utopie ?

Sans aucun doute. Et presque un mot à bannir. Alors que le monde bouge et change en permanence, cette notion, comme on la rêve, un peu sur le mode des «villages fleuris de France», renvoie aux origines, à quelque chose d'idyllique, qui aurait échappé à l'emprise de l'Histoire. Elle a, selon moi, pour fonction de rassurer, plus encore que d'instruire. Ce phénomène est à rapprocher de l'engouement de la société moderne pour tout ce qui est traditionnel, artisanal, rituel… En un mot, ces choses qui ont traversé les époques sans être défigurées. L'authenticité, tout comme la «tradition», nous fait accéder à des signes perçus comme intemporels, non déformés par le temps. Ils nous permettent d'oublier, pour un moment, que le monde vieillit et que nous sommes mortels. Le voyage «authentique» fournit ce bonheur. Il nous introduit dans un univers suspendu, en apesanteur temporelle.

Alors qu'en réalité tout change… Même la manière de voyager ?

Certainement. Au moment où le tourisme s'est développé sous sa forme moderne, dès la seconde moitié du XIXe siècle, le voyageur a tout d'abord voulu aller là où les autres n'étaient pas encore allés. Puis il a désiré, au-delà de la destination inédite (celle qui distingue !), découvrir une culture. Aujourd'hui, mieux encore, ce n'est plus le tout de se rendre quelque part et de s'instruire : il faut avoir quelque chose de particulier à y faire. Trek en Patagonie, survol du Grand Canyon en hélicoptère, safari en Tanzanie… Tout est possible. Et à chaque lieu sont associées des activités. ●●●

●●● Autre tendance de l'époque : l'heure est à la narration (on voit bien l'engouement pour la publication des carnets de voyage). Le voyageur souhaite avoir quelque chose à raconter. Il veut être l'acteur d'une sorte d'aventure qui est son expédition. Les agences se sont d'ailleurs misent à fournir des carnets vierges à leurs clients, les incitant à formuler leurs sensations et leurs observations. Enfin, pour le fond, une tendance forte se dégage : donner du sens. Qu'il s'agisse de découverte ou de besoin d'île, un bon voyage est désormais celui qui remplira cette fonction.

Un voyage qui donne du sens… Qu'est-ce que vous entendez par là ?

C'est celui qui va au-delà des simples apparences, qui ne se contente pas de la superficialité d'un monde plus parcouru qu'exploré, même de façon particulière. Poussé à l'extrême, c'est une forme de «tourisme éthique», responsable, basé sur la distanciation. On se tient à une distance respectueuse de l'Autre, sans être intrusif, sans perturber, signifiant ainsi sa conscience de la fragilité des cultures. L'Autre n'est plus un objet, mais un sujet. Il n'est plus l'Autre-spectacle, mais l'Autre-partenaire. Dans ce tourisme d'interaction entre cultures, le voyageur a intégré qu'il est lui-même une curiosité pour l'Autre et recherche une forme de partage. Quand je rencontre l'Autre, je ne fais pas que l'observer, je me livre aussi à lui. Enfin, certains ne veulent plus seulement «aller quelque part», mais s'y rendre utile. Ainsi peut-on partir restaurer l'habitat des chauves-souris au Bénin, construire un atelier de tissage au Mali, aider les enfants des rues de Pondichéry, répertorier la faune sauvage d'un parc du Niger. On est ici baigné par les beaux sentiments de la participation et de la solidarité. Est-ce une utopie ? C'est à voir. Mais, dans un univers déchiré par des nationalismes exacerbés et une pensée endémique du chacun chez soi, c'est déjà bon à prendre…

A quel point Internet a-t-il changé la donne ?

En demeurant connecté, on ne peut jamais couper les ponts. Partir vraiment. Autrefois, j'allais d'un point A à un point B, et dans l'intervalle, personne ne savait où j'étais. En fait, je n'étais nulle part. A présent, le voyageur est devenu un cybertouriste. Où qu'il soit, il est joignable. Et il est sûr de pouvoir consulter ses comptes bancaires, lire ses mails, envoyer des photos en temps réel, s'orienter, trouver une adresse. Les dispositifs électroniques dont il est bardé le placent hors d'une logique de rencontre accidentelle. Le GPS le prive de demander son chemin à l'autochtone. Le «*couchsurfing*» (système d'hébergement gratuit à domicile via le Net) fait qu'il a toujours un point de chute prévisible chez l'habitant. Mais l'hospitalité n'est pas spontanée. Si l'on est dans le mythe de l'aventure et de l'éloignement, celui-là est totalement revisité par la communication à distance. Le confort est ici dans le plaisir d'être dans un réseau, où partager ses impressions d'un bout à l'autre de la Terre. C'est le confort au sens d'une communauté unie par la Toile pour appréhender le monde. L'effet collatéral n'est pas mince : le voyage ne peut plus être vécu en tant que rupture, ce qui était son élément fondateur. La connexion permanente n'autorise plus de se séparer des autres véritablement. De se perdre pour mieux se retrouver ensuite.

Le Web influence-t-il aussi nos choix de destinations ?

Oui, très clairement. Au point qu'il a conduit à un changement de prescripteur. Autrefois, le guide était une bible : on était «très *Michelin*», «plutôt *Routard*» ou «*Lonely Planet*». Or de moins en moins de monde se balade avec un pavé sous le bras. A présent, le voyageur télécharge les guides sur son smartphone ou sa tablette. Mais, du coup, il les compare. Son regard sur les supports traditionnels est désormais critique. Il ne décide plus de son voyage chez les tour-opérateurs ou en agence, mais plutôt en lisant les avis des internautes sur Trip Advisor, sur les applis, les blogs, les forums, les commentaires Facebook de ses «amis» qui racontent leur propre expérience. On assiste à une «émancipation culturelle des lecteurs» – qui sera acquise pour les générations suivantes. Cette révolution (on peut prévoir son propre imprévisible sans passer par un voyagiste) fait reculer l'industrie du tourisme. Il se pourrait, à terme, qu'elle entraîne sa disparition.

En attendant, les tour-opérateurs traditionnels ont-ils encore leur place ?

Pour l'heure, le tourisme professionnel conserve une raison d'être dans quatre niches bien particulières du secteur : le voyage savant, le scientifique, le luxe et l'humanitaire. Le premier est un itinéraire d'érudition autour d'une thématique (du type croisières Clio en Méditerranée), que l'on fait accompagné de chercheurs ou de célébrités – écrivains, journalistes, acteurs ou chanteurs. On peut envisager d'aller observer les baleines à bosse du golfe du Saint-Laurent en compagnie d'un biologiste marin canadien, ou de plonger au cœur de la civilisation perse de Téhéran à Bam, en compagnie d'un archéologue. Un côté «salon philo», mais payant. La clientèle ciblée, instruite et fortunée, n'achète pas un voyage carte postale, mais une lecture du monde. Le «voyage scientifique», lui, s'adresse à un public encore plus pointu. Celui-ci est très impliqué,



politiquement ou éthiquement (écologiste...) ou bien scientifiquement (des amateurs très éclairés, voire des chercheurs). Ce type de voyageur souhaite un accompagnement spécifique à la hauteur de son niveau culturel. Autrement dit, rien que des experts : le circuit exploratoire zoobotanique en forêt dense de Guyane, il va le faire avec un chercheur du CNRS ! Il n'est pas bercé par le désir d'aventure mais par celui de la profondeur. L'autre niche florissante est le «voyage de luxe», séjours dans des palaces, croisières haut de gamme... Du sur-mesure. On fait des sauts de puce de haut lieu en haut lieu, de Panama à Sydney, de Quito à Samarcande. Véritable pied de nez au marché traditionnel, celui-là se porte très bien. Par exemple, un tour du monde de trois semaines dans des conditions confortables, même s'il coûte jusqu'à plusieurs dizaines de milliers d'euros, remplit les navires et les avions !

Pour finir, qu'en est-il du voyage humanitaire, très à la mode ?

Ce dernier est à l'origine d'un segment très rentable du secteur du tourisme. Avec un nombre croissant d'étudiants qui veulent en faire leur métier, des agences spécialisées proposent des solutions pour faire des stages à l'étranger, clés en main. C'est une sorte de porte d'entrée payante. Une expérience qui sera valorisée lors d'un entretien d'embauche. Il ne s'agit plus ici d'«aller voir l'Autre», mais de participer à son évolution. La motivation est donc humanitaire. Mais il faut noter cependant ce fait troublant : ladite «authenticité» recherchée séduit plus à l'étranger, loin de chez soi, que sur son palier. A croire qu'aider les pauvres à Paris serait moins motivant que d'aller soutenir l'artisanat local au Burkina Faso ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIE BUY

«LES VOYAGISTES ONT INVENTÉ UN BEAU CONCEPT : L'IMPRÉVISIBILITÉ PRÉVUE»

CORÉE DU SUD

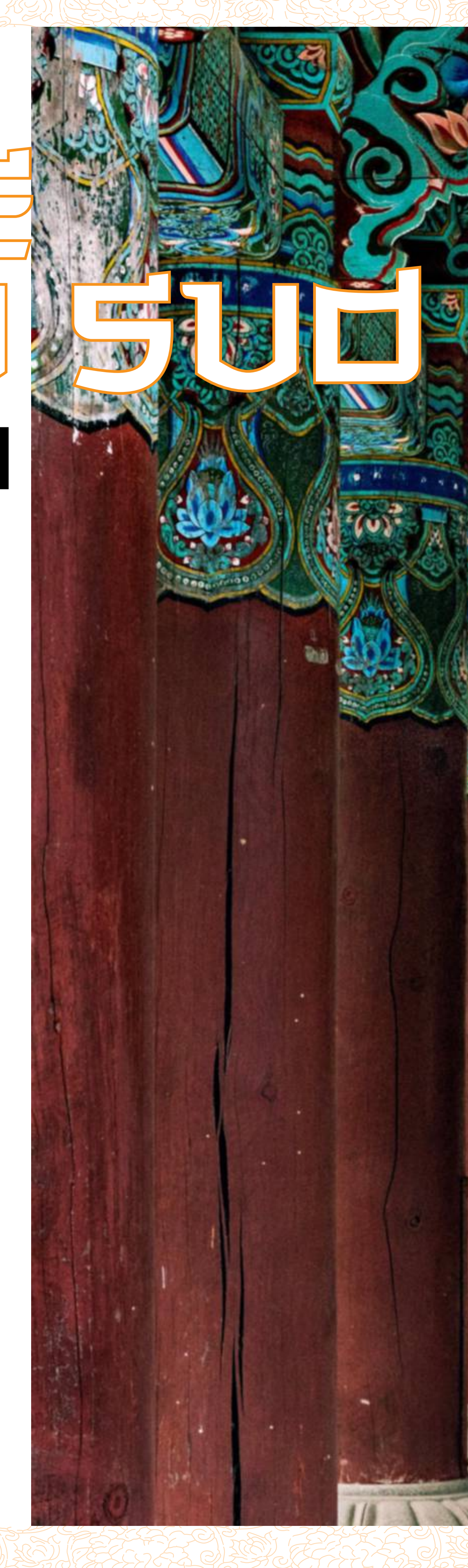
UN PEU D'ÉTERNITÉ LOIN DE SÉOUL

Notre connaissance de ce pays s'arrête souvent à Séoul, Samsung, Hyundai ou la «K-pop». Autrement dit, à sa capitale, ses entreprises phares, sa musique. Mais la Corée du Sud possède aussi une riche histoire, un patrimoine vivant, une nature généreuse.

PAR JEAN-YVES DURAND (TEXTE) ET TIM FRANCO (PHOTOS)

POISSON

물고기



LES PERCUSSIONS DE BOUDDHA. Présentes dans les temples (ici celui d'Haeinsa), elles prennent différentes formes allégoriques, comme ce poisson de bois peint. Lors des cérémonies, on le frappe pour favoriser le salut des créatures de l'eau.



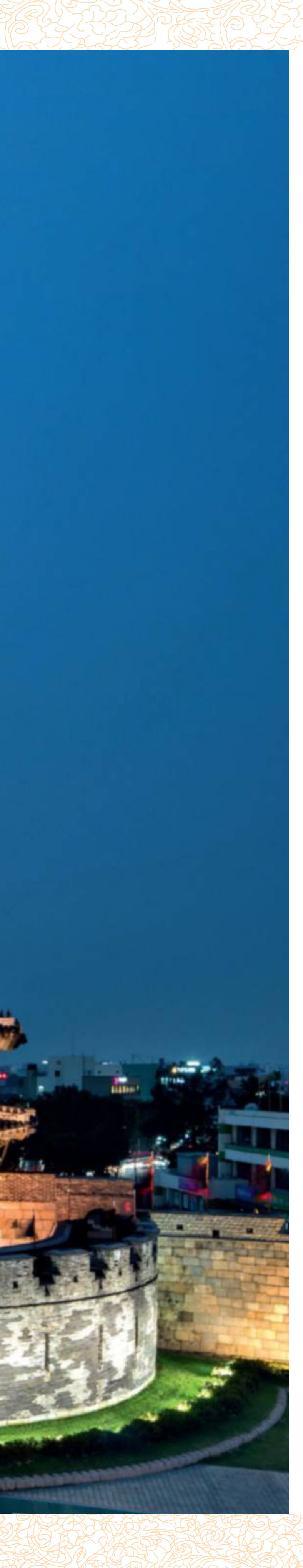


LA FORTERESSE DES ROIS RÉSISTE À L'ASSAUT DU BÉTON

요새

FORTERESSE

Ayant été plusieurs fois envahi, le pays se retrancha, entre 1627 et 1876, à l'abri de ses places fortes (ici celle de Suwon). Ce qui lui valut son surnom de «royaume-ermite».





n ce mois d'août 2016, l'Airbus en provenance de Paris qui atterrit à Séoul est rempli aux trois quarts de vacanciers français. Les uns se rendent pour la première fois dans cette contrée que certains ont découverte à l'occasion de l'Année 2016 de la Corée en France (qui a attiré 2 millions de visiteurs). Les autres sont en quête d'une culture proche de celles de la Chine ou du Japon qu'ils connaissent déjà. Selon l'office du tourisme coréen, le nombre de Français qui ont séjourné dans le pays a progressé de 6 % par an depuis 2012. Ils ont été 84 000 en 2015. Qu'en savaient-ils avant ? Le plus souvent bien peu : une nation sortie des ravages de la guerre de 1950-1953 grâce à un immense effort d'éducation (très coercitif au demeurant) ; une vitrine technologique, avec des marques mondiales (Hyundai, Samsung) ; et pour les plus jeunes, la «K-pop» (la culture populaire du cru). Mais derrière ? La Corée, c'est aussi des rites immuables, des temples préservés, des paysages pleins de grâce. C'est ce que nous sommes allés voir.

SUWON, LE BASTION DU ROYAUME-ERMITE

En entrant dans cette cité d'un million d'âmes, à 30 kilomètres au sud de Séoul, un sentiment d'oppression vous saisit : derrière la vitre de la voiture, ce n'est qu'un défilé de barres d'habitations, grises et verticales. «Ici, c'est Samsung City», me dit le chauffeur comme une évidence. Le géant coréen de l'électronique y emploie 40 000 ouvriers, possède deux stades et ses équipes de foot et de base-ball. Mais soudain, c'est un autre choc : au détour d'un immeuble, la forteresse de Hwaseong dévoile ses 6 kilomètres de remparts qui serpentent, en plein centre-ville, sur les crêtes d'ondulantes collines. Le roi Jeongjo l'érigea vers 1795 pour garder la tombe de son père, et transférer sa cour en ce lieu qu'il jugeait plus sûr qu'ailleurs. Aux siècles précédents, le pays avait déjà subi les invasions successives des Mongols, des Japonais et des Mandchous, si bien que depuis 1627, il s'était isolé du monde, d'où son surnom de «royaume-ermite». Il vivra ainsi jusqu'en 1876 à l'abri de ses cités fortifiées.

Celle de Hwaseong est l'une des dernières encore debout. Aujourd'hui, elle ne se défend plus que contre l'avancée menaçante du béton, qu'elle tient à distance en s'entourant d'un glacis de pelouses. Par contraste, la vue sur la vieille ville depuis le chemin de ronde qui la cerne réjouit l'œil, avec ses maisons aux toits bleus, ses jardins émaillés d'arbres et d'étangs, et sa forêt de pins recouvrant le mont Paldal. A l'entrée du palais Haenggung, des figurants en costumes rejouent son passé guerrier : démonstrations d'arts martiaux, relève de la garde royale… Les touristes adorent. Pour ma part, je préfère le paisible spectacle des habitants venus se détendre, en fin de journée, sous les remparts. Les uns pique-niquent, d'autres promènent leur chien, flirtent ou veillent sur leurs enfants. Plus •••

UN AIR DE GRANDE MURAILLE. Bâtis au XVIIIe siècle, les remparts de la forteresse de Suwon étaient renforcés par 48 ouvrages défensifs. Certains s'inspiraient de l'architecture militaire chinoise, telle la Janganmum (porte nord), surmontée de deux pavillons en bois.



UNE HOSPITALITÉ À L'ANCIENNE. Moon Jung-hyun dirige une *hanok*, ex-demeure d'aristocrates, transformée en maison d'hôtes. Elle porte une variante simplifiée de l'*hanbok* : un boléro et une jupe serrée sous la poitrine.

●●● tard, les bastions, les tours de guet et les portes monumentales qui jalonnent les fortifications se drapent d'une lumière dorée. La nuit, alors, engloutit les immeubles… comme si le présent disparaissait.

ANDONG, SANCTUAIRE DU CONFUCIANISME

Perché sur des pilotis, un pavillon en bois domine le fleuve Nakdong, adossé à une falaise. L'élégant édifice servait jadis de lieu de réunion aux enseignants du *seowon* (académie confucianiste) de Byeongsan. L'institution fut créée en 1575 par l'érudit Ryu Seong-ryong, qui devint l'un des Premiers ministres de la dynastie Joseon (1393 à 1910). Ces écoles privées instruisaient les fils des *yangbang*, les nobles lettrés. Vingt-six ont été préservées autour de la cité d'Andong, située à 200 kilomètres au sud-est de Séoul. Autrefois, la région en abritait la plus forte concentration du pays. Elle était le territoire du confucianisme, une doctrine qui imprègne toujours la société coréenne. La contrée était aussi la pourvoyeuse de l'aristocratie ●●●

LA MONTAGNE, UN TRAIT D'UNION ENTRE LA TERRE ET LES DIEUX



MONTAGNE

Les excursions dans les montagnes, qui occupent 70 % du pays, sont le loisir favori des Coréens. Ils entretiennent avec elles un lien spirituel. C'est le lieu où ils se ressourcent (ici, dans le massif du Gayasan).



AU LARGE DE L'ÎLE DE DOLSANDO, UNE MER DE COCAGNE



●●● royale, dont les membres formaient de puissantes lignées. Ces clans ont fondé ici de nombreux bourgs qui perdurent. Les descendants des *yangbang* y entretiennent de belles bâtisses, les *hanok*, dont certaines ont été converties en maisons d'hôtes.

Celle où je passe la nuit se trouve dans le village éponyme d'Andong, fief de l'une des branches de la famille Ryu, que l'érudit de Byeongsan dirigea cinq siècles auparavant. Son détenteur, Ryu Hyo-jim, porte le nom de ce clan. «Mon grand-père, un célèbre intellectuel et propriétaire terrien, l'a bâtie en 1939, raconte cet ancien officier de 53 ans. Je suis né dans cette demeure et j'y ai grandi avec mes parents et une vingtaine de serviteurs. En 1987, la construction du barrage voisin allait entraîner l'engloutissement de notre village. Quarante de ses maisons, dont la plus ancienne date de 1712, furent alors déplacées ici.» L'opération fut aisée : les *hanok* sont assemblées sans clous, mais avec des chevilles en bois, si bien qu'il est facile de les démonter. Celle-là se compose de deux bâtiments entourés d'une enceinte. L'un sert d'habitation, l'autre accueille les visiteurs. Leurs toits recourbés, leurs murs rythmés de poutres et de panneaux en pin, et leurs cloisons en papier témoignent de leur raffinement. Ma chambre, en revanche, est spartiate : deux coffres de rangement, un futon et des couvertures que l'on déplie à même le sol.

Le lendemain, Moon Jung-hyun, la maîtresse de maison, sert le petit déjeuner traditionnel de la haute société : du maquereau salé et grillé (la spécialité locale), accompagné de petits plats : riz, tofu, champignons, minipoulpes, salade de tomates et de mûres. Déconcertant mais tonique. «Nos familles restent fidèles au ●●●

FRUITS DE MER

해산물

L'ARRIÈRE-CUISINE DE LA CORÉE. Cette commerçante de Dolsando vend des calamars. Réputée pour ses produits de la pêche, l'île fournit la région en moules, huîtres, poissons et crustacés, prisés par les citadins.

LE TEMPLE, REFUGE DES ESPRITS ET DES CORPS

신전

TEMPLE

Les moines, tels que ceux du temple d'Haeinsa, se sont isolés dans les montagnes pour s'adonner à la méditation. Mais aussi parce que le bouddhisme fut réprimé sous la dynastie confucianiste de Joseon (1393-1910).



●●● confucianisme et au clan, confie-t-elle. Elles se réunissent pour célébrer les ancêtres de la lignée ou discuter des affaires du village.»

Il en va de même à Hahoe, fondé au XVIe siècle par la branche principale des Ryu, à 20 kilomètres à l'ouest d'Andong. Blotti au creux d'une boucle du fleuve Nakdong, ce village historique ordonne sa centaine de maisons sous la forme d'une fleur de lotus, selon les principes du *pungsu*, l'antique géomancie coréenne. Mais le chamanisme y reste aussi vivace : en son centre, se dresse un ginkgo centenaire cerné de bandes de papier portant des prières, et veillé par la statue d'un esprit grimaçant. Autre survivance de ce culte, le drame dansé du Byeolsingut, que ce village est le seul à perpétuer. En lui conférant le titre de «maître artisan national», le gouvernement a désigné Kim Dong-pyo comme l'unique sculpteur à pouvoir façonner dans le bois les masques de ses personnages. «Il y en a douze, explique l'homme de 65 ans : le lettré, le noble, le moine dépravé, la veuve âgée… La danse mêle exorcisme, rites propitiatoires et satire, à la manière de votre carnaval.» ●●●

UN CHEMIN DE LUMIÈRE. Ce bonze se recueille dans l'un des halls de prière du temple d'Haeinsa. Les couleurs vives qui parent les bâtiments symbolisent, par leur alliance, l'illumination, but ultime du bouddhisme.



●●● Bien qu'ouvert au tourisme de masse, Hahoe est un village qui a gardé son authenticité. Parmi ses 235 habitants, certains résident dans de modestes demeures coiffées de chaume, les autres dans les anciennes maisons de nobles aux toits de tuiles. Telle Choi Sohee, une dame de 80 ans dont le mari, vice-proviseur à la retraite, est le quatorzième descendant… de Ryu Seong-ryong, le maître de l'académie de Byeongsan, dont l'esprit, décidément, me poursuit… «Les propriétaires des *hanoks* vivent du tourisme ou font cultiver leurs terres par les autres villageois», explique-t-elle. L'exploitation du pauvre par le riche : rien n'a changé depuis 500 ans…

Gyeongju : sous le charme de Silla

C'est une ville… sensuelle. Elle s'étire au bord du lac Bomun, à 130 kilomètres au sud d'Andong. Le soir, on flâne, on flirte autour de l'étang Wolji où se mirent des pavillons illuminés. Jadis, ils faisaient partie du palais Donggung, la résidence d'été de la cour de Silla. De 57 avant J.-C. à l'an 935, Gyeongju fut la capitale fastueuse de ce royaume qui unifia la Corée en 672, incarnant l'âge d'or du pays. Il a légué à la cité une foule de vestiges : palais, restes de forteresse, stupas, pagodes… Car Silla était un Etat bouddhiste, comme le proclament avec éclat le temple de Bulguksa et la grotte artificielle de Seokguram qui abrite une statue géante de l'Eveillé.

Mais la sensualité de Gyeongju se révèle surtout par les tertres qui la parsèment. Où que l'on se tourne, le regard caresse ces tumuli recouverts de pelouses. Les plus arrogants culminent à plus de 20 mètres. Le dictateur Park Chung-hee (1917-1979) ordonna, pour leur donner de l'aise, qu'aucun nouveau bâtiment construit ne soit trop élevé. Sur les 670 tumuli que compte la région, 155 moutonnent ainsi dans le centre-ville ! Ces gracieux mamelons renferment les tombes des rois, princes, nobles et hauts fonctionnaires de l'ancien royaume. Un musée à ciel ouvert qui me fait penser à une Rome asiatique. D'ailleurs, des promoteurs ont érigé, sur la rive du lac Bomun, un complexe de restaurants et de bureaux baptisé Coliseum. Cette réplique du fameux amphithéâtre est même surmontée de plusieurs statues d'Apollon musclé et de Vénus… dénudées.

Haeinsa, le joyau du bouddhisme

Ce temple serait-il peuplé de fantômes ? Pendant mon séjour, je n'y ai croisé qu'une poignée de religieux. Pourtant, le révérend Ja Gak m'affirme qu'il est le plus «habité» de Corée : «Soixante-huit moines y résident, mais il peut y en avoir jusqu'à 150, plus une centaine de novices.» L'homme de foi affiche un visage serein éclairé d'un doux sourire. Il arbore une chemise blanche, un gilet gris perle, une robe couleur safran et un pantalon bouffant. Il dirige le Templestay, un programme qui permet aux visiteurs de dormir sur place, et de s'initier à la vie des moines. Sans les côtoyer, donc. «Beaucoup d'étrangers y participent, surtout des Français», me dit-il. De fait, la majorité de mon groupe en est composée. Fondé en 802, le monastère s'étage sur trois niveaux dans un site grandiose : surplombant un torrent rocailleux, ses façades vertes et rouges sont cernées de montagnes couvertes de forêts.

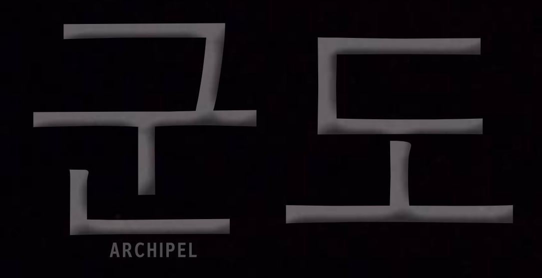
L'emploi du temps est d'une précision militaire. A 18 heures, le révérend Ja Gak nous familiarise avec l'étiquette : comment saluer un moine (mains jointes et dos penché), se prosterner lors d'une prière… A 17 h 40, dîner dans le réfectoire des visiteurs, menu végétarien de rigueur : riz, légumes bouillis, bol de soupe, le tout dans un silence total. Nos palais français font la grimace ! A 18 h 10, nous assistons à la cérémonie du tambour. Moment de grâce qui donne le frisson : durant 20 minutes, deux religieux se relaient pour frapper l'énorme instrument, dans une gestuelle élaborée, issue de plusieurs siècles de pratique. Puis vient la prière face aux bouddhas dorés, dans un hall orné de fresques. A 21 heures, chacun regagne sa chambre, encore plus austère que celles d'un *hanok*. Magnanime, notre mentor nous accorde une faveur : nous ne nous lèverons pas à 4 heures du matin comme les bonzes, mais à 6 heures.

A 7 h 30, le révérend, coiffé d'un *sungpok* (large chapeau de paille), nous guide à travers le monastère. Interdite de visite, y compris aux reporters, la bibliothèque en est le lieu le plus sacré. Ses deux bâtiments renferment le Tripitaka Koreana : 81 340 tablettes de bois gravées au XIIIe siècle, qui constituent la collection la plus complète de textes bouddhistes au monde. «C'est pourquoi Haeinsa a reçu le titre de temple-joyau», explique notre guide. Vient enfin une initiation au *seon*, le zen coréen. Le quart d'heure passé à méditer assis en lotus, dos bien droit et yeux mi-clos fixés sur un mur, tourne vite au supplice… «Nous avons quitté les villes pour mieux nous livrer à cette pratique, précise le révérend. Mais aussi parce que sous la dynastie confucianiste de Joseon, le bouddhisme fut réprimé, si bien que les moines se sont réfugiés dans les montagnes.» ●●●

DES CONFETTIS DE TERRE. L'aire marine protégée de Dadohae se divise en sept secteurs bordant la côte sud-ouest. Depuis ce kiosque situé sur la presqu'île de Yeosu, la vue embrasse 38 des 1 760 îles que compte ce parc national.



L'ARCHIPEL, UN LIEU D'EXIL DEVENU PARC MARITIME



Les îles de la côte sud-ouest accueillaient les nobles disgrâciés et autres réprouvés. Désormais, elles constituent les perles de la zone protégée de Dadohae.



DANSE

춤

UNE COMMEDIA DELL'ARTE ASIATIQUE. Le village d'Hahoe perpétue le Byeolsingut, une forme de théâtre dansé et masqué. Son unique pièce se compose de dix saynètes au caractère satirique. Elle met aux prises une belle concubine et un moine dépravé.

●●● Désormais, ils n'y sont plus seuls. En ce début de week-end, une foule de randonneurs se presse à l'entrée du temple. Lycéens, retraités, collègues d'entreprise, familles, tous harnachés de l'équipement dernier cri. Et impatients de se lancer à l'assaut des pentes du parc national de Gayasan, l'un des vingt et un du pays, pour pique-niquer sur ses cimes culminant à 1 430 mètres. Ils n'oublient pas, avant, de se prosterner devant les bouddhas et de prier Sansin, le dieu des sommets. Ces excursions sont le loisir favori des Coréens. Dans leur pays couvert à 70 % de montagnes, ils entretiennent avec elles un lien spirituel et quasi charnel : trait d'union entre la terre et les divinités, c'est le lieu où ils se ressourcent. Pour l'heure, je suis un sentier qui grimpe sous les pins vers des pitons où se niche l'un des treize ermitages d'Haeinsa. Autour de ses bâtiments miniatures, des cabanes s'accrochent à la pierre : les moines s'y retirent pour méditer. Seules les sandales laissées au seuil des portes trahissent leur présence. Cette fois encore, je n'en verrai aucun...

LA CÔTE SUD SUR UN AIR D'OPÉRA

Pour les Coréens, les montagnes évoquent aussi la nostalgie du village de leur enfance, qu'ils ont dû souvent quitter pour des cités surpeuplées. Baptisé *han*, ce sentiment de mélancolie teintée de désillusion s'exprime à travers les chansons populaires et les arts traditionnels, tel le *pansori*. Une sorte d'opéra où l'interprète, accompagné d'un joueur de tambour, conduit un récit mariant dialogues, mime et chant. Près de Suncheon, sur la côte sud du pays, le village de Nagan est connu pour perpétuer cet art né au XVIIIe siècle. Depuis 1626, ses chaumières entourées de jardins et de vergers se cachent derrière d'épais remparts. Yang Nam King, chanteuse de *pansori*, a vu le jour ici, voici soixante ans. Elle y vit encore, bien qu'elle se soit produite à Séoul, en Chine, au Japon et en Russie. «Ma famille est dans le métier depuis quatre générations, confie-t-elle. J'ai débuté enfant auprès d'un maître qui m'a formée pendant douze ans. C'est très exigeant : comme notre voix doit être puissante, on s'entraîne près des cascades jusqu'à ce qu'elle surpasse leurs grondements.»

Le chant de la nature, lui, éclate dans la baie de Suncheon, là où trois fleuves mêlent leurs eaux à la mer pour former le plus vaste estuaire de Corée. Près de 34 kilomètres carrés de canaux, marais, roselières et plaines salées où font halte, en hiver, 239 espèces d'oiseaux migrateurs. Plus au sud, la route s'engage sur la presqu'île de Yeosu, puis, via un pont, sur Dolsando, la première des 1 760 îles-montagnes qui s'éparpillent au large de la côte sud-ouest de la péninsule. Jadis lieux d'exil des nobles disgraciés, des criminels, des prostituées et autres réprouvés, elles constituent aujourd'hui les perles du parc national maritime de Dadohae. L'Etat a donné à certaines le statut de «monument naturel» ou de «site pittoresque», telles Geomundo, ornée d'un brocard de camélias, Gwanmaedo, pavoisée de magnolias, l'archipel de Baekdo, formé de cent aiguilles qui surgissent des vagues, ou encore Hongdo, dont les falaises et les pics aux silhouettes fantasques se teintent de rouge au soleil couchant. Dolsando est moins extravagante. Ses collines plantées de pins et d'azalées tombent en rochers dans le détroit de Corée, et isolent des villages sertis de rizières. Une intense activité règne sur les rives de ce bout de terre : parcs à huîtres et à moules, bassins de pisciculture, ports de pêche... Plus loin encore, un pont à haubans conduit sur l'île de Hwatae. La route s'achève net, près d'un phare peint en vert. Au-delà s'étend l'immensité de la mer du Japon. La mer de l'Est, pour les Coréens. ■

JEAN-YVES DURAND

LES CONSEILS DE NOTRE REPORTER

SIX COUPS DE CŒUR EN DEHORS DE SÉOUL

Dormir dans un *hanok*

Certaines de ces anciennes résidences d'aristocrates ont été converties en maisons d'hôtes. Elles disposent d'un système de chauffage par le sol appelé *ondol*. Situé dans le village d'Andong, le *hanok* Suedang, où j'ai séjourné, dispose de neuf chambres entre 56 et 160 euros la nuit, petit-déjeuner inclus. Ses calligraphies, vases en céladon et meubles laqués donnent un aperçu des fastes des familles aisées au XIXe siècle.

Le site de l'Office du tourisme coréen recense ces maisons d'hôtes : french.visitkorea.or.kr .

Assister à un spectacle de Byeolsingut

Le village traditionnel d'Hahoe, situé à 20 kilomètres à l'ouest d'Andong, est le seul à perpétuer cette danse masquée inscrite au patrimoine mondial immatériel de l'Unesco. Des représentations gratuites y ont lieu dans un théâtre en plein air. C'est l'occasion de découvrir un art ancestral toujours vivant.

Les mercredis, samedis et dimanches, de 14 heures à 15 heures, entre mars et décembre. Site Internet : hahoemask.co.kr (en anglais).

Séjourner dans un temple

Une trentaine de temples bouddhistes participent au programme Templestay qui propose une initiation à la vie monastique. Certains offrent des entraînements d'arts martiaux. Un week-end au temple d'Haeinsa, par exemple, coûte 48 euros, un séjour de deux jours et une nuit en semaine 40 euros, repas compris. Une expérience dépaysante.

Pour réserver dans ces temples, consulter le site eng.templestay.com (en anglais).

Un itinéraire de 1 400 kilomètres

Le circuit de notre reporter relie six sites coréens (sur douze) inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

Corée du Nord
Mer de l'Est (mer du Japon)
Mer Jaune
SÉOUL
Incheon
Suwon
Kangnung
Monts Taebaek
Chungju
Chonan
Byeongsan
Andong
Hahoe
Taejon
Parc national du Gayasan
Gyeongju
Taegu
Seokguram
Chonju
Monts Sobaek
Bulguksa
Haeinsa
Kwangju
Pusan
Suncheon
Yeosu
Boseong
Ile de Dolsando
Ile de Hwatae
Détroit de Corée
Ile de Tsushima
Japon
Parc national maritime de Dadohae
Détroit de Cheju
0 50 100 km
Site inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco
Itinéraire de notre reporter

Carte : Sophie Pauchet

Randonner dans la nature

C'est la meilleure façon d'admirer les montagnes coréennes. Le parc national du Gayasan est réputé pour offrir l'un des plus beaux panoramas du pays. D'une difficulté moyenne, ses nombreux chemins, qui partent du temple d'Haeinsa ou du village voisin de Chi-in, mènent à des pitons rocheux et à des ermitages encore en activité.

Les parcs nationaux coréens sont présentés sur le site english.knps.or.kr (en anglais).

Explorer la baie de Suncheon

Un bain de nature exceptionnel dans la plus vaste roselière de Corée. Depuis son écomusée, des parcours jalonnés de ponts et de plateformes d'observation conduisent au sommet du mont Yongsan, d'où la vue embrasse la baie et ses marais. Ne pas manquer la balade en bateau qui permet d'approcher certains des oiseaux qui les peuplent.

A 8 kilomètres au sud de Suncheon, sur la côte sud. Entrée 6,50 €. www.suncheonbay.go.kr

Visiter une plantation de thé

La région de Boseong est l'une des principales zones de culture du thé. Ses jardins en terrasses (*dawon*) sont époustouflants. Précédés d'une allée de cèdres de 20 mètres de haut, ceux de la Daehan Dawon s'étagent sur une colline entourée d'une forêt de sapins. Plus au sud, un belvédère en bord de route offre une vue vertigineuse sur les terrasses de la Botjae Dawon, la vallée et le lac de Yulpo, et, au loin, l'océan.

Daehan Dawon, à 50 kilomètres à l'ouest de Suncheon. Entrée : 2,50 €. Une boutique vend les cinq variétés de thé vert qui y sont produites.



Jean-Yves Durand

Vue sur les plantations de thé de Botjae, au sud du pays.

LA CORÉE DU SUD EN PRATIQUE

◆ **Formalités.** Les touristes français peuvent séjourner sans visa pour une durée inférieure à 90 jours.

◆ **Quand y aller ?** Au printemps, quand la Corée du Sud se couvre de fleurs. Ou à l'automne, lorsque sur les montagnes, le rouge des érables, l'or des ginkgos et le vert des conifères composent de somptueux tableaux. C'est aussi la saison de nombreux festivals.

◆ **Informations.** Le site de l'Office national du tourisme coréen (french.visitkorea.or.kr) est une mine de renseignements.

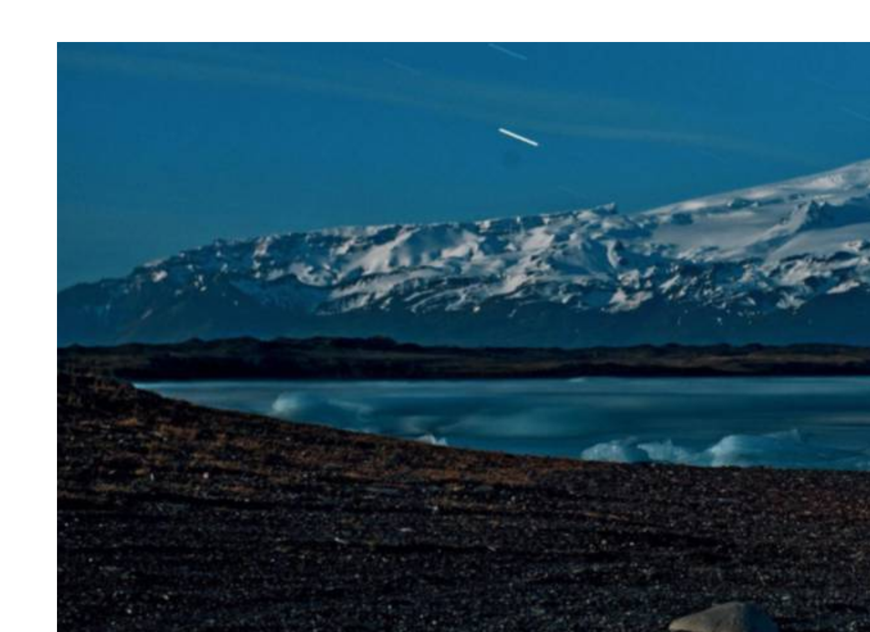
◆ **Avec qui partir ?** Désir de Corée, l'agence spécialiste de cette destination au sein du groupe Les Maisons du Voyage, qui nous a aidé pour ce reportage, propose plusieurs circuits à travers le pays. Parmi eux, l'itinéraire «Grands sites de Corée» (13 jours et 10 nuits, à partir de 3 350 euros) relie la plupart des étapes de notre reportage. A l'occasion de son 25e anniversaire, ce tour-opérateur réserve des cadeaux à ses clients. Son site : www.desirdecoree.com.

BLOGUEURS : AMATEURS SINCÈRES OU PROS SANS SCRUPULES ?

Ils semblent passer leur vie sur la route, et racontent à longueur de pages Web les pays qu'ils traversent. Ces influents voyageurs ont une telle audience que l'industrie du tourisme, parfois, les rémunère. Sont-ils encore crédibles ?

Le jeune Britannique Louis Cole, 33 ans, dreadlocks au vent et look de baroudeur épanoui, semble être un garçon bien sympathique. C'est en tout cas l'avis des 2 millions d'abonnés à sa chaîne Youtube, FunForLouis. Cet adepte du voyage en combi Volkswagen se filme aux quatre coins de la Terre, toujours enthousiaste, jamais à cours de superlatifs sur les «*good vibes*» (bonnes vibrations) qu'il ressent lors de ses expériences «*insane*» (folles). Un enthousiasme qui ne faiblit pas lorsqu'il s'ébat dans un parc aquatique ou contemple un «*amazing*» coucher de soleil… en Corée du Nord. Vue de son blog, même la dictature la plus kafkaïenne de la planète peut être «cool». La publication de ces vidéos, en août dernier, a d'ailleurs déclenché un tollé dans les médias anglo-saxons et français. Incroyablement naïf ou commandité par le régime de Kim Jong-un, le «reportage» de Louis Cole embarrasse aussi ses confrères, les blogueurs de voyage. Pour ces voyageurs qui racontent leurs périples sur leur site Internet, rien de pire que d'être taxé d'amateurisme ou de vénalité. Et ces nouveaux acteurs de l'information touristique s'insurgent : hormis quelques moutons noirs, ils seraient aussi fiables que désintéressés. La réalité ? Ni tout blanc, ni tout noir, le «métier» en est encore à ses balbutiements, et se cherche une voie entre rentabilité (il faut bien vivre) et déontologie. Ce qui est tout sauf anodin, tant les blogueurs ont pris de l'importance dans le secteur du voyage…

Soixante-trois jours. C'est le temps qui s'écoule, d'après une étude commanditée par Google, entre la petite phrase «et si on partait à Bali cette année ?»



et la réservation des billets d'avion, des chambres d'hôtel, de la voiture de location… Un temps passé non plus à faire le tour des agences de voyage, mais derrière l'écran d'un ordinateur : en 2016, d'après le cabinet de conseil spécialisé français Raffour Interactif, plus des trois quarts des Français ont préparé leurs séjours en ligne en 2016. Internet, première porte d'embarquement du voyageur du XXIe siècle ? Sur le Web, on compare les prix, on cherche l'idée pour sa prochaine destination, on s'informe sur ses us et coutumes, on vérifie que l'hôtel a bien la climatisation… et on le fait de plus en plus sur des blogs de voyage. Ces derniers ont en effet de quoi séduire l'aspirant voyageur : avec ses récits à la première personne, le blogueur fleure bon la sincérité et échappe aux discours convenus des sources d'information institutionnelles. Il a «testé pour vous», le fait souvent avec une pointe d'humour, ne passe pas sous silence la crème brûlée carbonisée du restaurant ou le fait qu'il partage sa chambre d'hôtel avec de sympathiques cafards… Bref : on en vient vite à le considérer comme un ami dont les bons tuyaux ont infiniment plus de valeur que ceux, moins personnels, des guides de voyage. Et, logiquement, cette myriade de (plus ou moins) petits sites attire l'attention des professionnels du tourisme, qui y voient un nouveau moyen de promouvoir leur destination ou leurs services.

Les blogs (contraction de *«web log»*, «journal Web» en français) ont commencé à se développer en 2003. Depuis, le phénomène est devenu raz-de-marée : en 2013, une des rares études sur le sujet en dénombrait 200 millions dans le monde, 3 millions de nouveaux se créant… tous les mois. En France, 45 % des internautes français, soit la bagatelle de 18 millions de personnes, consultent régulièrement un blog. Et, même si aucune étude ne permet d'en donner les contours précis, ceux consacrés au voyage ont le vent en poupe.

Vous cherchez de l'information ciblée sur un pays ou une région ? Testez les bons plans des expatriés. Les informations de ces exilés sont hyperpointues. Gaijinjapan.org pour le Japon, par exemple, indique où acheter des billets de train ou de spectacles à prix cassés, et que faire en cas de typhon… Mais si vous êtes plutôt intéressé par des renseignements pratiques sur la randonnée, le tourisme écoresponsable ou des astuces pour voyager pour moins de 20 euros par jour, là encore, des blogueurs se sont emparés du sujet.

On peut néanmoins les classer en deux grandes catégories. D'un côté les raconteurs d'histoire, qui tiennent une sorte de carnet de voyage en ligne, et de l'autre, les informateurs, qui délivrent des conseils pratiques», observe Xavier Berthier, créateur du Salon des blogueurs de voyage, premier rendez-vous professionnel du genre en France, dont la troisième édition a réuni 165 francophones à Bruxelles au printemps dernier. Leur point commun ? Ce sont à l'origine des passionnés… devenus de plus en plus professionnels. Dans la grande majorité des cas, ils se sont lancés sans autre idée que de raconter un premier grand voyage. C'est le cas de Xavier Berthier, qui a créé un blog pour informer ses proches et sa famille lors d'un périple aux Etats-Unis en 2010. Ou d'une des pionnières du genre, Julie Sarperi, co-auteur de carnets-de-traverse.com, l'un des blogs les plus suivis de la sphère francophone (83 000 visiteurs par mois). Elle l'a lancé en 2007 avec son acolyte, Renaud Bonnet, alors qu'elle venait de quitter son emploi de directrice artistique en agence de communication pour un voyage au long cours. Pour Xavier, Julie et Renaud, ce qui n'était qu'un hobby est devenu bien plus que cela : une véritable activité… Du moins en temps passé à peaufiner leurs articles, recouper leurs informations et sélectionner leurs plus belles photos pour les illustrer. Le tout représente au minimum un bon «mi-temps», et leur cas est loin d'être isolé. En 2015, le voyagiste Marmara a ainsi sondé 150 blogueurs français, avec un panel varié (58 % d'entre eux ne se considéraient pas comme des blogueurs professionnels). Résultat : les ●●●



Cultura / Hemis.fr

Le blog de voyage, une sinécure tous frais payés ? Non, rétorquent les intéressés : de longues journées de travail, à rentabiliser par la suite.

●●● trois quarts d'entre eux passent plus de 10 heures par semaine sur leur blog, 17 % dépassant les 30 heures hebdomadaires.

L'image du job de rêve, du petit malin qui a trouvé le filon pour passer sa vie en vacances tous frais payés relève donc souvent du cliché. Lorsqu'elle embarque pour ailleurs, Julie Sarperi ne chôme pas. La journée est consacrée au reportage, le soir à tenir informés les 150 000 abonnés qui la suivent sur les réseaux sociaux. Les photos vont sur Instagram, les explications sur Facebook. Ensuite, il s'agit de prendre le temps de répondre aux nombreux commentaires que ces publications suscitent : un plaisir autant qu'une nécessité. «Les publications sur Facebook ou Instagram permettent de faire partager mes voyages en direct, explique Julie Sarperi. Les commentaires, les questions des internautes qui nous suivent me servent ensuite à nourrir l'article que je publie après coup sur le blog.» En effet, l'explosion des réseaux sociaux n'a pas fait qu'allonger les journées des blogueurs. Elle leur a offert une arme redoutable : un lien encore plus direct et immédiat avec des lecteurs fidèles et exigeants. «Le ton, l'univers du blogueur et la communauté qu'il a réussi à fédérer avec souvent un vrai lien affectif : c'est là que réside la vraie valeur d'un blog de voyage», confirme Xavier Berthier.

Multipliant souvent par deux ou trois le nombre d'internautes qui les lisent, Facebook, Youtube, Twitter et autres Instagram leur offrent de nouveaux débouchés. Et une visibilité dont les blogueurs cherchent désormais à tirer des revenus. Par quels moyens, au juste ? Ils sont multiples. Publicité et liens rémunérés (une agence de location de voiture, par exemple, paie pour qu'un lien stratégiquement placé sur le blog renvoie vers sa page Web), vente de guides touristiques rédigés par les soins du blogueur… Chacun a ses recettes. La plus porteuse, toutefois, consiste à mettre à contribution l'industrie du tourisme. Soit grâce à des commissions sur les ventes d'activités que le blogueur a testées et qu'il recommande (un vol en hélicoptère au-dessus de Manhattan, une randonnée à dos d'âne dans le Berry…), soit en créant du «contenu» (textes, photos, vidéos) pour le compte d'un office de tourisme, d'un voyagiste, d'une marque… Dans les deux cas, le risque de conflit d'intérêt n'est pas loin.

Peut-on se fier à quelqu'un qui chante les louanges de celui qui le rémunère ? L'Anglais Keith Jenkins, créateur d'une agence de communication qui fait travailler des blogueurs triés sur le volet pour des industriels du voyage, figure comme l'un des pontes de cette nouvelle profession. Et il réfute l'accusation. «Rémunérer les blogueurs, un problème ? Mais c'était la situation antérieure qui était anormale ! Il y a quelques années encore, ils passaient un temps infini à séduire leur lectorat, à gagner sa confiance et à interagir avec lui. Mais ils n'avaient pas conscience de la valeur de leur communauté, qu'ils offraient sur un plateau aux annonceurs, gratuitement ou pour le prix d'un voyage.»

Malgré ses dires, quelques scandales ont causé du tort à la réputation de ces nouveaux explorateurs du Web. Le cas Louis Cole – le blogueur qui s'est tant amusé en Corée du Nord – n'est en effet pas isolé. Plus proche de nous, le voyageur français Ryan Merabet (lesacados.com) est ainsi accusé d'avoir plagié ses congénères et «emprunté» des photos d'autres blogueurs sans le signaler. La course pour publier toujours plus, obtenir plus d'audience et se rendre plus désirable aux yeux

SEPT BLOGS POUR VOYAGER DIFFÉREMMENT

AVEC PALMES ET BOUTEILLES. ***Petitesbullesdailleurs.fr***, un nom poétique pour le blog de référence sur les plongées lointaines. Polynésie, Egypte depuis 2006, là où l'eau est claire et les fonds riches, Corinne Bourbeillon raconte ses expériences.
À PIED. Difficile de trouver plus pratique et complet en matière de randonnée que ***globetrekkeuse.com.*** Tenu par une trentenaire connue sous le seul prénom de Céline, il multiplie les conseils. Que mettre dans son paquetage, comment randonner avec un enfant… rien ne manque. Pas même les tests de matériel et les récits de treks.
À TABLE. Voyager, c'est aussi dans l'assiette. Et le créneau des blogs mariant périples et bonne chère est florissant. Plutôt gastronome ? Optez pour celui de François Simon, critique toujours mordant, ***simonsays.fr***. Plutôt routard ? ***Ivressesgourmandes.com*** vous familiarisera avec les tacos mexicains ou les brochettes de mygales au Cambodge.
DERRIÈRE L'OBJECTIF. Comme son nom ne l'indique pas, ***madame-oreille.com*** s'intéresse… à l'œil. Celui du photographe averti que vous deviendrez en suivant les récits et topos (comment bien tirer parti de son smartphone, où faire imprimer ses photos…) d'Aurélie Amiot.

des potentiels clients peut donc conduire au dérapage... Et au-delà de ces manipulations un peu grossières, la proximité de certains avec l'industrie touristique génère des dérives. Le cas des «*blog trips*», ces voyages organisés par les offices de tourisme pour une cohorte de blogueurs, fait aussi jaser. Transportés confortablement, invités dans les meilleurs restaurants et logés dans les plus beaux hôtels, ils font l'expérience d'une destination dans des conditions qui n'ont pas grand-chose à voir avec celles d'un «vrai» voyageur. Un seul circuit pour tout le groupe, réalisé au pas de charge... Le résultat ? Il finit par se voir : une dizaine de blogs qui traitent au même moment de la même destination, et des centaines de publications sur les réseaux sociaux consacrées aux mêmes panoramas. «Je ne veux pas juger, mais ce n'est pas mon truc», relève Julie Sarperi, de carnets-de-traverse.com. Consciente du problème, elle affirme refuser «99 % des propositions qui lui sont faites, et lorsque ses articles ont été réalisés avec l'aide d'un office de tourisme, elle l'indique en toutes lettres. Surtout, elle a cherché à retourner la situation en s'associant en 2013 avec deux consœurs (Aurélie Amiot de madame-oreille.com et Adeline Gressin de voyagesetc.fr) pour créer le Collectif des blogueurs de voyage.

Leur idée ? Solliciter les offices de tourisme de leur propre initiative, avec pour règle d'or d'obtenir carte blanche. «Je veux pouvoir concevoir mon itinéraire en fonction de mes centres d'intérêts – et ceux de mes lecteurs», explique la blogueuse. Un souhait pas toujours évident à avaler pour ses interlocuteurs.

«Nous avons bien sûr le désir de contrôler les choses, reconnaît ainsi Till Palme, responsable presse et relations publiques de l'Office national allemand du tourisme (Onat). Mais, en parallèle, nous avons constaté qu'il était contre-productif de dicter aux blogueurs ce qu'ils doivent écrire : plus on leur laisse de liberté éditoriale, plus ils pourront publier quelque chose d'authentique, et plus ils intéresseront leurs lecteurs.» Les messages au ton trop publicitaire, l'enthousiasme un brin forcé, les adjectifs élogieux mais interchangeables se repèrent de loin. Les internautes ne sont pas dupes ! Raison pour laquelle Till Palme préfère nouer moins de partenariats avec des blogueurs, mais de meilleure qualité. C'est-à-dire uniquement avec ceux dont les centres d'intérêt (la gastronomie, la randonnée, l'art...) correspondent à la région d'Allemagne dont il veut faire la promotion. Ainsi, l'office de tourisme s'assure de communiquer auprès d'internautes réellement intéressés par le sujet, et le blogueur de publier des articles qui ne dépareront pas sur son site. La démarche paie : si vous tapez «Hambourg» sur Google, le guide sur la cité pour lequel l'Onat a fait travailler Julie Sarpieri apparaît en quatrième position dans les résultats, une place très convoitée pour qui souhaite être visible sur Internet. Mais le modèle allemand est encore loin d'être universel... En 2015, le voyagiste Marmara a sondé 150 blogueurs français sur leurs relations avec les marques. 79 % d'entre eux trouvent que la démarche de celles-ci est mal ciblée. En clair, elles se focalisent trop sur le nombre d'internautes qu'elles peuvent toucher, pas assez sur le genre de voyage qui va intéresser leurs lecteurs, et proposent donc des partenariats bancals. Pour parfaire l'éthique des blogs de voyage, encore faut-il que les tour-opérateurs, offices de tourisme et compagnies aériennes s'en préoccupent aussi... ■

ADRIEN GUILLEMINOT

Lu par 83 000 personnes par mois, le blog de Julie Sarperi (ici au Yucatán) est l'un des plus consultés de France.

Julie Sarperi + Renaud Bonnet / Carnets de traverse

EN FAMILLE. Les longs trajets, les repas, le coucher peuvent tourner à la catastrophe lorsqu'on part avec de jeunes enfants. Des (més)aventures qui font l'objet de nombreux blogs. Nous en avons retenu deux : ***4coinsdumonde.com*** pour partir (même loin) avec un bébé, et ***voyagesetenfants.com*** pour s'évader avec les plus grands.



Oubliée la guerre civile : le pays offre à nouveau ses Andes enneigées, ses plages idylliques et ses jungles tropicales. Vamos !

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTE) ET JOAQUIN SARMIENTO/ARCHIVOLATINO/RÉA (PHOTOS)

QUE VIVA *L'ELDORADO* LATINO !

Colo



A 300 kilomètres à l'ouest de Bogotá, la petite cité caféière de Filandia ordonne ses édifices coloniaux autour de la place Bolivar.



Une baie aux airs de Seychelles

Dans le parc national de Tayrona, la plage de Cabo San Juan s'étire sur les rives de la mer des Caraïbes. Il faut trois heures de marche à travers la jungle pour atteindre son sable blond et ses rochers granitiques.



Un bastion hérité des conquistadors



Les fortifications en corail de Carthagène des Indes ne se défendent plus que des cerfs-volants des enfants. Les Espagnols les érigèrent au XVIe siècle pour protéger ce port prospère des assauts des pirates et des corsaires.







Sur la Cordillière centrale, ce cavalier mène ses veaux dans la vallée de Cocaro. Celle-ci fait partie du parc de Los Novados, créé en 1985 pour sauver ses palmiers à cire. Cette espèce, emblème du pays, est en voie de disparition.

Un cow-boy au pays des palmiers





Ici, la salsa est une religion

Le Cafe Havana, à Carthagène des Indes, est un des hauts lieux de la salsa, une musique importée de Cuba. A partir de 23 heures, ses clients se pressent au bar et sur la piste de danse, sous les portraits de ses vedettes locales.

La nuit a pris son temps pour s'emparer de Carthagène des Indes, l'ancienne perle de l'Empire espagnol, et son port, le plus florissant d'Amérique latine. Lentement, elle a étiré l'ombre des murailles dressées depuis le XVI[e] siècle, et estompé le jaune papaye et le rouge goyave des villas coloniales. Puis elle s'est attardée sur les grandes places plantées de palmiers où la foule, croquant ananas et brochettes de poisson grillé, attendait que la fête commence. Et maintenant, vers 23 heures, lorsque les dizaines de clubs à salsa de la vieille ville lancent à l'unisson leur musique vers le ciel d'encre, la nuit exulte pour de bon.

Chez Fidel, une institution cachée sous les arcades qui bordent la mer des Caraïbes, les danseurs, à l'appel des trompettes, se serrent sur la piste. Les corps se déhanchent, les bassins ondulent sur la pulsation obsédante des congas, la sueur colle les chemises à la peau. Un couple de discrets quinquagénaires, jusqu'ici accoudé au bar, enchaîne, transfiguré, passes et voltes avec une aisance de virtuose. Les garçons en nage envoient des œillades aux filles hilares. Des touristes, n'y tenant plus de simplement observer, se jettent à leur tour dans la transe. Et tandis que la danse unit tout ce monde en une même fièvre, Joey Arroyo, le roi de la salsa colombienne, l'enfant de Carthagène des Indes, s'époumone entre deux rifs de cuivre : «Que la nuit est mystérieuse et fascinante quand j'embrasse ta bouche couleur grenat, que la nuit est belle !»

Dire que la Colombie a le sens de la fête est un euphémisme. «Qu'importent les soucis et les coups durs, il y a ici une rage de vivre qui, telle une vague, finit par tout emporter, s'enthousiasme Jorge Cantor. Nous avons une expression pour cela : *hecho palante*, aller toujours de l'avant.» Après avoir vécu quelques années en France, cet ancien marin a préféré rentrer au bercail, à cause, dit-il, de cette énergie qu'il n'a trouvé nulle part ailleurs. Pendant la soixantaine d'années de conflits armés qui ont ravagé le pays depuis 1948, cet optimisme fut mis à rude épreuve. Mais il n'a pas cédé, malgré les règlements de compte entre narcotrafiquants, les déchaînements de violence contre les civils, les centaines de milliers de morts ou de disparus, et les millions de déplacés. Or voilà que, depuis dix ans, la Colombie connaît une accalmie inédite. Les grands cartels de la drogue ont été démantelés, tels celui de Pablo Escobar à Medellín en 1989, ou celui de Cali, en 1996. Les groupes paramilitaires, qui semaient la terreur et la mort dans les campagnes, ont été démobilisés en 2006. Et les Farc (Forces armées révolutionnaires de Colombie), le principal groupe communiste qui avait pris le maquis dans les années 1960 et qui alimentait sa lutte par le rançonnement et le trafic de cocaïne, ont signé un accord de paix avec le gouvernement le 26 septembre 2016. Certes, celui-ci n'a pas été approuvé lors du référendum qui a suivi. Mais le processus de réconciliation nationale continue malgré tout. L'optimisme naturel des habitants, qui avait été jusque-là un acte de résistance dans une société en guerre, est en train de se muer en un soulagement général à mesure que le cessez-le-feu devient réalité. «Comme si nous étions libérés d'un coup des dernières chaînes qui nous entravaient», exulte Jorge Cantor.

Effet collatéral de cette embellie : la Colombie, il y a peu réputée trop dangereuse, attire désormais des visiteurs du monde entier. Alors qu'en 2005, ils étaient moins de 1 million à s'y hasarder, leur nombre a dépassé 3,2 millions en 2015. Mathieu Perrot-Bohringer, qui fut l'un des premiers à croire

Voir Medellín... et

La deuxième ville de Colombie (3,5 millions de résidents) incarne à elle seule la mutation pacifique du pays. En vingt ans, la «capitale mondiale du crime», jadis livrée à la guerre des gangs, a changé de visage. Selon la police, son taux d'homicides est passé de 381 pour 100 000 habitants en 1991 à seulement 20 en 2015 – moins que beaucoup de métropoles américaines. Les programmes d'aménagement entrepris depuis 2004 ont fortement contribué à ce retour à la sécurité. En premier lieu, la mise en place de transports en commun performants : deux lignes de métro véhiculant

ne plus mourir



Les trois téléphériques emportent jusqu'à 3 000 passagers par heure.

900 000 usagers par jour, connectées à un réseau de bus, tramways et téléphériques. Ces derniers relient la vallée, où la ville s'étend, à ses *barrios* (quartiers) les plus défavorisés qui s'étagent sur ses pentes. «Ils ont permis de les désenclaver et d'y réduire nettement la délinquance», affirme Carlos Carmona, qui guide les touristes depuis cinq ans dans les bidonvilles de la Comuna Trece. L'ancien repaire de Pablo Escobar retrouve ainsi une vie sociale autour de centres culturels ouverts à tous, d'œuvres de *street art* et d'un système d'escalators dernier cri.

La municipalité a aussi mis en place un mécanisme de redistribution des richesses en fonction des revenus des citadins. Ceux des quartiers dits «de strate 6», qui hébergent les personnes les plus aisés, doivent payer plus cher l'accès à l'eau, à l'électricité, à Internet et aux autres services publics. A l'inverse, les plus pauvres, qui demeurent dans les *barrios* «de strate 1», tel celui de la Comuna Trece, en bénéficient gratuitement, y compris l'entrée aux bibliothèques et aux infrastructures sportives. Cette politique a valu à Medellín d'être classée par le *Wall Street Journal* comme «la ville la plus innovante de l'année 2013»… devant New York et Tel Aviv. **C. I.**

que le tourisme international pouvait s'y développer, a créé son agence, Aventure Colombia, il y a dix ans. «Au début, les clients n'étaient que des voyageurs au long cours qui sillonnaient l'Amérique latine et pour qui le pays n'était qu'un lieu de passage où séjourner le moins possible, se souvient-il. Or, depuis cinq ans, on a de plus en plus de demandes de familles, de couples, de groupes d'amis et de personnes âgées qui le considèrent comme une destination en soi, et entendent en profiter durant deux semaines, voire un mois.»

La Colombie est l'un des pays qui recèlent le plus d'espèces animales et végétales au monde

Cet attrait est en partie dû au travail de l'office de tourisme pour redorer l'image nationale – le slogan de sa campagne de 2007 proclamait : «En Colombie, le seul risque, c'est de vouloir rester.» Mais il est surtout lié à l'énorme potentiel d'un territoire de 1,1 million de kilomètres carrés (deux fois la France), qui associe des villes dynamiques et riches en patrimoine – Medellín, Carthagène des Indes, Bogotá, Cali – à un éventail exceptionnel de paysages : jungle amazonienne, forêt tropicale, volcans et cimes enneigées de la cordillère andine, plages et coraux de la côte caraïbe, littoral sauvage du Pacifique, déserts et *cienagas* (étendues de lagunes et de mangroves)… Pour ces raisons, le Programme des Nations unies pour l'environnement a classé la Colombie sur la liste des 17 pays «mégadivers», soit ceux qui concentrent le plus grand nombre d'espèces végétales et animales au monde.

La majorité des touristes étrangers atterrissent à Bogotá, la capitale aux 10 millions d'habitants, où se trouve le plus grand aéroport international. Près des tapis à bagages, les chiens policiers qui reniflent sacs et colis rappellent que la Colombie reste l'un des principaux exportateurs de cocaïne de la planète. Et l'on ne peut s'empêcher de penser, tout en sachant que la situation a changé, aux autres clichés qui ont la peau dure : violence urbaine, enlèvements, pratiques mafieuses… On se souvient des inquiétudes des collègues, des amis et de la famille avant le départ. «Même •••

●●● si, aujourd'hui, le pays est l'un des plus sûrs d'Amérique latine, nous passons encore beaucoup de temps à rassurer nos clients», admet le voyagiste Mathieu Perrot-Bohringer. Ce que confirme l'Office des Nations unies contre la drogue et le crime : son dernier rapport sur le taux d'homicides dans le monde en 2013 montre que la Colombie est moins dangereuse que le Brésil ou le Mexique.

Bogotá doit son surnom d'«Athènes sud-américaine» à ses musées, librairies et galeries d'art

De fait, l'appréhension se dissipe lorsqu'on arpente les ruelles pavées du quartier de la Candelaria, le centre historique de Bogotá fondé au XVIe siècle à 2 640 mètres d'altitude. L'air vivifiant de la Cordillère orientale réjouit le cœur, et les yeux pétillent à la vue des maisons coloniales dont les façades bleu-vert ou jaune citron arborent des balcons en bois tout juste repeints. Sur la plaza Simon Bolivar, le héros de l'indépendance de 1819 regarde avec bienveillance les passants et contemple l'étonnant patchwork architectural qui l'entoure : hôtel de ville de style néo-Renaissance, cathédrale Primada néo-classique, et cubes en béton du palais de justice, reconstruit après son attaque par la guérilla en 1985.

Ce Quartier latin des tropiques recèle la plupart des grands musées, galeries d'arts, disquaires, bouquinistes et antiques librairies de la ville. Le Merlin est ainsi un capharnaüm de livres empilés sur trois étages, où l'on déniche aussi bien les trésors de la littérature nationale (Gabriel García Márquez, Alvaro Mutis, Andrés Caceido) que des ouvrages sur le marxisme appliqué aux tropiques. Autant de signes que Bogotá cultive sa réputation de ville intellectuelle, universitaire et *arty*, qui lui vaut son surnom d'«Athènes sud-américaine». Pour finir d'en tâter le pouls, on poussera la porte de l'un des nombreux cafés à l'ancienne de la Candelaria. Le San Moriz, par exemple, resté gravé dans la mémoire des Bogotánais, car c'est à deux pas que Jorge Eliécer Gaitán, grand leader populiste de gauche, reçut trois coups de revolver en 1948, alors qu'il venait d'an-



Dans la sierra, des Indiens en sursis

Pour rejoindre le village de Mukuakungui, il faut quitter, à quelques kilomètres à l'est de Santa Marta, la route qui longe la côte Atlantique et s'enfoncer en 4x4 dans la jungle de la Sierra Nevada. Après trois heures de mauvaise piste, des cases rondes en torchis et bambous surgissent dans une vallée tapissée de fromagers et de ficus géants. Elles hébergent des familles de Kogis, l'une des dernières tribus issues des Tayronas, un peuple amérindien qui occupait, jadis, le nord de la Colombie. Au XVIe siècle, les Espagnols le décimèrent, forçant les survivants à fuir toujours plus loin dans la montagne. Aujourd'hui, environ 10 000 Kogis y demeurent encore. Ces agriculteurs et chasseurs-cueilleurs vivent en étroite relation avec les écosystèmes très variés de la Sierra Nevada, qui est pour eux un lieu sacré, à la fois centre de l'univers et Terre-Mère. «Ils pratiquent des offrandes rituelles pour maintenir l'harmonie entre les hommes et la nature», explique Ana Maria Lozano Riviera, une anthropologue colombienne qui étudie leurs communautés. Or, cet équilibre a été profondément bouleversé. Dans les années 1970, les Kogis ont vu leur fief investi par les paramilitaires qui ont défriché la forêt sur des centaines d'hectares pour y cultiver la coca. Puis le développement de la culture intensive de bananes, de palmiers à huile et de maïs OGM a mis à mal leur tradition de polyculture. Et maintenant, les milliers de visiteurs du parc national de Tayrona, où se trouve leur territoire, menacent leur mode de vie ancestral.

Les Kogis qui vivent au pied de la Sierra Nevada, comme ceux de Mukuakungui, cohabitent déjà avec des paysans non amérindiens. Et de plus en plus de voyagistes proposent des treks dans les zones plus reculées du massif, là où leurs congénères, refusant tout contact extérieur, se sont retirés. Certes, les Kogis ont obtenu que le parc soit fermé lorsqu'ils

noncer sa candidature à la présidentielle. Cet assassinat marqua le début de la Violencia, la guerre civile qui ravagea le pays jusque dans les années 1960 et dont la rébellion communiste sera l'un des prolongements. Mais pour l'heure, le climat n'a rien d'insurrectionnel. Sur les chaises en cuir rouge du San Moriz, des hommes d'âge mûr, cigares Habanitos aux lèvres, lisent le journal sous leur panama, discutent politique… et boivent leur café de l'après-midi.

On aurait tort de voir un geste anodin dans ce rituel que l'on pratique ici à toute heure de la journée. Le café est l'un des emblèmes les plus forts du pays, qui en fut longtemps le principal producteur. Bien que dépassée aujourd'hui par le Brésil et le Vietnam, la Colombie fournit encore 10 % des exportations mondiales. Pour faire connaître la fève locale aux marchés internationaux, l'influente Federación nacional de cafeteros a inventé, en 1960, le personnage de Juan Valdez, paysan à moustache et sombrero toujours accompagné de son âne. «Le logo qui les représente, avec une montagne triangulaire en arrière-plan, s'est imposé comme l'image qui incarne le mieux la Colombie, non seulement à l'étranger, mais aussi dans l'esprit de mes concitoyens», affirme Maria Alejandra Ochoa, une sociologue de l'université de Bogotá qui travaille sur l'identité du pays . Or, l'Eje Cafetero («L'Axe du café») et ses spectaculaires paysages de cultures accrochées aux pentes de la Cordillère centrale sont restés pendant des années hors de portée des visiteurs. La région a beau se trouver à une centaine de kilomètres à vol d'oiseau de Bogotá, les routes qui y conduisaient étaient jugées trop risquées à cause des guérilleros qui y menaient des embuscades et des enlèvements. Jusque dans les années 2000, quand l'ex-président Alvaro Uribe créa les *caravanas*, des convois militaires chargés d'escorter les touristes nationaux. Dès lors, les Colombiens purent étancher leur soif d'une contrée dont ils ne connaissaient que le décor bucolique et idéalisé, montré par des telenovelas ultrapopulaires. Comme *Café, con aroma de mujer* (*Café à l'arôme de femme*), une histoire d'amour entre une récolteuse de fèves et un riche propriétaire terrien, avec des rebondissements à la *Dallas*…

A Quimbaya, une commune de la *zona cafettera*, Nohora Londoño a été témoin de cet engouement. Pour compenser l'écroulement des cours mondiaux du café, l'élégante cinquantenaire a loué aux touristes quelques chambres de son hacienda familiale. «On a d'abord reçu beaucoup de Colombiens, puis de plus en plus d'étrangers, des Américains, des Allemands, des Français, cela aurait été impensable il y a encore cinq ans», confie-t-elle sur le balcon qui fait le tour de sa jolie villa en bois rouge et blanc. En contrebas, les frangipaniers distillent leur parfum suave, et des ●●●

A Mukuakungui, des jeunes Kogis (en blanc) jouent aux foot avec des métis.

tiennent certaines de leurs cérémonies, et les touristes doivent leur demander l'autorisation pour entrer dans leurs villages. Mais ces droits doivent être régulièrement renégociés. Un handicap pour ce peuple qui, à cause de sa culture, a du mal à se doter de leaders. **C. I.**

●●● colibris ivres de nectar plongent leur long bec dans le calice des hibiscus. Au loin, derrière des bosquets de bambous guaduas, les collines piquetées d'avocatiers, de bananiers et de bois-trompettes ondoient dans le couchant. Il ne manque que Juan Valdez et son âne…

Mais c'est sur la côte Atlantique que le tourisme prend son essor de la manière la plus spectaculaire. A Santa Marta, une station balnéaire située à un millier de kilomètres au nord de Bogotá, l'évolution est nette. Dans sa périphérie, des dizaines d'immeubles sortent du sable, avec terrasses donnant sur la mer, piscine et jardin privatif, futures résidences secondaires d'une classe moyenne en pleine ascension. Le centre historique, lui, voit surgir restaurants végétariens, bars à jus de fruits et guest house aux façades pastel : autant d'établissements destinés aux visiteurs internationaux. «Il s'en ouvre un chaque semaine ou presque», constate Tristan Quevilly, un Breton tombé amoureux de la région au point de s'y installer.

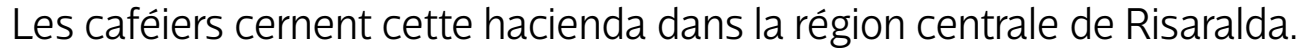
Dans la jungle, singes hurleurs, pics à tête cramoisie et cigales donnent un concert de tous les diables

Si la cité attire du monde, c'est aussi parce qu'elle est la porte de l'un des plus beaux sites naturels du pays : la Sierra Nevada, plus haut massif côtier du monde. Ses montagnes, culminant à 5 775 mètres, plongent en quelques dizaines de kilomètres dans les eaux turquoise des Caraïbes, après avoir décliné sur leurs pentes une incroyable variété d'écosystèmes : neiges éternelles, pâturages d'altitude, arbustes et grandes herbes typiques des hautes Andes, forêts de brouillard, puis tropicales humides, et enfin déserts côtiers hérissés de cactus.

Au nord-ouest du massif, le parc national de Tayrona, à 30 kilomètres de Santa Marta, étire ses 19 000 hectares de jungles, mangroves, palmeraies et récifs coralliens. Mieux vaut y pénétrer dès l'ouverture, à 8 heures, pour cheminer seul sous la canopée. La forêt donne alors un concert de tous les diables : les singes hurleurs tiennent la partition des solistes, les pics à tête cramoisie assurent la rythmique de leurs coups de bec contre les troncs d'arbre, tandis que les «curu-cuchu» des troglodytes bicolores et les stridulations des cigales font office de chœurs. Au sol, des colonnes de fourmis rouges charrient des bouts de feuilles faisant dix fois leur taille, des lézards à queue bleue se prélassent au soleil, et une grenouille dendrobate, aussi venimeuse qu'endémique, dissuade ses prédateurs de l'approcher grâce à ses rayures vives jaunes et noires, signaux évidents de danger. Après trois heures de crapahutage, le marcheur débouche sur la plage de Cabo San Juan, croissant de sable blond frangé de cocotiers. Quelques baigneurs en bermudas fleuris s'amusent dans des vagues de carte postale, tout près d'autres anses encore désertes.

Mais combien de temps Tayrola préservera-t-il ainsi ses charmes secrets ? C'est là toute la question. «Quand j'ai commencé à travailler pour le parc, voici dix ans, on comptait à peine une vingtaine d'entrées par jour, et seulement en haute saison, se souvient Jaouen Rodriguez, un ancien garde champêtre qui a mis ses connaissances sur la faune locale au service des visiteurs. Aujourd'hui, on est à plus de 1 000 par jour, soit 400 000 au total en 2015…» Longtemps disparue des radars du tourisme mondial, la Colombie risque de se retrouver confrontée, dans la décennie qui vient, à un afflux sans précédent de vacanciers. Il lui faudra alors relever plusieurs défis, en terme de gestion des déchets, de ressources en eau, d'infrastructures hôtelières et de redistribution des richesses issues de cette nouvelle manne. Pour un pays qui s'est jusque-là relevé de tout, l'obstacle n'est pas infranchissable. ■

CLÉMENT IMBERT



Les caféiers cernent cette hacienda dans la région centrale de Risaralda.



NOS COUPS DE CŒUR

QUATRE LIEUX À NOUVEAU SÛRS

La Comuna Trece (Medellín)
Ce bidonville que terrorisa Pablo Escobar fait l'objet de visites accompagnées, telle celle que propose Carlos Carmona, qui nous y a guidé (contact : comuna13tours@gmail.com). Ce parfait francophone vous racontera les mutations du quartier au cours de son circuit d'une journée (62 euros par personne). Au programme : la montée en téléphérique jusqu'à la colline où s'étagent les bicoques multicolores de la commune, les fresques murales qui décrivent son violent passé, et la vue panoramique, au sommet, sur Medellín. Clou de la balade : l'escalator urbain le plus long du monde (384 mètres), qui remplace depuis 2012 les centaines de marches que les habitants devaient jusque là grimper. Aujourd'hui, il leur permet de gravir en 6 minutes l'équivalent d'un immeuble de 28 étages.

Le Caño Cristales
Coulant sur la Sierrana de la Macarena, à 300 kilomètres à vol d'oiseau au sud de Bogotá, le «ruisseau des Cristaux» est surtout connu par son surnom de «rivière aux cinq couleurs». Entre juin et novembre, des algues endémiques la parent en effet de leurs teintes jaune, bleu, vert, noir et rouge. Il y a encore peu, elle était inaccessible, les routes y menant étant contrôlées par la guérilla. Maintenant, des avions acheminent les visiteurs depuis Bogotá ou Villavicencio jusqu'au village de Macarena. De là, il faut prendre un canot, puis marcher jusqu'à la rivière pour voir ce spectacle flamboyant.

La Ciudad Perdida
Souvent comparée au Machu Picchu, cette «Cité perdue» est un remarquable site précolombien bâti au IXe siècle. Elle mérite doublement son qualificatif. D'une part, ses ruines et ses terrasses creusées à flanc de montagne se cachent dans l'épaisse jungle de la Sierra Nevada. De l'autre, sa région fut au cœur d'un conflit entre l'armée, la guérilla et les paramilitaires jusqu'en 2005. A présent, des treks permettent de rallier ses vestiges, après quatre à six jours de marche par forts dénivelés. Ayez recours, de préférence, aux guides autochtones de Wiwa Tours (www.wiwatour.com), la seule agence locale gérée par des Amérindiens.

La Boquilla
Ancré au nord de Carthagène des Indes, ce charmant village de pêcheurs n'a jamais été particulièrement dangereux, mais il est resté longtemps ignoré des touristes. La majorité de ses habitants sont noirs, descendants d'esclaves arrachés d'Afrique par les Espagnols. Face à la mer des Caraïbes, des paillottes s'alignent sur sa langue de sable. On y écoute champeta, cumbia, salsa et choke. Depuis trois ans, une agence villageoise (www.ecotours-boquilla.com) propose des initiations à ces danses et des excursions en pirogue dans la mangrove.



Notre itinéraire
Des hauteurs des Andes à la côte caraïbe, notre journaliste a parcouru 1 650 km, dont 840 en avion.



LA COLOMBIE EN PRATIQUE

◆ **Formalités.** Les Français peuvent séjourner 90 jours maximum sans visa.

◆ **Quand y aller ?** Le pays se visite toute l'année, mais le climat varie fortement selon l'altitude. Eviter décembre et janvier, où les touristes étrangers sont les plus nombreux, et où les Colombiens prennent leurs vacances.

◆ **Avec qui partir ?** Voici les partenaires qui nous ont aidés à réaliser ce reportage :

● **Equinoxiales.** Ce voyagiste propose des séjours thématiques (balnéaire, culturel, nature) et des circuits accompagnés ou privés, comme «Colombie, Si !» (9 jours et 7 nuits, à partir de 1 960 euros par personne tout compris). Celui-ci inclut les visites de Bogotá et de Carthagène des Indes, et une croisière jusqu'aux îles de San Bernardo. *www.equinoxiales.fr*.

● **Aventure Colombia.** Cette agence francophone organise des itinéraires sur mesure, autant pour les familles que pour ceux qui veulent sortir des sentiers battus, dans toutes les régions touristiques du pays, y compris l'Amazonie et la côte Pacifique. *http://aventurecolombia.com*

● **Air Europa.** Membre de l'alliance Skyteam, cette compagnie régulière privée est spécialisée dans les destinations hispanophones. Ses vols au départ de Paris (Orly-Ouest) passent par Madrid pour desservir les principales villes d'Espagne, ainsi que New York, Miami, les Caraïbes et l'Amérique latine. Ses Boeing 787-Dreamliner effectuent ainsi une liaison quotidienne vers Bogotá à partir de 689 euros en classe éco. *www.aireuropa.com*

◆ **Pour en savoir plus.** Voir le site de l'office du tourisme de Colombie. *www.colombia.travel*



VANCOU

La troisième ville du Canada a réussi un pari fou : vivre en osmose avec



Thierry Susan



...VER(T)

la nature. Plongée dans l'une des cités les plus agréables au monde.

LA VERDURE ENVAHIT TOUT
Le parc Capilano, dans le district North Vancouver. Son pont suspendu à 70 m au dessus du fleuve et ses passerelles surplombant la canopée attirent 800 000 promeneurs par an.

Les yeux plissés, Trevor Boddy affronte le soleil de midi pour contempler la baie Burrard. Avec ses 2,5 kilomètres de large et ses 25 kilomètres de long, ce fjord scintillant, qui sépare Vancouver de sa banlieue nord, est le terrain de jeux privilégié des bateaux à voile et des kayaks. Mais Trevor n'a pas un regard pour les joutes nautiques se déroulant sur les eaux saphir. Ni d'ailleurs pour la jeunesse qui, par ce chaud vendredi d'août, s'achemine lentement vers les plages pour y bronzer, adossée aux énormes troncs d'arbres échoués sur le sable. Tout comme il ignore les cohortes de rollers et de cyclistes se croisant à vive allure le long des 28 kilomètres de pistes cyclables du front de mer. Installé ici depuis plus de trente ans, il ne ressent plus cette atmosphère incomparable qui transformerait presque la métropole de 2,3 millions d'habitants (la troisième du Canada, après Toronto et Montréal) en gentille cité balnéaire, et à laquelle le visiteur de passage succombe immédiatement.

En revanche, son œil d'architecte-urbaniste suit les lignes de fuite de cette ville nichée entre les Rocheuses et le Pacifique, scrute les contours des immeubles de verre. «Ici, au XIXe siècle, il n'y avait qu'une presqu'île recouverte d'arbres hauts comme des tours de dix étages. En un siècle, la ville a grandi à marche forcée [ndlr : avec 576 buildings de plus de 35 mètres, c'est la plus dense du pays]. Mais tous les fondamentaux du paysage sont restés. Les immeubles se sont lovés contre les reliefs, cette cité a été conçue pour s'intégrer dans la nature», explique-t-il montrant l'immensité verte du Stanley Park (plus grand que Central Park à New York).

Il désigne aussi les pentes boisées de trois montagnes auxquelles sont adossées les tours de North Shore : Cypress Mountain, Mount Seymour et Grouse Mountain, toutes à plus de 1100 mètres d'altitude. «Les premières pistes de ski sont à 30 minutes à peine du centre. On peut y aller en bus. Certains après-midi d'hiver, vers 16 heures, il n'y a plus personne dans les bureaux : tout le monde est parti à la neige !» s'amuse-t-il.

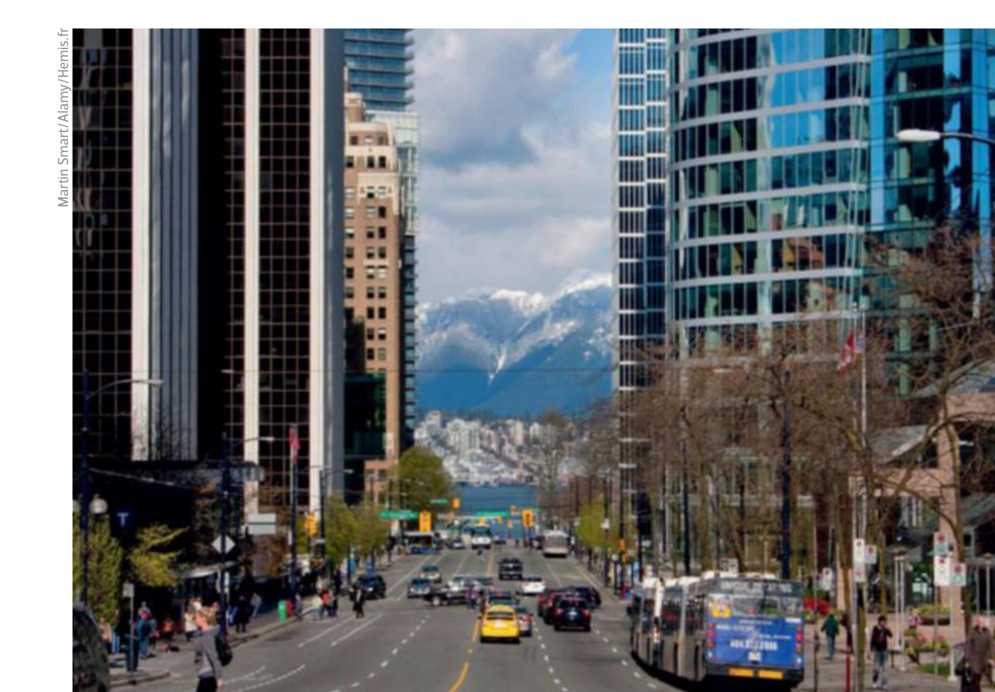
Un environnement exceptionnel et une politique volontariste pour rendre celui-ci accessible aux citadins, tels sont les deux principaux ingrédients qui font de Vancouver une ville où il fait bon vivre. Depuis des années, elle figure d'ailleurs en tête des classements recensant les cités où la qualité de vie est la meilleure. En août dernier, elle est arrivée troisième sur 140 dans celui du magazine *The Economist*. A un dixième de point de ses rivales de toujours, Melbourne et Vienne. De quoi aimanter vers elle, sans cesse, de nouveaux habitants. Entre les deux derniers recensements de 2006 et 2011, la croissance de la population (certes aidée par une politique favorisant l'installation de riches immigrants) a été phénoménale : plus 28 %. Et l'immobilier a suivi. «En 2015, les prix de vente ont encore augmenté de 30 %, constate le géographe David Ley, qui demeure, depuis trente ans, dans le quartier chic de Kerrisdale, dans l'ouest de la ville. Aujourd'hui, je ne pourrais pas acheter ma maison avec mon salaire de prof. Même un couple de médecins en serait incapable.» Selon une étude de 2015 du cabinet de conseil Demographia (basée sur un panel de villes anglo-saxonnes et asiatiques), le coût d'achat médian d'une maison équivaut à près de onze fois le revenu annuel médian d'un ménage. Seuls Hong Kong et Sydney dépassent ce ratio.

Aigles, phoques, pumas, baleines… La faune colonise les environs

Non contente de capter de nouveaux résidents, Vancouver attire aussi les touristes : 8,9 millions en 2014, 9,4 millions en 2015. Et 9,8 millions prévus d'ici fin 2016. Son attractivité, la ville la doit bien sûr en partie à son climat, le plus tempéré du Canada (le mercure descend rarement en dessous de 0 °C et avoisine les 20 °C en été). Et à sa région, la Colombie-Britannique, qui a tout pour séduire les amateurs de grands espaces, à l'instar de la Sunshine Coast. Située à 40 minutes de ferry de la ville, cette côte est une succession de criques aux bourgs charmants ou complètement sauvages. On y vient pêcher le saumon, observer les phoques, les baleines, les pumas, les coyotes, les aigles… et rêver au pied des troncs rouge ocre des arbousiers

ÉCHAPPÉES VERS LE CIEL
L'avenue Burrard (ci-contre) est l'un des 27 «couloirs de vue» de la ville, où la construction d'immeubles hauts est interdite : elle offre un beau panorama sur la chaîne montagneuse North Shore.

Martin Smart/Alamy/Hemis.fr



d'Amérique (*Arbutus menziesii*). Marion Couvreur s'y est installée en mars 2016. Ce qui, au départ, devait être une simple étape de cinq semaines dans un tour du monde, a pris des allures de projet de vie. Marion va même débuter une formation d'ébéniste. «Je m'y suis instantanément sentie bien. J'ai eu l'impression de respirer à nouveau. Ici, je me réapproprie les choses simples, je prends le temps», dit-elle, en contemplant la baie de Sechelt sur laquelle flottent une vingtaine de bateaux et deux hydravions, ces derniers étant le moyen le plus rapide pour rallier Vancouver (en 20 minutes).

En plein cœur de la métropole, aussi, on a cette impression d'être en prise directe avec la nature. Depuis le pont Cambie, qui relie le quartier Yaletown et le Village olympique, on a un panorama imprenable sur les pentes bosselées du mont Seymour. Et ce n'est pas un hasard. C'est même un principe d'urbanisme. «La municipalité a sanctuarisé vingt-sept couloirs pour protéger ces échappées vers le paysage. Impossible d'y élever de nouveaux immeubles», explique Trevor Boddy. Ces «cônes de vue», comme les appellent les architectes, font partie d'une conception de la ville qui fait référence dans le monde. Au point qu'une fraction de l'agglomération a été reproduite à l'identique à Dubai, et qu'un nom a été octroyé à ce modèle urbain : le «vancouvérisme». Celui-ci combine gratte-ciel d'habitation (les bureaux ont pour la plupart été relégués en périphérie), services publics de qualité et espaces verts à profusion.

«La "tour-podium" est très représentative de cet urbanisme. C'est un building étroit, posé sur un bâtiment bas et plus large, explique Trevor Boddy. Les étages inférieurs confèrent au quartier son caractère résidentiel, chaleureux. Ils apportent un sentiment de sécurité aux passants.» Pour favoriser les infrastructures, la municipalité applique à certains programmes immobiliers, comme le Concord Pacific, le principe du donnant-donnant : si les promoteurs veulent construire des bâtiments plus

TOURISTES ET CITADINS RAFFOLENT DE CETTE CITÉ ZEN

élevés que ce qui est autorisé par le plan d'urbanisme, ils doivent aussi bâtir une école, un square, une bibliothèque ou des logements sociaux.

Mais la mairie a varié les plaisirs : dans d'autres quartiers, elle a préféré réhabiliter l'existant. C'est le cas de Granville Island. Posée dans False Creek, une anse peu profonde qui longe le centre-ville, cette île est en fait une presqu'île. Mais les Vancouvérois aiment y aller en ferry électrique. Pour le plaisir de voir défiler les superbes maisons flottantes qui la bordent et de débarquer sur un quai minuscule, le vélo sous le bras. Zone industrielle tombée en désuétude après la Seconde Guerre mondiale, Granville Island bourdonne à nouveau d'activité. Elle se proclame même la «seconde attraction touristique du Canada après les chutes du Niagara». Pourtant, on y croise grand nombre de Vancouvérois. A la nuit tombée, ils viennent s'imprégner de l'atmosphère vibrante des anciens entrepôts, dont des restaurateurs, galeristes et artisans se sont emparés. En journée, les familles font leurs provisions auprès des producteurs locaux du marché couvert : saucisson de bison, énormes cerises bio cueillies à la main dans l'Okanagan, la région agricole du sud de la Colombie-Britannique. On y vend même du café bio, torréfié à Vancouver, dans des bâtiments éco-énergétiques.

«Locavorisme», agriculture biologique, bâti peu polluant... Des mots qui résonnent comme une douce mélodie aux oreilles du maire, Gregor Robertson, un ancien fermier qui, avant de se faire élire en 2008, a lancé Happy Planet, une entreprise de jus de fruits et smoothies bio, aujourd'hui leader sur le marché canadien des aliments naturels. Depuis 2009, il nourrit un grand projet : ériger Vancouver au rang de ville la plus verte du monde. Son *«Greenest City Action Plan»* se décline en dix volets. Tous plus *green* (verts) et plus *clean* (propres) les uns que les autres. Pas un aspect de la gestion de la ville et de la vie urbaine ne leur échappe, de la récupération du méthane dégagé par les décharges à l'installation de poulaillers dans les jardins particuliers, en passant par la vente ambulante de donuts bios. Très ambitieuse, cette politique environnementale est «vendue» à la population sous forme de slogans ultrapositifs à l'anglo-saxonne. Le but du volet *«Green Buildings»* ? Montrer l'exemple au monde entier en matière d'écoconstruction et d'éco-architecture. Celui de *«Clean Water»* ? Fournir aux Vancouvérois, la meilleure eau potable de toutes les villes de la planète. Quant à *«Zero Waste»*, comme son nom l'indique, il vise à ce, qu'à terme, la ville ne produise plus aucun déchet.

Ici, tout se recycle, les barbecues, les jacuzzis ou les microscopes

Pour devenir la reine des écovilles, hormis le dispositif classique subventions-investissements-réglementations, Vancouver compte beaucoup sur la mobilisation de ses habitants et des entreprises. Elle les sensibilise par des actions comme la *«Bike to School Day»*, une compétition entre établissements scolaires qui distingue celui dont les élèves ont parcouru le plus de kilomètres à bicyclette sur le trajet école-domicile. La *«Bike to Work Day»* étant son pendant pour les employés de bureau. Elle met aussi une impressionnante base d'informations à la disposition de ses administrés. Consacré au recyclage, le site *«What are you recycling today ?»* permet de savoir auprès de quelle association de •••



ENGLISH BAY
C'est la destination loisir privilégiée des Vancouvérois. Ils viennent y faire de la voile, du kayak, du paddle (planche propulsée à l'aide d'une pagaie) ou juste bronzer sur les plages.

STANLEY PARK
Pas de programme immobilier ici. Idéalement situé entre le centre et la chic banlieue nord, ce poumon vert de 405 hectares est plus grand que Central Park à New York.

GRANVILLE ISLAND
Ancienne friche industrielle, cette presqu'île est aujourd'hui un lieu de sortie et de shopping. Artisans d'art, restaurateurs et galeristes ont investi les anciens entrepôts.



Illustration : Léonie Schlosser

●●● collecte ou déchetterie déposer des objets aussi disparates et incongrus qu'une coque de bateau, des couches pour adulte, un jacuzzi, un microscope, un barbecue ou les cymbales d'une batterie. Enfin, la mairie elle-même montre le bon exemple. Ses employés reçoivent des bons cadeaux s'ils viennent au travail à vélo, à pied, en skate ou en roller. Et ils ont la garantie qu'on les ramènera chez eux en voiture en cas de maladie ou d'urgence. Plus globalement, le maire s'est engagé à ce que les émissions de gaz à effet de serre générées par les infrastructures publiques, qui étaient de 2,8 tonnes équivalent carbone en 2007, baissent de 33 % à l'horizon 2020.

Cette même année sert d'ailleurs de date butoir à la cinquantaine d'objectifs chiffrés dont est assorti le plan. Lesquels ? D'ici 2020, par exemple, l'économie verte (liée au recyclage, à la production d'une alimentation saine et locale, aux transports électriques...) devra créer 16 700 emplois, 50 % des trajets devront être réalisés à pied, à vélo ou en transports en commun, le nombre de fermes urbaines devra passer de 17 à 35, la ville devra bénéficier de 5 000 jardins et parcelles communautaires (contre 4 000 aujourd'hui) et de 22 marchés paysans (9 en 2013).

Le maire estime que 80 % de ses objectifs sont déjà atteints

Gregor Robertson, le maire, est-il en passe de réussir son immense pari ? Difficile à dire. Aucun classement, systématique et indépendant, des villes les plus vertes n'existe pour l'instant au niveau international (seul l'Union européenne en a élaboré un, l'«*European Green Capital*»). Robertson, lui, affirme avoir déjà rempli 80 % des objectifs de son programme écologique. Mais, en tout état de cause, le site Internet officiel de Vancouver, qui affiche les résultats du plan, montre une réalité plus nuancée. On y apprend d'abord qu'une des ambitions les plus médiatiques de la ville, à savoir réduire son empreinte carbone de 33 % entre 2006 et 2020, n'est pas mesurée, faute de données exploitables. Cela dit, certains projets semblent en effet sur de bons rails. En 2014, 370 000 tonnes de déchets solides ont été traitées dans les décharges ou les incinérateurs. Ce qui représente une baisse de 23 % en six ans, notamment grâce au recyclage, et semble prometteur pour l'horizon 2020 (l'objectif total est de - 50 % par rapport à 2008). Mais d'autres secteurs sont à la traîne. Pour continuer à végétaliser Vancouver (dont les 230 parcs comptent déjà pour 11 % de la superficie), la municipalité a promis qu'elle planterait 150 000 arbres. Or, un tiers seulement a été planté durant les six premières années. Reste quatre ans pour mettre en terre les 100 000 autres. Autant dire que ce pari-là ne sera pas facile à tenir. Surtout que cette végétalisation à marche forcée commence à rencontrer une certaine opposition. Vancouvéroise d'adoption, la Française Michèle Smolkin milite pour que la municipalité protège les espaces publics et la biodiversité existante plutôt que de créer de nouveaux espaces verts. «Dans mon quartier de Kitsilano, des jardins communautaires avaient été aménagés sur une ligne de chemin de fer en friche, la mairie les a remplacés par une piste cyclable goudronnée. Bien sûr, aujourd'hui, les nouveaux venus découvrent une cité propre, engagée en faveur de l'environnement, avec une nature à portée de main. Mais il y a vingt ans, Vancouver était une ville à la campagne.» En substance, pour Michèle, à force de se vouloir verte, la belle est devenue moins naturelle, presque factice. Un comble !

Pas sûr que le maire soit sensible à cet argument. Il vient de fixer une nouvelle échéance à sa ville : d'ici 2050, les activités de Vancouver et de ses habitants devront dépendre à 100 % d'énergies renouvelables. Dans son viseur ? Copenhague, la championne européenne de l'écologie. La capitale danoise a, elle aussi, décidé de ne plus recourir aux énergies fossiles d'ici 2050, mais elle a quarante ans d'avance sur Vancouver (sa première politique fiscale pour encourager la protection de l'environnement date de 1970). Pas assez modeste la ville canadienne ? Peut-être. Mais, en 2014, elle est arrivée quatrième du *Global Green Economy Index*, derrière Copenhague, Amsterdam et Stockholm. Que mesure cet indicateur ? La perception qu'ont les experts et le public des politiques environnementales de 70 villes internationales. Bref, Vancouver n'est, certes, pas encore totalement verte, mais elle en a déjà la réputation. ■

DÉBORAH BERTHIER



Paul Spierenburg/Laif/RÉA

DES QUARTIERS FLOTTANTS
Pour profiter des multiples baies, fjords et anses de la ville, de plus en plus de Vancouvérois choisissent d'habiter sur l'eau (ici, des maisons amarrées aux berges de Granville Island).

LES CONSEILS DE NOTRE REPORTER

SIX EXPÉRIENCES NATURE

Humer l'ambiance de la ville à vélo

Vancouver est l'une des rares villes nord-américaines qu'il est agréable d'explorer en deux-roues. Après avoir parcouru les routes du Cambodge et de la Chine à vélo, Josh Bloomfield guide désormais les visiteurs dans sa ville d'adoption. Son circuit slalome entre les hautes tours du centre-ville, avant de rejoindre Stanley Park. Il faut d'abord jouer de la sonnette sur ses allées fréquentées. Mais le goudron cède vite aux sentiers de terre, et on plonge dans la végétation foisonnante. Cette promenade longe aussi les plages de l'English Bay et les quartiers branchés.
www.cyclevancouver.com

Gravir les pentes de Grouse Mountain

Lorsqu'un manteau neigeux enveloppe le sommet de Grouse Mountain, les Vancouvérois s'y pressent pour dévaler les pistes. Le reste de l'année, ils gravissent le populaire sentier de Grouse Grind : 853 mètres de dénivelé sur 2,9 kilomètres. Inutile d'espérer admirer les paysages durant cette ascension sportive, au milieu des conifères. La récompense est au sommet : un panorama sur les tours de verre enserrées par le vert des forêts et le bleu du Pacifique. On peut aussi emprunter le téléphérique.
www.grousemountain.com

Se ressourcer sur la Sunshine Coast

Au nord de Vancouver, cette côte ondule contre la mer des Salish, dissimulant une myriade de petites criques. Sam Durrant s'est installé avec sa femme, il y a trois ans, dans ce «cadre idéal pour fonder une famille» : un camping de luxe accessible par bateau uniquement. Installé sur un promontoire surplombant la mer, c'est un lieu idéal pour contempler les phoques qui sortent subrepticement leur tête de l'eau, les méduses (inoffensives) dansant par dizaines à la surface, les hérons peu farouches plantés à quelques mètres des visiteurs, et guetter l'apparition de Teddy, l'ours qui, de temps à autre, pointe le bout de sa truffe autour des cabanes douillettes.
www.wildernessresort.ca

Partir sur les traces des Premières Nations

On se demande comment les immenses totems amérindiens sont entrés ici. En réalité, la première salle du musée d'anthropologie de Vancouver a été conçue pour eux. Implanté sur le campus de l'université de la Colombie-Britannique, il abrite aussi des sculptures de Bill Reid (1920-1998), dont le travail mêlant son expérience d'orfèvre et les techniques ancestrales de sa nation, les Haïdas, exerce une grande influence sur les artistes amérindiens. Le meilleur moyen d'explorer les lieux est de suivre les jeunes guides du Native Youth Program qui offrent leur vision personnelle des œuvres. Cette initiative estivale aide les adolescents amérindiens à renouer avec leur histoire et leur culture.
www.moa.ubc.ca

Déguster les spécialités locales au marché

Très apprécié des Vancouvérois et des touristes, Granville Island Public Market est certes un classique, mais c'est le meilleur moyen de goûter des produits locaux de qualité, souvent bio. On y grignote du saucisson de bison ou des donuts au miel encore chauds.

Tester le meilleur de la cuisine japonaise

Ancrée sur le Pacifique, Vancouver a tissé des liens étroits avec ses «voisines» asiatiques. Une influence qui se retrouve aussi dans les assiettes. Les sushis sont ici considérés comme un produit local. Chez Miku, mieux vaut réserver. Et si la note est plutôt salée (13 euros en moyenne les six pièces), les palais sont comblés. Leur spécialité : les sushis aburis, mi-grillés, mi-crus, issus d'une pêche durable.
www.mikurestaurant.com

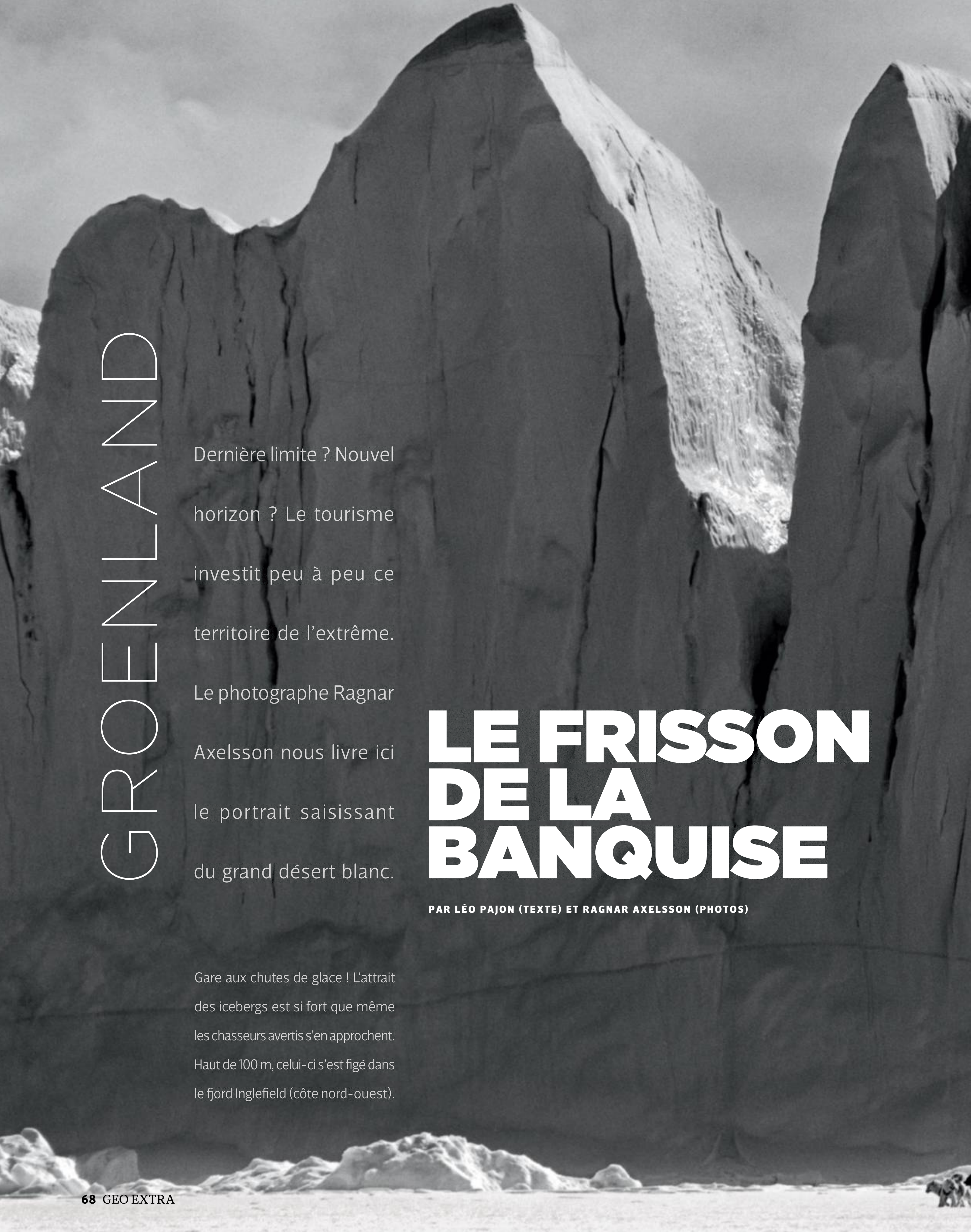


La nature à portée de main
Pistes de ski, plages, spots de pêche sont, en moyenne, à 30 minutes de transport du centre-ville.

VANCOUVER EN PRATIQUE

◆ **Formalités.** Il est désormais nécessaire de demander une autorisation électronique de voyage sur www.canada.ca/ave.
◆ **Quand y aller ?** L'été est plus propice, car moins pluvieux.
◆ **Budget.** Le coût de la vie est un peu plus élevé qu'à Paris.
◆ **Informations.** Des conseils sur www.explorezcanada.fr.
◆ **Avec qui partir ?** La compagnie Air Transat (www.airtransat.com), qui nous a aidés à préparer ce reportage assure des vols directs vers Vancouver, au départ de Paris. La ville est un point d'accès idéal pour les grands espaces canadiens. Vacances Transat propose plusieurs circuits pleine nature au départ de Vancouver, tels «L'Ouest naturellement» (huit parcs nationaux en trois semaines) et «Le passage intérieur» (15 jours, glaciers, forêts primaires, fjords et cascades). Réservations : www.vacancestransat.fr





GROENLAND

Dernière limite ? Nouvel horizon ? Le tourisme investit peu à peu ce territoire de l'extrême. Le photographe Ragnar Axelsson nous livre ici le portrait saisissant du grand désert blanc.

LE FRISSON DE LA BANQUISE

PAR LÉO PAJON (TEXTE) ET RAGNAR AXELSSON (PHOTOS)

Gare aux chutes de glace ! L'attrait des icebergs est si fort que même les chasseurs avertis s'en approchent. Haut de 100 m, celui-ci s'est figé dans le fjord Inglefield (côte nord-ouest).







DEPUIS 4 000 ANS, LES INUITS AFFRONTENT LES BALEINES SUR DE FRÊLES KAYAKS

Sur ce cliché, une bouée artisanale en peau de phoque flotte dans le souffle du blizzard. Les chasseurs la fixent sur la baleine une fois harponnée, afin de la repérer.



Longueur : 350 km. Le Kangertittivaq est le plus vaste fjord du monde. Au pied des gigantesques orgues de glace qui le bordent, ce chasseur inuit qui piste un ours polaire ressemble à un petit soldat de plomb.



DANS CE CHAOS GELÉ, L'HOMME N'EST SOUVENT QU'UNE OMBRE FURTIVE

PAR – 30 °C, ENTRE CHIENS ET MAÎTRES NAÎT UNE NÉCESSAIRE COMPLICITÉ



Ces animaux se reposent après une violente tempête. A plusieurs reprises, pour les soulager, mais aussi pour se réchauffer, les chasseurs ont tiré l'attelage à leur place.





Ole Neylen attend de l'aide pour remonter le narval qu'il vient de capturer au bord de la banquise, près de Qaanaaq. Les autochtones ne sont pas astreints aux quotas de chasse de la licorne de mer (dont la population baisse de 10 % par an).



ICI, ON SE NOURRIT AU RYTHME DES MIGRATIONS DES CÉTACÉS MARINS



Carte : Sophie Pauchet

RUÉE SUR L'ÎLE DES **GLACES**

Avec ses déserts gelés, ses vents violents et ses températures pouvant descendre jusqu'à –30 °C, cette île de l'extrême n'attirait guère les touristes étrangers il y a dix ans encore. Le coût du voyage vers ce territoire appartenant au royaume du Danemark, situé à 3 000 kilomètres de ses côtes, était aussi dissuasif. Puis, en quelques années, l'attractivité du Groenland a explosé : 67 876 touristes en 2015, soit bien plus que d'habitants (55 000). Les raisons de cet essor ? Lykke Geisler Yakaboylu, l'une des directrices de l'office du tourisme, en cite deux. Tout d'abord, la région profite du boom du tourisme en Islande, très proche, d'où partent des vols réguliers pour le Groenland. Ensuite, l'intense campagne de communication lancée en 2012 autour du slogan «*The Pioneering Nation*» («La nation des pionniers») a su accompagner la mode du tourisme «aventurier». Mais si la cote du pays est en hausse, les Français sont un peu à la traîne. Ils n'étaient que 660 à y aller en 2015, en 9e position et loin derrière les Allemands (plus de 3 000). A vous de faire grimper ces statistiques ! **L. P.**

Notre photographe
L'Islandais Ragnar Axelsson documente la vie des Inuits du Groenland depuis trente ans. Il a publié plusieurs ouvrages dont celui-ci (*Ragnar Axelsson*, aux éditions Actes Sud).



LES CONSEILS DE NOTRE REPOR

CINQ EXPÉRIENCES HORS NORMES

S'essayer au kayak de mer

C'est le mode de navigation ancestral des Groenlandais. Le kayak de mer, revenu en grâce il y a une vingtaine d'années, est idéal pour slalomer entre les icebergs et naviguer sur les fjords au ras de l'eau. «Il permet surtout d'aller où les gros navires de croisière de plus de 500 passagers ne vont pas, souligne Lionel Habasque, PDG du voyagiste spécialisé Grand Nord Grand Large, qui propose de nombreuses excursions en kayak et canoë. On peut s'approcher des rives et accoster presque n'importe où… Bref, on découvre un Groenland préservé, secret et grandiose.» Au sud, on peut par exemple se frayer un chemin dans le fjord de Tasermiut, long de 70 kilomètres et entouré par les plus grandes falaises granitiques du monde (1 200 mètres de haut). A l'ouest, on rejoint le fond de la baie de Disko à la découverte de sites vierges et de villages de pêcheurs comme Qeqertaq ou Saqqaq, avec ses petites maisons de couleurs vives. La côte est n'est pas en reste avec ses sommets aux reliefs alpins plongeant directement dans la mer : des circuits existent à partir de la petite ville de Kulusuk.

Tenter l'expérience du traîneau à chien

Dans certaines régions isolées, les chiens du Groenland, une race proche des huskys, tenaces et énergiques, tiennent encore une place centrale dans les communautés de chasseurs. C'est toujours en traîneau que ces derniers partent traquer les bœufs musqués ou pêcher. Les attelages ne sont pas utilisés partout : on n'en trouve qu'à partir de Sisimiut, dans le sud-ouest, sur la côte occidentale, ainsi que sur toute la côte orientale. Certains voyagistes proposent de partager durant quelques jours la vie des *mushers* (pilotes des attelages) locaux, voire de se familiariser à la conduite, ce qui est rare car les Inuits ont coutume de ne pas prêter leurs chiens. En plus d'une grisante sensation de vitesse, les traîneaux offrent la possibilité de voir plus d'animaux que les scooters des neiges, qui effraient la faune et sont d'ailleurs interdits pour cette raison dans plusieurs endroits.

Randonner sous le soleil de minuit

Marcher sur la côte groenlandaise est une expérience inoubliable. Le photographe Cédric Barbier, qui a tenté l'aventure en solitaire, en garde un souvenir émerveillé. Il en a tiré un blog (http://cedrikk.blogspot.fr/) et une exposition. «Les randonnées ne ressemblent à rien de ce que l'on connaît. Il y a un côté totalement irréel. Lorsque l'on marche, comme moi, en été, il fait constamment clair, le soleil ne se couche pas, ce qui bouleverse complètement vos repères. Ensuite, on se trouve souvent complètement seul, isolé du monde, sur des chemins qui ne sont pas forcément bien balisés…» Il ajoute : «Il est d'ailleurs prudent de se faire accompagner d'un guide. Les bruits sont fascinants : il y a le silence, bien sûr, mais aussi le hurlement des chiens à proximité des villages, les grondements des icebergs…» Au Groenland, la terre appartient à tout le monde, on peut donc sans difficulté planter sa tente dans la

TER POUR EXPLORER LE PAYS

nature. Il existe néanmoins quelques campings organisés et assez chers (Ilulissat, Qeqertarsuaq...) qui mettent à disposition des sanitaires rudimentaires. «Cette formule de séjour permet de passer un peu plus de temps auprès des gens et de se faire accepter. A Siorapaluk, le chef du village m'a emmené en bateau déterrer un *kiviak*, une peau de phoque vidée et remplie de mergules (ndlr : des oiseaux arctiques) fermentées que l'on mange surtout en hiver... Je n'ai pas goûté !»

Observer les aurores boréales

Pour assister à cet extraordinaire phénomène lumineux, il faut respecter quelques règles. D'abord se rendre dans le pays entre fin septembre et fin mars, et si possible aux équinoxes. Pendant cette période, éviter l'hiver, car les tempêtes de neige peuvent gâcher le spectacle. Enfin, mieux vaut s'éloigner des campements permanents pour ne pas être gêné par la pollution lumineuse. Les sites les plus recommandés, car réputés pour la limpidité de leur ciel, sont dans les environs de Nuuk, la capitale, Kangerlussuaq, sur la côte ouest, Ilulissat, dans la baie de Disko, et Tasiilaq, sur la côte est.

Découvrir le fjord glacé d'Ilulissat

Ce site classé au patrimoine mondial de l'Unesco, situé à proximité de la ville d'Ilulissat («Icebergs» en groenlandais), à l'ouest du pays, est l'un des plus grands fournisseurs d'icebergs de l'hémisphère Nord. Quelque 35 milliards de tonnes de gigantesques blocs de glace traversent le fjord chaque année pour être ensuite rejetés dans la baie de Disko. On peut le visiter à pied (compter une heure de marche), en prenant un chemin balisé à partir de l'ancien héliport, ou par la mer (environ quatre heures de navigation), en profitant idéalement des lumières du soleil couchant. Le paysage est grandiose : un monde de géants blancs, toujours en mouvement, qui se déplacent au gré des courants, s'entrechoquent et produisent d'impressionnants craquements semblables à des coups de tonnerre. Avec un peu de chance, vous assisterez en plus à la valse des baleines à bosse près du fjord. Et le spectacle est renouvelé chaque jour : le réchauffement climatique accélère la métamorphose du glacier, et l'on peut, du jour au lendemain, voir une mer entièrement dégagée ou pratiquement prise par les glaces.

LE GROENLAND EN PRATIQUE

◆ **Formalités.** Le pays faisant partie du royaume du Danemark, la carte d'identité suffit pour un citoyen européen.

◆ **Quand y aller ?** Le Nord connaît une longue nuit polaire, de décembre à mi-janvier. Ce n'est qu'en février, lorsque les journées rallongent, que commencent la saison du ski nordique et des randonnées en traîneau. Elle s'achève en mai. Si vous ne pratiquez pas ces activités, partez entre les mois de juin et septembre. La température est plus clémente (de 15 °C au sud de l'île à −10 °C au cœur de la calotte glaciaire), il y a un bel ensoleillement et, bien sûr, le soleil de minuit.

◆ **Informations.** Une foule de renseignements pratiques sur le blog de Marie Hervieu, une passionnée : http://groenland.wifeo.com.

◆ **A lire.** Le scientifique danois Jørn Riel a passé seize ans de sa vie dans une base du Groenland. Il en a rapporté une série de savoureux recueils de nouvelles (*Des racontars arctiques*, coll. 10x18, 12,90 €) mêlant trappeurs hauts en couleur, parties de chasse rocambolesques sur la banquise et autochtones farfelus. Le géographe français Jean Malaurie a, lui, partagé la vie des Inuits et tiré de cette expérience un best-seller, *Les Derniers Rois de Thulé* (éd. Plon, 25,50 €), racontant l'hivernage dans la nuit polaire, la chasse à l'ours et le combat d'un peuple pour préserver son identité.

◆ **Avec qui partir ?** Respectueux de la nature, habitué à travailler avec des guides locaux, le voyagiste spécialisé Grand Nord Grand Large est un fin connaisseur du Groenland qu'il sillonne depuis quarante ans. www.maisondu-groenland.com et www.gngl.com.

LÉO PAJON



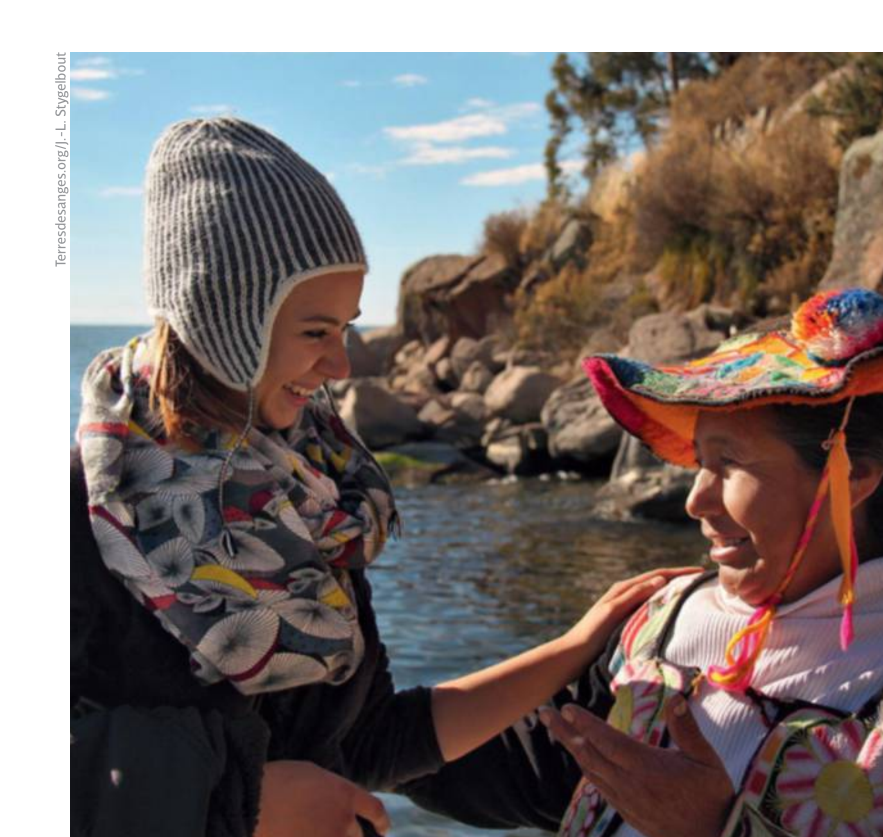
Qaanaaq, 600 habitants, est le campement permanent le plus peuplé du nord du pays.

VOYAGER DANS UN MONDE MEILLEUR ?

Partager la vie d'une famille péruvienne, financer un dispensaire au Cambodge ou aider une école au Burkina Faso ... Plusieurs tour-opérateurs proposent des séjours équitables et solidaires. Enquête sur une alternative touristique qui connaît... quelques dérives.

Pêcher dans le lac Titicaca en compagnie d'un Indien quechua ; découvrir les lieux secrets des quartiers de Lima, guidé par l'un de ses habitants ; partager le quotidien d'une maisonnée péruvienne et participer à la préparation d'un *lomo saltado*, un mets à base de bœuf sauté... Voici quelques-unes des expériences que l'association Terres des Andes propose à ses clients depuis 2011. «Nous voulons qu'ils soient reçus en amis, presque comme des membres de la famille», expliquent ses fondateurs, Romain Eliot et Paul Llonguet. Les deux compères ont d'ailleurs bâti leur offre autour des relations qu'ils avaient nouées eux-mêmes lors de leurs périples en Amérique latine. «Il s'agit d'un mode de voyage atypique qui met l'accent sur l'accueil et le contact avec les populations», précisent-ils. Ce n'est pas sa seule singularité. Car une fois déduit le coût du transport aérien, qui représente près de la moitié de son prix, l'association redistribue la quasi-totalité du montant du séjour : 30 % reviennent aux prestataires locaux, 10 % contribuent à soutenir des projets dans les pays de destination (par exemple, des programmes de conservation de la biodiversité en Equateur), et 6 % financent l'ONG Enfants des Andes qui accueille dans ses écoles de jeunes Péruviens en

Terresdesanges.org/J.-L. Stygelbout



difficulté. Terres des Andes n'est pas un cas isolé : comme quatorze autres tour-opérateurs français, cette agence est membre de l'Association pour un tourisme équitable et solidaire (Ates), créée il y a dix ans. Son but est «de placer l'homme et la rencontre au cœur du voyage, tout en s'inscrivant dans une logique de développement du territoire et de coopération internationale.»

La préoccupation n'est pas neuve. Dès les années 1980, l'écrivain et diplomate Stéphane Hessel dénonçait les effets nocifs du tourisme de masse qui «fait déferler dans des pays mal préparés à les recevoir des gens mal préparés à les visiter, transformant ainsi leurs hôtes en animaux de zoo». Face à ce constat, il prônait un «tourisme alternatif» centré sur le respect de l'autre, le dialogue avec les cultures et le progrès économique. Trente-cinq ans plus tard, la question est plus que jamais d'actualité : tous pays confondus, le nombre de voyageurs est passé de 278 millions en 1980 à 1 milliard en 2015, et devrait atteindre 1,5 milliard en 2020, selon l'Organisation mondiale du tourisme (OMT). Cette croissance est certes créatrice de richesses : le secteur, qui pèse 10 % du PIB mondial, est l'une des premières activités de la planète et représente la source principale de devises pour 46 des 49 nations les moins avancées. «Mais à quoi leur sert cet argent ? s'interroge l'économiste Bernard Scheou. A se développer ou à enrichir quelques personnes ?» Dans son livre *Du tourisme durable au tourisme équitable*, publié aux éditions De Boeck, le chercheur souligne que 80 % des populations qui vivent dans une extrême pauvreté habitent dans treize pays du monde, bien que dix d'entre eux bénéficient d'un important secteur touristique. Cette activité peut constituer, en effet, un facteur d'appauvrissement relatif, explique l'auteur : «En provoquant une hausse des prix, elle empêche les habitants d'accéder à certains produits de base.» Sans parler des dérives, comme ces villages de pêcheurs déplacés pour construire des hôtels de luxe sur les plages de Malaisie, ou ces rizières de Birmanie transformées en bases nautiques...



Le voyagiste Terres des Andes privilégie les contacts avec les autochtones. En témoigne cette cliente qui converse avec une Indienne péruvienne.

Pour éviter ces dérapages, l'OMT a adopté en 1999 un «code mondial d'éthique du tourisme». Son but : «contribuer à maximaliser les effets bénéfiques de cette industrie, tout en limitant le plus possible ses incidences négatives». L'organisation internationale désigne sous le terme de «tourisme durable» cette approche plus «morale», qui repose sur trois piliers : «Exploiter de façon optimale les ressources de l'environnement, respecter l'authenticité socioculturelle des communautés d'accueil et offrir à toutes les parties prenantes des avantages socio-économiques.» Aujourd'hui, le consensus est tel en faveur de ce code éthique que la majorité des tour-opérateurs s'en réclament. Mais ne s'agirait-il pas là d'une stratégie de marketing visant à conforter leur image et à satisfaire la bonne conscience de leurs clients ? Les enquêtes de l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe) semblent infirmer cette thèse : selon elles, en 2006, 36 % de la dizaine de milliers de campagnes publicitaires menées par les voyagistes français s'étaient révélées mensongères. En 2015, ce taux n'était plus que de 7 %.

On demande à des ethnies de revêtir des habits traditionnels qu'elles ne portent plus

Le problème est que, parmi les trois axes qui définissent le «tourisme durable», seul celui de l'écologie est le plus souvent pris en compte. «C'est la branche sur laquelle les acteurs du secteur sont assis, explique Caroline Mignon, la directrice de l'Ates. Si l'environnement d'un pays est détruit, les voyageurs ne s'y rendront plus. En revanche, il reste beaucoup à faire pour éviter les processus de folklorisation qui transforment des peuples et leurs cultures en attractions. Pour assouvir la recherche d'authenticité des touristes, on demande ainsi à des ethnies de revêtir leurs costumes traditionnels qu'elles ne portent plus.» D'autre part, certains opérateurs se contentent de mesures partielles, voire hypocrites, ce que souligne Bernard Scheou. Il arrive, en effet, qu'un voyagiste veuille combattre le tourisme sexuel en demandant à ses réceptifs hôteliers de ne pas se faire complices de la prostitution. Mais, en même temps, il exigera d'eux qu'ils baissent leurs prix, marché oblige, au risque de sous-payer leurs employés.

C'est pourquoi l'association ATR (Agir pour un tourisme responsable) a poussé le concept plus loin. «C'est bien d'afficher de bonnes intentions, mais c'est mieux d'en apporter la preuve», martèle son directeur, Julien Buot. Né en 2004 de la réunion de tour-opérateurs spécialisés dans le voyage d'aventure, tel Allibert Trekking, cet organisme fédère aujourd'hui une douzaine de membres qui s'engagent concrètement sur le caractère •••

••• durable de leurs pratiques. Celui-ci est garanti par une certification délivrée par l'Afnor (Association française de normalisation), et renouvelable chaque année. Mais l'ATR demande aussi à ses clients d'être eux-mêmes «responsables». Avant leur départ, ils doivent approuver une charte éthique qui énonce les règles essentielles au respect des personnes, des cultures et de l'environnement. «Nous avons compris qu'il ne sert à rien d'interdire, mais qu'il vaut mieux faire de la pédagogie», constate Julien Buot. Désormais, l'ATR fait partir chaque année près de 200 000 voyageurs : une goutte d'eau, comparée aux 19 millions de séjours effectués par les Français à l'étranger en 2015 (chiffres de la Direction du tourisme).

Avec son label «tourisme équitable et solidaire», l'Ates (dont fait partie Terres des Andes) a franchi un pas de plus dans l'engagement. Ici, la finalité se rapproche de l'aide au développement. «Nos adhérents s'apparentent à des ONG qui assurent la fonction de tour-opérateurs», précise sa directrice, Caroline Mignon. Parmi eux, La Case d'Alidou est une petite association de bénévoles, née de l'amitié entre un Burkinabé et un Français. Elle ne propose qu'une destination, le village de Gon-Boussougou, dans le sud du Burkina Faso. Nathalie Dury, qui siège à son bureau, raconte : «Les visiteurs partagent la vie des habitants. Ils peuvent choisir de donner un coup de main au ramassage des arachides ou à la construction d'une grange, mais le but principal est de faire des rencontres : aller dans les écoles, dialoguer avec les chefs des communautés peuls, se réunir autour du *tô*, le plat traditionnel à base de farine de mil ou de sorgho...» En outre, 77 % du prix du séjour (hors aérien) est injecté dans l'économie locale, et 15 % dans des réalisations collectives, telle que la construction d'écoles ou de dispensaires. Le rôle des populations dans l'organisation de l'accueil et la gestion des fonds de développement est fondamental : «Nous ne leur imposons rien, insiste Caroline Mignon. Ce sont elles qui décident de leurs besoins.»

Grâce aux revenus du tourisme solidaire, des paysans peuvent rester sur leurs terres

Revers de la médaille : en 2015, à peine 2 000 voyageurs sont partis avec l'un des tour-opérateurs du réseau Ates, contre 6 000 en 2010. «Nous avons été victimes des crises sanitaires et des conflits armés qui ont touché l'Afrique de l'Ouest et du Nord, des destinations historiques du tourisme équitable et solidaire, constate sa directrice. Mais nous avons aussi perdu plusieurs de nos membres, car ils ne répondaient plus aux critères très stricts de notre label.» L'une des conditions pour s'en prévaloir est de mettre en place des partenariats durables et construits d'un commun accord, à l'opposé de la relation client-prestataire habituelle. De quoi rebuter les voyagistes avant tout soucieux d'optimiser leurs bénéfices. Les séjours se déroulant le plus souvent en immersion ou en contact étroit avec les populations, il est aussi primordial de préparer les visiteurs à ce qui les attend. «Se confronter à la pauvreté et à des cultures différentes peut être choquant ou déstabilisant» explique Caroline Mignon. D'où des réunions d'information sur les coutumes, la religion et la langue des habitants. «Notre mission est de sensibiliser le public et les institutions en montrant que le tourisme peut offrir des compléments de revenus aux communautés paysannes et ainsi leur permettre de demeurer sur leurs terres.»

Durable», «responsable», «équitable», «solidaire» : malgré les chartes et les labels, les frontières entre ces types de tourisme demeurent encore floues. Pour les clients, la vigilance s'impose donc. Un exemple : sous couvert de militantisme, certains voyagistes proposent des séjours incluant un «chantier humanitaire». «Ce genre d'opérations doit rester une affaire de professionnels, s'insurge Caroline Mignon. On ne peut pas faire n'importe quoi sous prétexte de coopération. Et pourquoi aller construire des écoles alors que des maçons se trouvent sur place ?» Pour Julien Buot, ces pratiques relèvent souvent de l'escroquerie. «La bonne conscience des clients a bon dos, relève-t-il. On leur fait payer des prestations très chères pour des actions qui n'ont pas forcément de sens sur place. Ce "volontourisme" conduit parfois à de graves dérives. Ces huit dernières années, le nombre d'orphelinats au Cambodge a triplé, car on maintient de faux orphelins dans des lieux insalubres pour en faire des attractions touristiques ! Restons à notre place, soyons humbles : partir avec des tour-opérateurs qui sont engagés dans la solidarité, c'est déjà participer.»

Pour l'anthropologue Franck Michel, auteur de *Routes, éloge de l'autonomadie* (livre paru aux éditions Pul, en 2009), cette alliance entre équité et tourisme passe par l'éducation au voyage, le respect et l'altruisme. Cela commence en bas de chez soi, en «accueillant décemment des réfugiés, en découvrant leur culture au-delà des clichés, bref, en insufflant une touche plus grande de nomadisme et d'autonomie non seulement dans nos pratiques voyageuses, mais plus encore dans notre mode d'être et de penser le monde». ■

VALÉRIE KUBIAK



LA CITADELLE DE BAM VA ENFIN RENAÎTRE

Ruinée par un séisme en 2003, la forteresse bâtie entre les VIe et IVe siècles avant J.-C. est toujours en reconstruction. Elle rouvrira en 2017.



IRAN LE GRAND RUSH

Fort de sa politique d'ouverture, hospitalier et plus sûr, le pays des mollahs ne fait plus peur. Les touristes affluent. Vague passagère ou lame de fond ? Enquête.

PAR VOLKER SAUX (TEXTES) ET SERGE SIBERT/COSMOS (PHOTOS)

SOUS LES DÔMES DORÉS D'ISPAHAN

Le soir venu, les familles viennent pique-niquer sur l'immense place de l'Imam Khomeiny, bordée par la mosquée du Cheikh Lotfallah.





Comment expliquer l'afflux soudain de touristes en Iran ? Conseillère pour l'Asie centrale chez le tour-opérateur Voyageurs du Monde, Gaëlle Cochard a, elle aussi, constaté le phénomène: «En 2012, nous avions une dizaine de demandes dans l'année pour cette destination, en 2014, autour de cinq par semaine, et aujourd'hui, deux ou trois par jour !» Même analyse pour Josiane Durand, responsable de production à la Maison des Orientalistes (groupe Les Maisons du Voyage) : «Nous proposons l'Iran depuis vingt ans sans discontinuer, malgré des hauts et des bas. Mais depuis deux ans et demi, la progression est spectaculaire, de 100 % par an au moins.» Les chiffres du tourisme publiés par la Banque mondiale confirment le mouvement : l'Iran, qui attirait 2 à 3 millions d'étrangers par an avant 2010, en a reçu plus de 5 millions en 2015. Certes, tous ne sont pas des Occidentaux : la moitié d'entre eux s'y rendent pour des motifs religieux, l'Iran abritant plusieurs lieux saints du chiisme. Mais la tendance est nette : le pays de l'ayatollah Khomeiny – qui lança la révolution islamique de 1979 – est l'une des destinations en vogue du moment.

POURQUOI L'IRAN MAINTENANT ?

«Dans cette République islamique, l'évolution du tourisme dépend étroitement du contexte politique, explique Frédéric Garouste, guide-conférencier et co-auteur du livre *Iran : de la Perse ancienne à l'Etat moderne* (éd. Olizane, 2015). Prisée du temps du Shah, la destination s'est fermée après la révolution et durant la guerre Iran-Irak des années 1980. En 1997, l'arrivée au pouvoir d'un réformateur, Mohammad Khatami, a provoqué le regain d'intérêt des agences de voyage. Mais le 11 Septembre, puis les huit ans de présidence du conservateur Mahmoud Ahmadinejad, ont à nouveau stoppé l'afflux des visiteurs. Ces derniers reviennent depuis que Hassan Rohani, qui veut ouvrir son pays sur l'Occident, a pris les rênes de l'Iran en 2013.»

Les accords sur le nucléaire du 14 juillet 2015 – qui prévoit la levée progressive des sanctions contre l'Iran – ont ainsi scellé le retour du pays sur la scène internationale... et dans les programmes des tour-opérateurs. Parallèlement, la reprise des vols d'Air France pour Téhéran et le réchauffement des liens économiques et diplomatiques •••

●●● (investissements français, visite de Rohani à Paris en janvier 2016…) ont incité les touristes à franchir le pas. Dans l'opinion, l'image de ce pays change : il est de moins en moins réduit à une terre d'ayatollahs ultrarigoristes. «Toutes les conditions sont réunies pour une lune de miel touristique», résume Frédéric Garouste, qui fait le parallèle avec la Birmanie, dont l'ouverture en 2011-2012 engendra un semblable flot de visiteurs. Enfin, l'Iran «profite» du déclin d'autres destinations orientales, relève Josiane Durand : «Jusqu'à récemment, la région offrait un large choix : Egypte, Libye, Syrie, Liban… Aujourd'hui, tout se ferme, même la Turquie. L'Iran apparaît comme la seule destination à la fois sûre et dotée de grands sites culturels.»

POURQUOI EST-IL SI ATTIRANT ?

Ce pays est avant tout le berceau de la civilisation perse. Née il y a plus de 2 500 ans, soit bien avant l'arrivée de la religion musulmane au VIIe siècle, elle continue de marquer son identité. «Les Iraniens sont très fiers de leur passé, y compris préislamique, observe Gaëlle Cochard. D'ailleurs, leur fête la plus importante est Norouz, le nouvel an perse, qui est liée à l'ancienne religion locale, le zoroastrisme.» En trois millénaires d'histoire, le pays a accumulé un patrimoine exceptionnel : sites antiques, comme Persépolis (capitale de l'empire perse achéménide aux VIe et Ve siècles avant J.-C.), mosquées, dont certaines remontent au Moyen Age, collections d'art, villes historiques telle Ispahan, palais royaux, châteaux et citadelles, jardins persans, bazars… Et des monuments moins attendus, comme des monastères arméniens ou le sanctuaire zoroastrien de Takht-e-Soleymân. Un bonheur pour les amoureux de culture et de vieilles pierres, qui trouveront ici dix-neuf sites inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco. A cela s'ajoute un artisanat réputé, un art de vivre fondé sur la convivialité et des paysages vastes et variés répartis sur un territoire grand comme trois fois la France : hauts plateaux, steppes, côtes de la mer Caspienne et du golfe Persique… Sans oublier d'immenses déserts, et des montagnes qui attirent les randonneurs, voire les skieurs.

Enfin, l'Iran a un atout maître : sa population, jeune, éduquée, diverse (51 % de Persans, 24 % d'Azéris, 7 % de Kurdes…), est connue pour son hospitalité. «C'est un pays où l'on a l'impression d'être reçu comme un invité, relève Frédéric Garouste. Et les Iraniens sont demandeurs de contacts avec les étrangers. Certes, plus le tourisme augmentera, plus cet esprit risque de s'éroder. Mais il y a encore de la marge pour une dizaine d'années…» ●●●

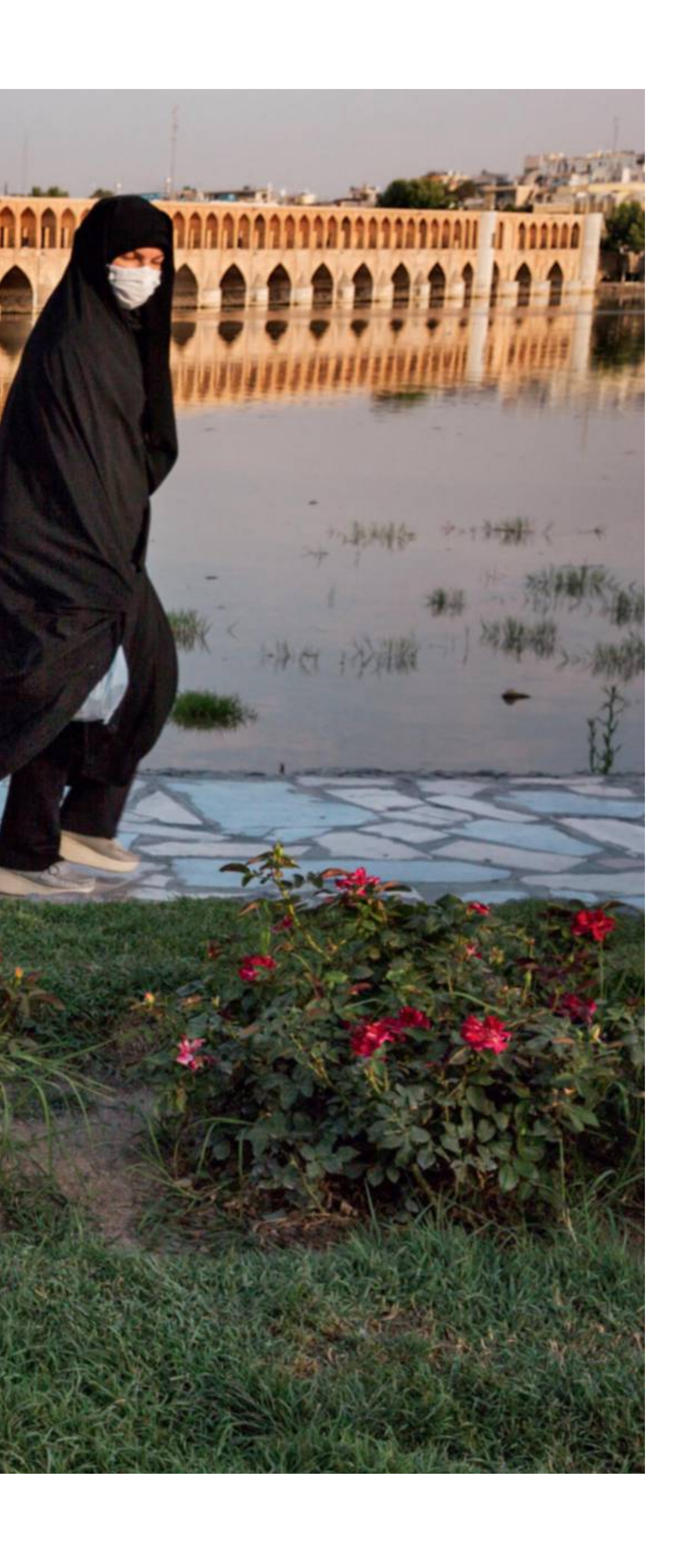




LE GRAND DÉFILÉ DES PEUPLES SOUMIS
Sur l'antique palais de l'Apadana, à Persépolis, les délégations des vingt-trois nations de l'Empire perse apportent leur tribut au roi Darius Ier.



TRENTE-TROIS ARCHES QUI DONNENT LA VIE
Bâti en 1602, le pont Si-o-se Pol a fait d'Ispahan une oasis en servant de barrage aux eaux du Zayandeh Rud («le Fleuve qui fait naître»).



LE PAYS EST-IL PRÊT À RECEVOIR TANT DE VISITEURS ?

Le tourisme n'est pas un fait nouveau en Iran : depuis deux décennies, ses habitants voyagent beaucoup à l'intérieur de leurs frontières, si bien que des infrastructures d'accueil existent sur tout le territoire. «Toutefois, prévient Frédéric Garouste, le pays souffre de certains retards, car il a vécu en quasi-autarcie depuis la Révolution, et n'a reçu que très peu d'Occidentaux sous le règne d'Ahmadinejad, entre 2005 et 2013». Malgré les investissements récents, le parc hôtelier, par exemple, demeure restreint : «Jusqu'ici, il a pu absorber la vague actuelle des touristes étrangers, mais il ne pourrait pas en accueillir plus lors des mois très fréquentés», reconnaît Marjan Saboori, responsable de l'office du tourisme de l'Iran à Paris. Pour les voyageurs sans réservation, attention, donc, aux périodes d'affluence : printemps et automne, ramadan, nouvel an perse...

Par ailleurs, à nombre d'étoiles équivalent, et malgré des prix en hausse, les établissements ne répondent pas toujours aux mêmes standards qu'en Occident. Mieux vaut se tourner vers le milieu de gamme moderne, conseille Frédéric Garouste : «Des hôtels entre 50 et 70 euros la nuit, tenus par une famille ou un Iranien entreprenant, sont parfois plus performants qu'un cinq-étoiles géré par une fondation religieuse. Et dans les villes historiques comme Chiraz, Ispahan ou Yazd, des petits palais traditionnels restaurés pour des séjours de charme font un carton.»

Autres faiblesses : on ne trouvera pas partout un office de tourisme au personnel efficace et anglophone, et surtout, on se heurtera au souci du paiement. Impossible, en effet, d'utiliser sa carte de crédit internationale : il faut partir de France avec son budget en euros ou en dollars, qu'on échangera sur place contre des rials. En revanche, les transports intérieurs constituent un point fort, notamment le réseau de bus interurbains. On pourra aussi opter pour le train ou l'avion, mais on évitera la location de voiture, encore balbutiante et obligeant à se frotter à la conduite anarchique des locaux.

QUELLES RÈGLES DE SAVOIR-VIVRE ?

Les filles de la jeunesse dorée de Téhéran défient parfois les autorités en s'exhibant sans voile sur les réseaux sociaux. Mais, pour les touristes, la consigne est de se conformer au strict code vestimentaire officiel. Les hommes éviteront les shorts et les débardeurs. Les femmes, elles, doivent se couvrir la tête, le cou, les bras et les jambes •••

ILS ONT PARCOURU L'IRAN CET ÉTÉ



Mathilde Saljougui

«Un conseil : prenez du temps pour observer les gens.»

HENRI ET MONIQUE

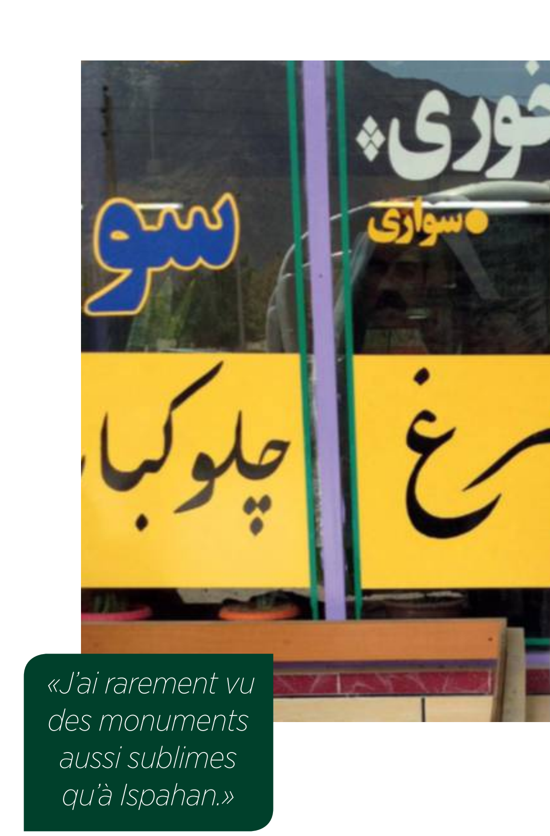
Emigrés aux USA, ces Iraniens, parents de l'une de nos collaboratrices, livrent leurs bons plans sur leur patrie natale.

Nous retournons plusieurs fois par an en Iran pour voir la famille et faire du tourisme. Nous allons surtout à Téhéran, au bord de la mer Caspienne, et dans le centre du pays. Nous prenons les bus interurbains, peu onéreux et très confortables, d'autant que les routes sont bonnes. En catégorie VIP, les sièges sont presque aussi larges que ceux de la business class d'un avion, et les en-cas et boissons sont compris dans le prix du voyage (environ 10 euros pour 400 kilomètres). En ville, demandez au personnel de votre hôtel d'appeler un taxi, et fixez toujours le tarif de la course à l'avance. Le louer à la journée peut être pratique : cela ne coûte que 40 ou 50 euros. Dans l'espace public, il faut suivre les règles de décence édictées par le régime. Un conseil : prenez du temps pour observer les gens, par exemple en vous promenant sur l'avenue Vali-y-Asr, à Téhéran. Au bout d'un moment, vous repérerez de petits signes qui vous montreront que la population n'est pas si rigoriste qu'on le dit, qu'elle joue avec les lois pour se créer de mini-espaces de liberté. Vous surprendrez ainsi un couple à moto, dont la fille voilée tient son amoureux par la taille. Et dans chaque ville, visitez le bazar, qui est un pôle d'attraction. Souvent, on y mange aussi très bien. ■

VÉRONIQUE

Journaliste sur un site Internet, elle a

L'Iran m'attirait depuis longtemps, mais j'attendais qu'il s'ouvre un peu plus pour y aller. La première semaine, nous avons sillonné le grand désert salé du Dasht-e Kavir et ses villages reculés sans croiser un seul Occidental. Pendant la seconde, nous avons exploré Persépolis, Chiraz et Ispahan. Malgré leur renommée, ces sites ne sont pas encore envahis de touristes, mais on sent que les choses sont en train de bouger. Ce pays au patrimoine riche et varié a été pour moi une vraie révélation. Les mosquées et palais d'Ispahan, surtout, m'ont époustouflée : j'ai rarement vu des monuments aussi sublimes. Je n'ai jamais eu,



«J'ai rarement vu des monuments aussi sublimes qu'à Ispahan.»

été éblouie par son voyage en groupe.

non plus, autant de contacts avec les habitants durant un voyage. Les Iraniens venaient nous parler, nous offraient à manger, nous remerciaient de visiter leur pays… Je n'ai connu une telle gentillesse gratuite qu'une seule fois auparavant, en Syrie, avant la guerre. Seul point noir : le peu de compétence de nos guides francophones, sans doute dû à un manque de formation. Par prudence, j'avais choisi de partir avec une agence, et de voyager en groupe. Mais désormais, je recommande à mes amis de découvrir l'Iran par eux-mêmes, en individuel, quitte à prendre un guide pour se rendre dans des lieux moins accessibles, comme le désert. ■


Véronique Mottot


André Legrand, François Barteau et Antoine Miller

«Il est assez facile de voyager dans les provinces.»

ANDRÉ, FRANÇOIS ET ANTOINE

Ce trio d'amis a sillonné le pays en mode «sac à dos». Un moyen idéal, selon eux, de le découvrir au plus près.

Nous avons choisi l'Iran par curiosité et parce que ce n'est pas une destination encore trop courue. Nous avons obtenu nos visas à l'aéroport d'arrivée – une opération qui nous a pris une heure. Puis nous sommes allés en bus de Téhéran jusqu'à Chiraz et Persépolis, via Kashan et Ispahan, avant de revenir dans la capitale en avion. Voyager seuls dans le pays nous a été assez facile car tout est bien organisé. Nous n'avons eu aucun problème avec les hôtels : nous réservions nos chambres la veille pour le lendemain, et chaque établissement nous orientait vers un autre à l'étape suivante. Mais nous avons senti que les capacités étaient un peu limitées, comme l'infrastructure touristique dans son ensemble : à Persépolis, par exemple, il y a une seule buvette et pas de toilettes publiques. En général, on nous arrêtait très peu dans la rue pour nous vendre quelque chose mais beaucoup plus pour nous saluer ou nous aider ! A Ispahan, nous avons été invités à une fête «à l'occidentale» dans la haute société, avec alcool, mini-jupes et maquillage, totalement «bling bling». Une autre fois, un imam nous a offert le thé et nous a tenu un discours pro-régime, antiaméricain, un peu complotiste… Nous avons pu ainsi voir le pays dans toute sa diversité, de l'intérieur. ■

●●● dès qu'elles sortent de leur hôtel. «Il faut toujours cacher ses cheveux sous un foulard (qui peut être une écharpe légère et transparente), précise Marjan Saboori. Et s'habiller de vêtements un peu amples pour dissimuler le corps : un pantalon ou une jupe pour le bas, une tunique pour le haut... Il n'y a pas d'obligation concernant la couleur. Par contre, on ne couvre pas son visage, ni ses poignets et ses chevilles : on peut donc se chausser de sandales». En cas de manquement, les touristes sont prévenus et bénéficient d'une certaine bienveillance... à condition de rectifier le tir.

La même «décence» régit les rapports hommes-femmes en public. «Entre sexes opposés, on ne se serre pas la main, il n'y a pas de contact physique», précise Marjan Saboori. Se tenir par la main dans la rue est admis, mais pas l'échange de baisers. Et la séparation des sexes est de mise pour certaines activités telles que la baignade. Par contre, on pourra randonner ou skier en toute mixité, et un couple de touristes non mariés dormira sans problème dans la même chambre d'hôtel, chose interdite aux Iraniens. Bien sûr, les comportements «à l'occidentale» suscitent plus de réprobation dans des villes saintes comme Qom ou Mashhad que dans la moderne Téhéran (bon nombre d'Iraniens y sont au fond indifférents). Mais pour éviter l'avertissement, voire l'amende de la police des mœurs, mieux vaut suivre les règles. On se gardera aussi de photographier une prison, une caserne ou un policier. Et on ne se livrera qu'à ses risques et périls à certains jeux dangereux, comme boire de l'alcool (interdit, mais circulant sous le manteau), ou flirter ostensiblement avec une belle Iranienne.

EST-CE VRAIMENT UN PAYS SÛR ?

Jusqu'à mi-2015, le site Internet du Quai d'Orsay déconseillait aux touristes Français de se rendre en Iran. Désormais, la majorité du centre du pays, où se trouve le circuit de visite classique (Téhéran, Yazd, Chiraz, Persépolis, Ispahan, Kashan), y est classée en «vigilance renforcée». Comme le Brésil, le Chili, l'Inde, ou le Vietnam. Les connaisseurs sont encore plus confiants : «C'est un pays très sûr, même si, comme partout, il faut rester prudent, notamment sur les sites touristiques où il peut y avoir des pickpockets ou des vols à l'arraché», estime Marjan Saboori. Les arnaques, elles, seraient particulièrement rares.

Le Quai d'Orsay, dont les recommandations sont parfois jugées trop alarmistes par les usagers, continue néanmoins de déconseiller les voyages non accompagnés dans une large bande périphérique du pays (voir la carte actualisée sur diplomatie.gouv.fr). Enfin, certaines régions sont à éviter : les frontières avec l'Irak, l'Afghanistan et le Pakistan, ainsi que la province du Sistan-et-Balouchistan, au sud-est. «C'est une zone tribale où ont déjà eu lieu des enlèvements de touristes en échange de rançons, et qui est traversée par des trafics de drogue et d'armes», explique Gaëlle Cochard. Mais à l'échelle du pays, ces restrictions sont minimes.

CET ENGOUEMENT EST-IL DURABLE ?

Difficile de prévoir les aléas (géo)politiques qui pourraient entraîner une nouvelle fermeture du pays... Néanmoins, le gouvernement iranien semble bien décidé à exploiter son potentiel touristique, et à en faire profiter une économie exsangue, encore très dépendante des hydrocarbures. Son objectif : atteindre, en 2025, les 20 millions de visiteurs annuels (quatre fois plus qu'aujourd'hui) et 30 milliards de dollars de revenus touristiques. Des investissements massifs sont en cours, notamment dans l'hôtellerie : début 2015, l'Iran indiquait vouloir construire 400 établissements supplémentaires. Encouragés par la levée des sanctions internationales, les grands groupes étrangers affluent, dont le Français Accor, qui a ouvert deux hôtels près de l'aéroport de Téhéran fin 2015 et vise à s'implanter dans une vingtaine d'autres villes.

«Nous sommes au début d'un essor touristique sans précédent, estime Marjan Saboori. Pour l'instant, il s'agit d'un effet de mode. Nous devons travailler pour que cette tendance s'installe sur le long terme.» Chez Voyageurs du Monde, Gaëlle Cochard parie aussi sur une pérennisation : «Les chiffres vont encore augmenter, d'autant que les voyageurs reviennent enchantés, et le bouche-à-oreille joue à plein. De plus, c'est un pays où l'on peut facilement faire trois, quatre ou cinq séjours, tant il y a à découvrir.»

«L'Iran va devenir un grand pays de tourisme, confirme Josiane Durand, à la Maison des Orientalistes. Même si la mise à niveau des équipements prendra encore quelques années, comme à Cuba ou en Birmanie, deux autres pays qui se sont ouverts récemment. Et malgré la part d'incertitude liée à la politique : qui aurait dit, il y a quelques années, que l'Egypte serait aujourd'hui une destination sinistrée ?» Mais attention : le tourisme en Iran gardera ses particularités. Religieux pour une part, culturel et naturel pour l'autre, et sûrement pas balnéaire ou festif. Ici, pas de baignades mixtes, pas d'alcool ni de discothèques, et des autorités sourcilleuses... En l'état actuel, on ne connaîtra pas, ici, l'affluence des plages de la Thaïlande... ■

VOLKER SAUX

LES CONSEILS DE NOTRE REPORTER

LES SITES À NE PAS MANQUER

TÉHÉRAN. Pour se perdre dans le grand bazar, admirer le fabuleux palais royal du Golestan (XIXe siècle) et les trésors de la Perse antique au Musée national, et pour voir l'Iran moderne.

ISPAHAN. Le joyau de la Perse musulmane. Outre la place de l'Imam Khomeiny et ses monuments du XVIIe siècle (mosquées du Chah et du Cheik Lotfollah, palais Ali Qapu, bazar), la ville est célèbre pour son quartier arménien et ses ponts à arches.

CHIRAZ. Le berceau des deux grands poètes Saadi et Hafez, dont les tombeaux sont des lieux très fréquentés. Ne pas manquer ses magnifiques jardins persans et ses mosquées, dont celle de Nasir-ol-Molk, aux vitraux colorés.

YAZD. Cette ville-oasis, dédale de ruelles et de maisons basses en pisé, est rafraîchie par des *qanats* (canaux) et par un ingénieux système de «tours du vent» où circule l'air. C'est aussi un bastion de la communauté zoroastrienne, l'ex-religion de la Perse : ses «tours du silence», où les morts étaient jadis livrés aux vautours, se dressent hors de la ville.

KASHAN. Une cité paisible à l'orée du désert du Dasht-e Kavir, connue pour son jardin persan du Fin, l'un des plus beaux du pays, et ses fastueuses demeures du XVIIIe siècle.

PERSÉPOLIS. Avec les restes de son immense palais, ses tombeaux royaux et ses superbes bas-reliefs, les vestiges de la capitale du roi Darius Ier, érigée à partir du VIe siècle avant J.-C., est un site archéologique saisissant.

MASHHAD ET QOM. Les deux grandes villes saintes du pays, où convergent les pèlerins chiites. La première abrite le mausolée de l'imam Reza, la seconde le tombeau de sa sœur, Fatima.

TABRIZ. Peuplée surtout d'Azéris, la grande cité du nord-ouest offre plusieurs monuments remarquables (mosquée bleue, musée d'Azerbaïdjan, bazar géant…). Elle sert aussi de base pour explorer les sites alentour : monastères arméniens, village troglodyte de Kandovan, ruines du sanctuaire zoroastrien de Takht-e Suleymân.

KERMAN. Cette ville aux portes du désert du Kavir-e Lut est réputée pour ses tapis et sa mosquée du Vendredi (XIVe siècle). D'ici, on rallie Bam et sa fameuse citadelle.

SUSE. Les ruines de la capitale de l'Empire élamite (Ier et IIe millénaires avant J.-C.), rivale de Babylone, sont moins sensationnelles que celle de Persépolis. Mais elles voisinent avec l'imposante ziggourat de Choqha Zanbil, très bien conservée.

LA CÔTE DE LA MER CASPIENNE. De la station balnéaire de Ramsar, où l'on visite le palais d'été du dernier Shah, au port de Bandar-e Azali, connu pour sa production de caviar, via Lahijan et ses plantations de thé, cette région à la végétation luxuriante tranche avec le reste de l'Iran.

LE LITTORAL DU GOLFE PERSIQUE. On s'y rend pour découvrir les îles du détroit d'Ormuz. Celle d'Ormuz, quasi désertique, est veillée par les restes d'un fort portugais. Celle de Qushm recèle une belle mangrove, des falaises érodées et des gorges taillées dans le grès. Vouée aux loisirs et au shopping, celle de Kich possède la seule plage du pays où la baignade mixte est permise aux étrangers.

LA CHAÎNE DE L'ELBOURZ. Elle sépare Téhéran de la mer Caspienne. L'ascension en deux jours du volcan Damavand, le «toit» de l'Iran (5 610 mètres), offre de splendides vues. Les moins courageux arpenteront les nombreux sentiers de randonnée, très populaires.

LES DÉSERTS. Ils couvrent près d'un tiers du pays. Ceux du Dasht-e Kavir (rocheux et salé) et du Dasht-e Lut (sableux, et l'un des plus secs de la planète) figurent parmi les paysages les plus spectaculaires d'Iran. On peut s'y aventurer en trekking accompagné.



Grand comme trois fois la France
L'Iran couvre 1,6 million de kilomètres carrés, et sa population (82 millions d'habitants) compte 80 % de chiites.



L'IRAN EN PRATIQUE

◆ **Formalités.** Le visa s'obtient soit auprès de l'ambassade d'Iran, à Paris (fr.paris.mfa.ir), soit à l'arrivée à l'aéroport de Téhéran. Coût : 60 euros.

◆ **Quand y aller ?** Les meilleures périodes sont avril-mai et septembre-octobre. L'été est plus propice aux randonnées en montagne. L'hiver conviendra à ceux qui voudraient se rendre sur le golfe Persique ou tester le ski à l'iranienne. Evitez le mois du ramadan (du 27 mai au 25 juin, en 2017) et le nouvel an perse (Norouz, autour du 20 mars).

◆ **Informations :** Office du tourisme de l'Iran : www.tourisme-iran.fr.

◆ **A lire :** l'intégrale de *Persepolis*, de Marjane Satrapi, éd. L'Association, 32,50 €. Publiés entre 2000 et 2003 (et adaptés en film en 2007), les quatre tomes de la BD de cette jeune iranienne exilée sont devenus «cultes».

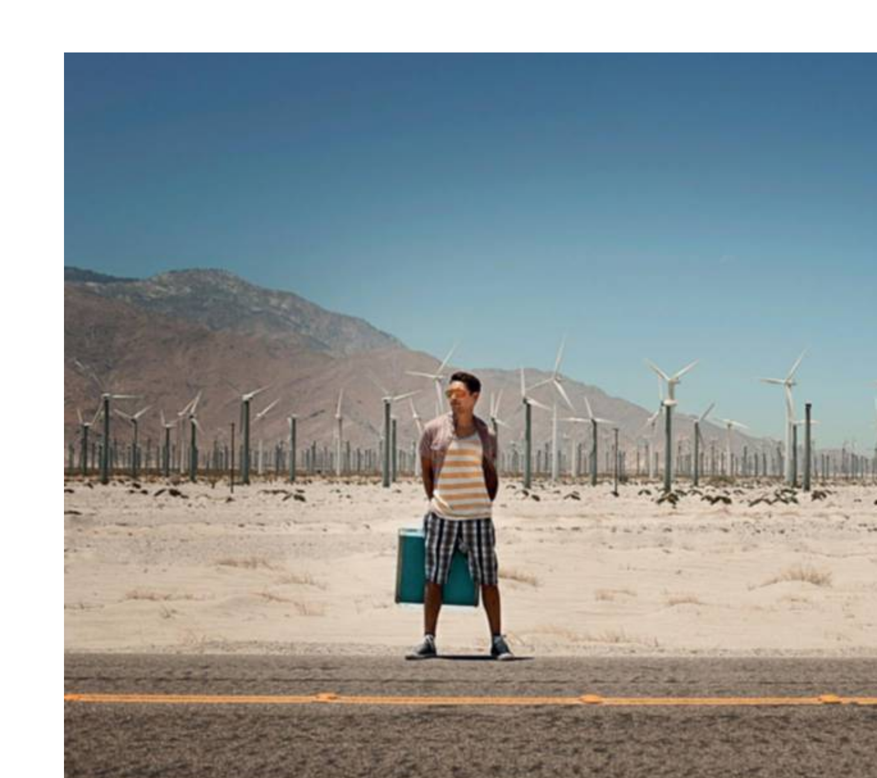
◆ **Remerciements** aux tour-opérateurs qui ont répondu à nos questions : Voyageurs du Monde (www.voyageursdumonde.fr), et La Maison des Orientalistes (www.maisondesorientalistes.com).

JAMAIS SANS MON WIFI ET MA PERCHE À SELFIE !

Finis la flânerie, le hasard des rencontres, l'imprévu des trajets ? Aujourd'hui, ultraconnecté, le bourlingueur est rivé à son écran de smartphone, à ses sites préférés, à sa communauté de *followers*. Paradoxal pour qui voulait voir le monde.



e quoi sont faits les voyages réussis ? A quoi tiennent les plus belles fugues ? A une bonne dose de soleil, de sable chaud et d'exotisme ? A un tout petit bikini et à rien d'autre ? A ce spritz siroté à l'heure où le soleil flamboie sur la lagune ? Faut-il encore en passer par des noms magiques glanés dans les atlas et les livres, comme les Marquises, Hanoï, Ispahan, Vladivostok ou Valparaiso ? Non, amis pérégrins, vous n'y êtes pas. Ou plus. Les temps ont changé. Pour rappel, nous sommes au XXIe siècle, dans un monde où les cartes postales et les cabines téléphoniques sont des espèces en voie d'extinction. Le secret du touriste épanoui tient aujourd'hui dans le creux d'une main et, contrairement à ce qu'affirme mon fils de 9 ans, ce n'est pas un couteau suisse. Frères contemporains qui, après nous, bourlinguez, laissez-moi donc vous dire que vos escapades seront désormais un désastre si vous commettez l'erreur, que dis-je, la transgression de vous envoler sans votre smartphone. Prendre la poudre d'escampette est une intention louable pour qui veut soigner «une terrible démangeaison d'inconnu», comme disait Gauguin, mais ce n'est pas une raison pour vivre comme un sauvage et laisser la terre entière sans nouvelle ni réponse à ses mails. Ça ne se fait plus. En outre, votre maman



risque de s'inquiéter si elle ne reçoit pas ce texto lui indiquant que votre avion s'est bien posé là où il avait prévu d'atterrir.

L'avion, justement. Méfiance, c'est un leurre. Les aéroports fournissent du wifi gratuit, mais une fois à bord, couic, une voix suave vous intime l'ordre d'éteindre séance tenante vos outils de communication. Sur le coup, cela fait du bien, on redevient aussi injoignable qu'un méhariste, nomade à l'ancienne, funambule égaré sur la toile des méridiens et des parallèles, qui est encore la seule toile à ne pas s'occuper de vous géolocaliser. Hélas, il s'agit d'une simple mesure préventive, l'idée de ce bref sevrage aéronautique étant de laisser reposer un peu votre électronique embarquée avant la frénésie qui s'annonce... Car existe-t-il d'autres moments qu'au cours d'un voyage où il est à ce point indispensable d'être connecté ? De même que partir camper sans son couteau suisse est une chose impensable, on ne peut plus se déplacer sans son Google Maps, son compte Skype, ses e-billets, ni sans les bons génies de la réservation instantanée que sont Uber, Booking, Airbnb et consorts. Pas étonnant que, selon une étude récente du site Hotels.com, 38 % des clients fassent dorénavant de la connexion sans fil gratuite et haut débit le critère numéro un dans le choix d'une villégiature.

Et ce n'est qu'un début. Demain, dans les palaces, majordomes et concierges souffleront leurs bons plans dans votre oreillette de smartphone. Les guides des musées ne seront plus que des êtres de pixels s'agitant sur votre écran. Quant à vos bagages, ils vous obéiront comme des toutous dociles, à l'instar de cette valise révolutionnaire, la Pluggage, que le fabricant Delsey promet pour Noël prochain : en plus de mesurer automatiquement son poids pour prévenir toute surtaxe et d'en lister le contenu pour éviter les oublis, votre téléphone pourra la suivre à la trace partout dans le monde grâce à une puce GPS, et vous alertera dès qu'elle déboulera sur le tapis roulant. Heureux, qui, comme Big Brother, vous aide à faire un beau voyage ! Plus d'imprévu, plus de perte de temps. L'époque est à l'omniscience, elle annihile les facéties du déplacement, et dissipe ce que les Anglais adeptes du *Grand Tour* nommaient «l'effet Serendip»[1], c'est-à-dire la chance de tomber sur ce qu'on ne cherchait pas. Finis, les itinéraires bis, la flânerie improvisée, le hors-piste. Au placard, le petit dieu des hasards, puisque c'est maintenant Trip Advisor qui s'occupe de dresser la liste de nos préférences.

Les sociologues ont d'ailleurs forgé un nouvel acronyme pour désigner ce drôle de syndrome émergent : le Fomo (pour «*Fear Of Missing Out*»), autrement dit «l'anxiété de ratage», la trouille de s'écarter des sentiers balisés par les injonctions technologiques. Symptôme type : vous séjournez à New York et commettez l'impair de passer à côté de ce bar branché qu'Internet et les ténors de la blogosphère encensent. Pas même un selfie ou un tweet en 140 signes pour certifier que vous y avez bien bu un petit cocktail. Erreur rédhibitoire et honte abyssale quand le nouveau cogito de l'époque dit : «Je suis vu donc je suis.»

Ainsi vogue le «voyageur hypermoderne»[2]. Bardé de GPS et de GSM, répliquant illico aux SMS, brandissant sa perche à selfie pour donner à voir sur les réseaux sociaux le meilleur de son épopée, charriant via Facebook, Twitter, Snapshat et Instagram tous ceux de son entourage qui ne l'accompagneront jamais, il concilie l'inconciliable : être là et pas là, tout proche et très loin, sur la route mais marqué à la culotte. Largue-t-on encore les amarres dans ces conditions ? Non. On part pour «se déconnecter», se mettre en vacances (du latin *vacare*, «être vide») mais bientôt tout nous reconnecte et nous ramène gentiment au port. Aussi est-il urgent d'en revenir à l'âge du couteau suisse. Amis pérégrins, mon fils de 9 ans vous recommande chaudement le modèle à 34 euros (prix moyen constaté), avec ses dix fonctions très utiles et pas une once de connectique. De quoi couper vraiment le cordon. ■

SÉBASTIEN DESURMONT

Ni GPS, ni e-billet : l'auto-stoppeur sur les routes d'Amérique avec sa seule valise serait-il une espèce en voie de disparition ?

Mint Images / Plainpicture

1.«Serendipity» *en anglais. Terme inventé au XVIIIe siècle par l'écrivain et esthète britannique Horace Walpole.*
2. *Titre du passionnant nouvel ouvrage des sociologues Francis Jauréguiberry et Jocelyn Lachance :* Le voyageur hypermoderne - Partir dans un monde connecté. *(éd. Erès, 15 €).*



AUS TRA LIE
À LA CONQUÊTE DE L'OUEST

UNE DÉFERLANTE DE GRANITE

La plus grande vague du pays ? Elle se situe en plein *outback* (arrière-pays), à 340 km de Perth. Pour les Aborigènes, Wave Rock (14 m de haut et 110 de long) a été créée par le Serpent arc-en-ciel.

Superficie : quatre fois la France.

Population : 2,3 millions d'habitants.

Déserte, méconnue, l'Australie-Occidentale est un rêve de pionnier.



Fabio Braibanti / VIG / Getty Images



Shark Bay (ici l'un de ses multiples bassins, Big Lagoon), est l'un des trois sites de l'Australie-Occidentale inscrit au patrimoine mondial. Ses herbiers marins (les plus vastes au monde) et ses eaux hypersalines en font un biotope à part.

Frédéric Mouchet



LA CÔTE ? 12 000 KM D'ARABESQUES TURQUOISE



Dans cette région sans relief (400 m en moyenne) rien n'arrête le vent, qui joue les architectes. Il a formé les milliers de piliers calcaires de The Pinnacles, faits de sables côtiers et de coquillages (ci-dessus) ou les dunes sahariennes de Cape Perron (ci-dessous).

Bolch / Anzenberger / ASK Images (2)



DES DÉSERTS SCULPTÉS PAR LE SOUFFLE DU LARGE



A marée basse, les rivières estuariennes du Kimberley ne laissent que vasières et bancs de sables. A marée haute, elles colorent le paysage de bleu et drainent des cohortes de crocodiles marins sur des centaines de kilomètres dans les terres.

DERRIÈRE

Nick Rains



CE NUANCIER OCRE, UNE FOULE DE CROCODILES



LES DÔMES SECRETS

DES «PREMIERS



HOMMES»

On y accède par une piste chaotique de 50 km, après avoir roulé 250 km depuis Kununurra. Isolée, la chaîne de grès de Bungle Bungle Range n'a été découverte par les Blancs qu'en 1983. Les tribus l'avaient gardée secrète pendant 40 000 ans.

Radices Images / Photononstop

BIENVENUE EN PAYS ABORIGÈNE

Bob vissé sur la tête, Brendan Chaquebor, 53 ans, dit Bundy, chausse ses Ray-Ban avant de descendre de son 4x4. Il observe la baie de Lombadina, au nord de la péninsule de Dampier. Un coup d'œil dans les eaux cristallines lui permet de signaler à ses hôtes, venus d'Allemagne, d'Italie et de France, un requin dont aucun n'avait repéré l'ombre furtive. Puis, les deux pieds fichés dans le sable brûlant, il leur fait son «*welcome to country*» : très solennel, il décline les noms de sa tribu (les Bardi) et son clan (les Saltwater, littéralement «eau salée») et poursuit en égrainant toute sa parentèle, cousins et cousines compris. Enfin, il leur raconte l'histoire de la création de ce lieu que ses ancêtres occupaient il y a 7 000 ans déjà. Le tout dure 20 minutes. En plein soleil par 40 °C, c'est très long. Mais indispensable. Car c'est seulement au terme de ce rituel que la petite troupe sera autorisée à pénétrer sur le territoire des Bardi Saltwater. Et que Bundy pourra les aider à fabriquer des lances empoisonnées pour aller pêcher selon l'antique procédé de son clan.

Dans les rues de Broome, à 200 kilomètres au sud, Bart Pigram, 34 ans, débute lui aussi chacune des visites de sa ville natale par un «*welcome to country*». Aborigène de la tribu Yawuru par ses grands-mères, mâtiné de sang philippin et irlandais, il est l'homme idéal pour transmettre l'histoire de ce port métissé, ancienne capitale mondiale de la perle naturelle. Les voyageurs suivant un itinéraire classique en Australie (le triangle formé par Melbourne, Sydney et la Grande Barrière de corail), et même ceux, plus aventureux, qui explorent le Centre ou le Nord, rentrent souvent déçus de leurs contacts avec le peuple premier de l'île-continent. Ou plutôt, c'est le manque de contact qu'ils déplorent. Témoignages consternés sur Internet décrivant les individus hagards qui zonent à la périphérie des grandes villes. Sans compter ces récits de visites de réserves, vite écourtées sous le feu de dizaines de paires d'yeux désabusés.

Ce sentiment de se heurter à une barrière infranchissable est moins fréquent ici, en Australie-Occidentale. L'étranger de passage rencontrera, bien plus facilement que dans les autres régions, des Bundy et des Bart. C'est-à-dire des gens bien ancrés dans leur époque, capables – et ayant envie – d'expliquer les croyances plurimillénaires de leur peuple. Bundy, qui s'est battu pendant seize ans pour que son clan récupère ses terres annexées par l'Etat, peut aussi bien décrypter les arcanes de la Cour fédérale que dévoiler les secrets du ciel étoilé (qu'il voit habité par un grand émeu noir). Bart a les loisirs d'un trentenaire de son époque. Il est guitariste et joue dans un groupe de reggae, The Mexicans. «Un nom trouvé lors d'une soirée un peu arrosée», précise-t-il. Il a même envisagé un temps une carrière de haut niveau en… taekwondo ! Mais, chaque dimanche, il part chasser, lance au poing, avec l'aîné de ses cinq enfants. Tout comme Bundy, c'est un passeur… Ils sont des centaines comme eux à recevoir des visiteurs pour leur faire vivre ce qu'ils appellent «une expérience aborigène».

En Australie-Occidentale, les indigènes qui travaillent dans le tourisme se sont fédérés. C'est la seule initiative de ce genre dans le pays. Au travers d'une association, le Waitoc, ils défendent leurs intérêts auprès de l'Etat, mais surtout échangent des conseils et se forment. «Ils apprennent notamment à communiquer avec les non-indigènes. Ce n'est pas qu'une histoire de langue, ils ne manipulent pas les mêmes concepts que nous», explique l'Anglaise Di Below, qui s'occupe du marketing de l'association. Pourquoi les Aborigènes d'ici sont-ils plus ouverts que les autres ? Peut-être est-ce parce que, même dans un territoire comme le Kimberley où ils représentent 60 % de la population (contre 3 % pour la moyenne nationale), cohabiter avec les Blancs leur a toujours été nécessaire. Les tribus commencent tout juste à récupérer les terres de leurs ancêtres. En comparaison, dans l'Etat voisin du Territoire du Nord, la réserve de la terre d'Arnhem a été établie en 1931… ■

ANNE CANTIN


Ingetje Tadros / Photonica World / Getty Images

LES CONSEILS DE NOTRE REPORTER



Les chutes de King George (40 m de haut) appartiennent à la tribu Miwa.

Franco Barbagallo / Hemis.fr

«SURVIVRE» DANS LE BUSH

Soyez souples et patients

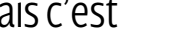
Les structures d'accueil aborigènes sont généralement très petites, gérées par un couple, voire une famille. Ceux-ci redoutent souvent de parler à des Occidentaux. En outre, ils n'ont pas la même notion que nous du temps ni du service client. Bref, la séance de pêche de nuit qui vous avait tant alléchés sur leur site Internet sera peut-être annulée parce que ce n'est pas la saison ou que le propriétaire à mieux à faire. De préférence, choisissez un guide ou un gestionnaire de camp affilié à l'association Waitoc (lire ci-contre) qui fait référence dans l'accueil touristique (www.waitoc.com).

Evitez les impairs

Les gens que vous rencontrerez ont pour mission de protéger la terre qui leur a été confiée par leurs ancêtres. Se rendre sur un lieu ou le photographier sans leur en demander la permission, c'est nier leur statut de gardien. Un manque de savoir-vivre rédhibitoire ! Dans la même veine, vous ne serez pas toujours autorisé à filmer ou à noter quand un Aborigène narre l'histoire de son territoire : certains récits peuvent être racontés à l'oral, mais pas fixés pour l'éternité. Enfin, sachez qu'en période de *«sorry business»* (de deuil), il est interdit de prononcer le nom du défunt et de montrer une photo de lui.

Préparez-vous à la conduite sur pistes

En Australie-Occidentale, les routes «en dur» sont rares. Certains coins, comme la somptueuse péninsule de Dampier et l'intérieur du Kimberley (région plus grande que l'Allemagne), n'en ont pas du tout. Si vous louez un 4 x 4, n'oubliez pas de dégonfler vos pneus lors des passages de sable mou. Et si, malgré tout, vous vous ensablez, sachez que les tarifs de dépannage varient selon les tribus aborigènes… et la tête du client. Les Bardi des environs de Lombadina facturent ce service 135 euros au plus bas. Pas tentés par la conduite sur un tapis mouvant de poussière rouge ? Embarquez dans le bus du facteur *(mail run)*. Dans certaines zones, sa tournée passe par des territoires aborigènes ouverts au tourisme. Autre solution : demandez à la tribu chez laquelle vous vous rendez si elle organise le transport, cela arrive fréquemment.



Protégez-vous de la chaleur

D'accord, c'est un cliché, mais c'est vital. Faites comme les Australiens : soyez obsédés par vos réserves en eau. Ils ne partent jamais en balade sans, au minimum, un litre par personne et par demi-heure de marche, tout en conservant dans leur véhicule des bidons isothermes de 20 à 50 litres d'eau, auxquels s'ajoute souvent un *eski* (glacière) rempli de bières et de vin ! Et, trou de la couche d'ozone oblige, ici, on ne sort pas sans couvre-chef, ni sans s'être enduit d'écran total indice 50 minimum.

Prévoyez un bon budget

Séjourner dans les zones reculées où résident les Aborigènes a un prix. Celui de jouir d'un confort, même spartiate, au cœur du bush (électricité produite par un groupe électrogène, eau douce acheminée par voiture ou bateau…). Heureusement, les principaux spots touristiques offrent une palette très large d'hébergements. A Cape Leveque, par exemple, on peut dormir dans des tentes luxueuses sur pilotis (190 euros la nuit pour deux au camp de Kooljaman), en bungalow climatisé (dans le village de Lombadina, à partir de 115 euros pour quatre) ou planter sa propre guitoune au bord de la plage (30 euros par nuit pour deux adultes). Enfin, pour certains sites sauvages, uniquement accessibles en hélicoptère ou en bateau, les transports font flamber la note. Le séjour chez les Worrorra à Freshwater Cove coûte 1 800 euros par personne – transport compris – pour deux jours sur place. Une robinsonnade réservée aux occasions exceptionnelles.

Le festival Mowanjum réunit les Aborigènes du Kimberley à Derby.



L'AUSTRALIE EN PRATIQUE

◆ **Formalités.** Visa touristique obligatoire, à demander en ligne sur www.border.gov.au. Durée : 3 mois. Gratuit.

◆ **Quand y aller ?** Les meilleurs mois sont juin et juillet (moins chauds et moins pluvieux)

◆ **Informations.** Vous trouverez de nombreux conseils avisés sur www.australia.com et www.westernaustralia.com

◆ **Avec qui partir ?** La compagnie aérienne Etihad, qui nous a aidés à faire ce sujet, dessert Perth, la capitale de l'Australie-Occidentale, depuis Paris. De là, on peut rallier par avion plusieurs villes côtières, comme Geraldton, Karratha et Broome. On peut aussi atterrir au nord de l'Etat (à Kununurra), mais en passant par Darwin.



CINQ EXPÉRIENCES PRIVILÉGIÉES **AVEC LES TRIBUS**

1 CAPE LEVEQUE

Pêcher le barramundi comme un Bardi

Les côtes de la péninsule de Dampier sont une alternance de falaises rouille et de dunes blondes. Installés dans ce «désert sur mer», les Bardi y pratiquent la pêche depuis 7 000 ans. Brendan Chaquebor, un des anciens de la tribu, initie les voyageurs à ce rituel. Préparer un feu au creux du sable, y faire patiemment torréfier une branche d'acacia, la transformer en sagaie impeccablement rectiligne… Tout en supervisant les gestes de chacun, Bundy conte avec autorité – gare à qui ose poser une question ! – les légendes qu'il tient de son «*cultural boss*» (son tuteur). Enfin, vient le temps de cheminer dans l'eau en se tenant à distance raisonnable des requins et d'espérer surprendre un barramundi, le poisson roi dont certains spécimens atteignent le mètre.

www.bundysculturaltours.com.au

2 BROOME

Plonger au cœur de l'histoire d'une ville métisse

Dans la mangrove autour de Broome, on trouve encore les vestiges d'une clôture de barbelés. Jusqu'en 1970, elle protégeait ce port des Yawuru. «L'idée était d'éviter que ces Aborigènes – mes ancêtres – se "mélangent" avec les Asiatiques embauchés dans l'industrie perlière. C'est raté, et j'en suis la preuve», s'amuse Bart Pigram, fier de son métissage irlando-philippino-yawuru. Ce commissaire d'exposition, chasseur et musicien, nous guide sur les traces d'un passé ségrégationniste révolu. Le cinéma ? Les premiers rangs étaient réservés aux Blancs et aux Asiatiques. Les anciens docks ? Les Aborigènes s'y cassaient le dos à extraire les perles des coquillages. Mais il montre aussi l'étendue des savoirs indigènes toujours utilisés dans cette ville envahie par la nature. Avec lui, on goûte les plantes médicinales, mais aussi les fruits des baobabs, qui jonchent les trottoirs, comme les marrons chez nous.

www.narlijiaculturaltours.com.au

RETROUVEZ L'EXPLORATION DE FRESHWATER COVE
EN PHOTOS 360°
sur bit.ly/geo-australie-photo-360-worrora
EN VIDÉO
sur bit.ly/geo-video-australie-plage-kimberley

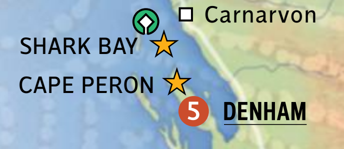
3 FRESHWATER COVE

Ecouter les récits des conteurs worrora

Peter Tucker prévient : «Si vous restez sur les sentiers, vous ne craindrez rien des serpents. Le seul danger ici, c'est le vieux croco qui s'est installé dans l'anse. Interdit de se baigner. Interdit même d'aller sur la plage le soir». Lui, bien sûr, se promène pieds nus dans le bush, tout comme les six jeunes Worrora qu'il a aidés à revenir s'installer sur la terre de leurs ancêtres, à une journée de bateau ou une heure d'hélicoptère du premier village. On passe ici deux jours hors du temps à suivre l'alerte Wayne Rastus sur les sentes caillouteuses menant aux grottes recouvertes de figures tracées à l'ocre blanc, à observer Robyn Mungulu peindre les batailles des sanguinaires dieux wandjina et à écouter les mêmes épopées contées le soir autour du feu par Jaqui, sa nièce. Une parenthèse au pays de l'imaginaire aborigène.

www.wandjinatours.com.au

Port Hedland
KARRATHA
4
NINGALOO COAST
Carnarvon



Geraldton
THE PINNACLES
Darling Range
Perth
Bunbury



Grand Désert de sable

AUSTRALIE-OCCIDENTALE



Décrypter les secrets des roches gravées

Clinton Walker est de la tribu des Yaburrara. Les terres de ses ancêtres font aujourd'hui partie des 5 000 hectares du Parc national Murujuga. C'est pourquoi il est habilité à y guider des randonnées. Avec lui, on traverse un panorama captivant de chaos rocheux, d'abris et de grottes posés sur un épais tapis d'herbes sèches. Mais ce qui intéresse ici, ce n'est pas tant le paysage que les 700 sites archéologiques où quelque 10 000 pétroglyphes ont été recensés : des kangourous, des crabes, des tortues… gravés dans la roche rose depuis, pour certains, plus de 20 000 ans. Clinton leur rend la vie en racontant les légendes yaburrara qui s'attachent à chacun de ces animaux.

www.ngurrangga.com.au



Rêver sous les étoiles au son du didgeridoo

Les Nhanda et Malgana, qui occupent la région de Shark Bay, courent toujours le bush à la recherche la plus belle branche d'eucalyptus creusée par les termites pour y façonner un didgeridoo. Darren Capewell, l'un de leurs représentants, convie ses hôtes autour d'un feu de camp, et joue pour eux de cet instrument aux vibrations graves. Un moment rare, car, bien qu'il soit emblématique de la culture aborigène australienne, peu de tribus en fabriquent et s'en servent. Darren met ensuite chaque convive au défi de tirer des sons de l'instrument ancestral. La soirée, agrémentée de cuisine du bush (à base de cueillette, de pêche et de chasse), s'étire souvent, sous le regard curieux des kangourous et des porcs-épics venus observer les humains s'échinant à produire une musique venue d'un autre âge.

www.wulaguda.com.au

Kalgoorlie



Esperance

Albany

Océan Indien

- Activité testée et approuvée par notre reporter
- Activité considérée par le Waitoc (association regroupant 80 patrons aborigènes de PME touristiques) comme originale et bien gérée
- Site inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco
- Site en photo dans cet article

Carte : Sophie Pauchet

TADJIKISTAN

SUR L'ANCIENNE

Les voyageurs aventureux peuvent à nouveau traverser les hautes montagnes

ROUTE DE LA SOIE

du Pamir, dans le sillage de Marco Polo.

PAR CÉDRIC GRAS (TEXTE) ET MYRTO PAPADOPOULOS/REDUX/REA (PHOTOS)

Près de Murgab, à l'est du pays, ce berger kirghize retourne chez lui au crépuscule. Dans le Pamir, ces semi-nomades élèvent chevaux et chameaux.



Traditions

Un couple d'Ismaéliens célèbre ses noces à Roshtkala. Fonder une famille par les liens du mariage constitue l'un des piliers de la foi de cette communauté musulmane, majoritaire au Pamir. Au point que les futurs époux peuvent être choisis dès leur naissance.



Devenus sédentaires, les adolescents tadjiks adoptent le mode de vie occidental. En témoignent ces jeunes filles de Khorog (à l'ouest du Pamir), vêtues du dernier chic, et ces collégiens qui se retrouvent pour flirter, après leurs cours, dans les parcs.

Jeunesse

Atterrir en plein mois de juillet à Douchanbé, la capitale du Tadjikistan, équivaut à plonger dans une fournaise. Dans cette cité d'un million d'âmes, posée sur un océan de champs de coton, le mercure dépasse souvent les 40 °C. Par bonheur, l'ancienne Stalinabad s'ombrage de milliers de sycomores et recèle des marchés vendant des pastèques à profusion. De quoi se requinquer avant d'arpenter ses larges avenues bordées d'immeubles brejnéviens ou de récentes tours baroques. Président sans partage depuis qu'en 1991 le pays s'est affranchi d'une URSS moribonde, Emomali Rakhmon a aussi fait ériger de somptueux palais kitsch. C'est une ville qui a fait table rase de son passé immédiat pour mieux se rebâtir sur son héritage pré-communiste. La statue de Lénine a été remplacée par celle de l'émir Ismaïl Somoni, fondateur de l'Empire persan des Samanides (919-1005), que les Tadjiks considèrent comme leur berceau. D'ailleurs, leur langue est proche du farsi iranien, et non d'origine turque, comme celle de leurs voisins d'Asie centrale. Tous, cependant, pratiquent le russe, la langue de l'ex-bloc soviétique.

Le Tadjikistan est composé à 93 % de montagnes. Les plus spectaculaires sont dans le Pamir, ce colossal massif qui occupe la province autonome du Haut-Badakhchan, soit la moitié est du pays. Quinze sommets s'y étagent entre 5 700 et 7 500 mètres. A •••



Toit du monde

Vue d'avion, la colossale chaîne de l'Iskachim, au sud-ouest du Pamir, dévoile ses vallées encaissées entre des glaciers et des cimes couvertes de neiges éternelles. Le pic Karl Marx pointe à 6 726 mètres au-dessus de ce massif qui longe la frontière afghane.



Tass via Getty Images

●●● peine 3 % des 8 millions d'habitants du pays hantent cette citadelle de pics enrobés de glace. Ce sont des peuples des hautes solitudes, communautés isolées d'Ismaéliens et de Kirghizes semi-nomades. Leurs coutumes attirent autant les voyageurs que les cimes immaculées où ils vivent. Si bien que depuis cinq ans, alpinistes, routards et randonneurs les fréquentent de plus en plus assidûment. Orphelins d'un Afghanistan livré à la guerre, ils cherchent ici leur nouveau toit du monde...

Le fleuve Piandj trace une frontière naturelle avec l'Afghanistan

La route M41 qui conduit au Pamir fut achevée sous Staline, dans les années 1930. Depuis Douchanbé, elle file vers l'est par des steppes brûlées de soleil. Elle rejoint l'Amou-Daria au village de Kalai Khumb, distant de 400 kilomètres. Comment ne pas contempler avec émotion ce fleuve emblématique que les Grecs appelaient Oxus ? Ses eaux prennent source aux confins du massif et vont s'évaporer dans les déserts de l'Asie centrale : elles n'abreuvent plus la mer d'Aral, désormais en grande partie asséchée. Mais avant de s'y perdre, l'Amou-Daria prend le nom de Piandj, formant sur un millier de kilomètres la frontière sud du Tadjikistan avec l'Afghanistan. A partir de Kalai Khumb, la route épouse cette ligne de démarcation séculaire. Elle emprunte les défilés du Piandj, théâtre d'un surprenant face-à-face. A chaque virage, le regard plonge vers la rive opposée et ses *kishlaq*, les villages afghans aux maisons en pierre. Des femmes en burqas se montrent furtivement, des enfants guident des chèvres, d'autres lavent du linge dans le fleuve... Des Occidentaux férus de cyclotourisme font aussi halte dans ces «basses» vallées perchées à 3 000 mètres, pour dévorer des yeux ce pays fantasmé.

De part et d'autre, les populations pourtant cousines n'ont guère de contacts depuis que la Russie et la Grande-Bretagne, au XIXe siècle, se livrèrent à ce qui fut appelé «le Grand Jeu». Leur rivalité déboucha sur la création, en 1879, de l'Afghanistan et de son extension, le Corridor du Wakhan, une étroite bande de montagnes qui servit d'Etat tampon entre l'Empire des tsars et celui des Indes britanniques. Une guerre froide avant l'heure, qui fit du fleuve un rideau de fer. Aujourd'hui, les habitants de chacune des rives ne peuvent qu'observer les évolutions divergentes de leurs pays. Les Tadjiks bénéficient de la route M 41 où passent tous les flux de marchandises, souvent dans des camions venus de Chine. Pékin a d'ailleurs entrepris le chantier titanesque de l'asphalter. Les Afghans, en face, ne disposent que d'anciens chemins renforcés par des poutrelles fixées aux parois montagneuses. Il faut imaginer les hommes et les chevaux se risquant sur ces étroites sentes ! Des bouts de pistes, où circulent de rares motos, ont été taillés à la dynamite dans la roche pour les remplacer...

Du côté tadjik de la frontière, l'armée patrouille. Des miradors et des check points ponctuent la piste chaotique. Après deux jours de route, voici enfin Khorog, situé à 240 kilomètres au sud de Kalai Khumb. La modeste capitale du Haut-Badakhchan nargue le rigoriste Afghanistan. Car, ici, dans la patrie des Pamiris, les mœurs sont plus libres. Les mariages sont consentis, et les amoureux s'assoient à la vue de tous sur les tapis des *tchaïkhana*. Ces maisons de thé suspendent leurs balcons au-dessus de torrents impétueux. On peut y commander un verre d'alcool en admirant des passantes aux chevelures de jais. Celles-ci flânent, maquillées, le regard assuré, tranquilles. D'autres conduisent même des voitures.

Ici, l'Aga Khan, chef spirituel des ismaéliens, investit généreusement

Le reste du pays, où renaît un islam sunnite radical, voit ces libertés d'un mauvais œil. Mais les Pamiris, en majorité des chiites ismaéliens, n'en ont cure. Ce courant minoritaire de l'islam compte 15 millions de fidèles dans le monde. Et certains spécialistes, comme David Gaüzere, docteur en géographie humaine et sociale, directeur du Centre d'observation des sociétés d'Asie centrale (Cosac), estiment que le Haut-Badakhchan, où ils sont 230 000, est leur terre d'origine. Leur chef spirituel, l'Aga Khan, quatrième de sa lignée, prône une foi moderne. Né à Genève en 1936 et vivant la majorité de son temps en

Perspectives

Ces enfants qui s'ébattent dans la piscine de Khorog représentent l'espoir d'un pays qui fut ravagé par une guerre civile, de 1992 à 1997. Le Tadjikistan mise, pour se développer, sur la Chine, d'où proviennent les jeux gonflables installés dans le parc voisin.





France, ce richissime homme d'affaires œuvre au développement des contrées défavorisées par le biais de sa fondation et d'une organisation humanitaire, baptisée Focus. En se promenant dans Khorog, il est aisé de comprendre pourquoi cette cité de 30 000 habitants porte le surnom de «capitale de l'Aga-Khanistan». Grâce aux subsides de son leader qui investit dans de nombreux domaines pour sa communauté, elle bénéficie d'une usine hydroélectrique et attend la prochaine inauguration d'une université.

Des **chameaux de Bactriane** paissent près de vieux fortins

Malgré tout, les Ismaéliens ont la vie dure. En témoignent ces jeunes filles abordées dans le parc de la ville, qui sont revenues au Pamir le temps de leurs congés. Le reste de l'année, elles résident à Moscou. L'une dit y être caissière d'un supermarché. «Au moins, je reçois un vrai salaire», se justifie-t-elle. Il en est ainsi jusque dans les villages les plus isolés, dont les hommes s'exilent dans les usines de Russie. L'essor relatif du tourisme n'offre pas d'emploi à chacun, d'autant que les structures hôtelières ne sont pas nombreuses. L'Aga Khan encourage l'ouverture de maisons d'hôtes. Il est vrai que l'hébergement chez ses habitants aux mœurs plus qu'aimables fait l'un des charmes de la région.

A Khorog, la M41 traverse le massif en décrivant une large boucle vers le nord pour s'achever à Och, au Kirghizistan, au terme de 733 kilomètres et quatre jours de voyage pour le moins éprouvant. Nous choisissons d'emprunter une piste secondaire qui continue de suivre l'ancienne frontière du Grand Jeu jusqu'à Ichkachim. Au-delà, des ermitages bouddhistes oubliés et des ruines de forts antiques s'égrènent aux pieds des pics Karl Marx et Engels, culminant à plus de 6 500 mètres.

Dans la vallée encaissée, les foins ne sont pas encore fauchés : l'altitude retarde la fenaison. Seuls les affluents du fleuve égaillent les versants couleur ocre de quelques oasis de verdure. Les maisons sont entourées d'abricotiers, de cultures et de prairies que délimitent des murets de pierres et des clôtures de branches d'argousier. Au village de Langar, une fête religieuse se tient dans la maison de la culture. De jeunes gens y entonnent des prières ismaéliennes. Un vieil homme tire le rideau entre des petites pièces de théâtre égayées de chansons. Puis chacun retourne chez soi à la lueur d'une lampe de poche : l'électricité ne fonctionne que tard le soir, afin que les télés captent les chaînes russes via leur parabole. Avec leur toit percé d'un puits de lumière, et leurs banquettes recouvertes de tapis bigarrés, les intérieurs pamiris rappellent ceux des maisons tibétaines. Les symboles gravés sur leurs piliers incarnent d'anciennes déesses aryennes.

Dans cette province perdue, Marco Polo chemina au XIIIe siècle

Le long des veines vertes des torrents, des bergers installés dans des abris en pierre offrent au visiteur du lait frais et des breuvages à base d'herbes d'altitude. D'ici, on contemple le Corridor du Wakhan. Au sud, dans cet Afghanistan intouchable, la chaîne de l'Hindu Kuch pousse ses cimes jusqu'à 7 700 mètres. En bordure du Piandj, des chameaux de Bactriane ruminent près des sanctuaires ismaéliens ornés de cornes de mouflons de Marco Polo. Au XIIIe siècle, le marchand vénitien, à qui ces ovins doivent leur appellation, emprunta cet itinéraire caravanier qui reliait l'Asie centrale à la Chine. Ses relations de voyage ont forgé l'imaginaire d'un Occident fasciné par les déserts et les montagnes d'Eurasie. Aujourd'hui, le visiteur peut de nouveau écumer ce tronçon de l'ancienne route de la soie : quel bonheur ! •••

Convois

Ce check-point (à gauche) est le dernier sur la route qui relie Mugrab à la frontière chinoise. Cette voie culmine à 4 362 mètres au col de Kulma. A l'approche du mauvais temps, les files de camions se hâtent de l'emprunter avant qu'elle ne soit fermée (à droite).





J.-P. Tournut/Moment RF/Getty Images

Parmi ses 846 lacs, le Karakul offre l'un des panoramas les plus époustouflants du Pamir. Depuis ses rives que baigne une eau bleu outre-mer, la vue embrasse la chaîne du Trans Alaï, dont le plus haut sommet, le pic Abu Ali Ibn Sina, s'élève à 7 134 mètres.

Château d'eau

●●● Il faut quitter enfin le fleuve et cette étonnante frontière. Mon 4x4 grimpe plein nord, vers le col de Kargoush s'ouvrant sur des hauts plateaux à près de 4 000 mètres. La piste y rejoint la M41. Des casemates de l'époque des tsars tombent en ruines sur ses bords. De vieilles stations d'écoute soviétiques, dont les radars furent démantelés à la chute de l'Union, apparaissent parfois au loin. Juchée à 3 800 mètres, Murgab est la ville la plus haute du pays. La capitale des Kirghizes du Pamir s'étale dans une large vallée. Ses 4 000 habitants arborent le *kalpak*, la coiffe de ce peuple. Un mémorial de la Seconde Guerre mondiale honore les nomades tombés en combattant la lointaine Allemagne nazie. La statue de Lénine trône près d'une caserne qui lorgne vers Pékin : l'unique poste-frontière n'est qu'à 80 kilomètres à l'est.

Un marché de containers propose divers produits chinois bon marché. De quoi se ravitailler avant des journées de poussière. Car la M41 continue vers le nord, par des paysages éblouissants et lunaires où quelques pasteurs veillent sur leurs troupeaux de yacks. La Transpamirienne, qui emprunte une partie de la M 41, est la deuxième plus haute route du monde, derrière la Karakorum Highway pakistanaise. Au passage de son point culminant, le col d'Akbajtal (4 655 mètres), on embrasse du regard l'immensité de ce massif figé par le gel. Sur ses 12 000 kilomètres carrés, le Pamir abrite 13 000 glaciers : seuls ceux des pôles les surpassent en nombre.

Une Kirghize m'offre une boisson à base de lait de jument fermenté

Le périple atteint son apogée sur les rives du lac salé Karakul. On se lève aux aurores pour admirer la chaîne du pic Abu Ali Ibn Sina, que les locaux nomment toujours pic Lénine. Le soleil pointe au-dessus de la Chine voisine. Ses rayons touchent en premier ce sommet dressé à 7 134 mètres. Dans une des yourtes qui jouxtent les maisons de terre, Japar nous convie à déguster un bol de *koumis*, une boisson à base de lait de jument fermenté. La jeune femme nous présente ses deux garçons et sa fille, qui partira en septembre étudier à Bichkek, la capitale du Kirghizistan. Quel plaisir que cette atmosphère confinée, aussi intime que les montagnes sont vastes ! J'ai souvent trouvé refuge sous ces tentes de feutre lors de mes voyages dans les monts Tian-Shan, plus au nord. Japar se souvient de la période soviétique lorsque le massif attirait les alpinistes des quatre coins de l'URSS. Aujourd'hui, des grimpeurs chevronnés venus de tous les continents occupent les anciens camps des jeunesses komsomols, et le parc national du Pamir figure au patrimoine de l'humanité de l'Unesco. Les Kirghizes découvrent des visiteurs venus d'autres horizons : le monde a un nouveau toit ! ■

CÉDRIC GRAS



C. Gras

NOTRE AUTEUR
Cet écrivain voyageur parcourt les pays de l'ex-URSS depuis 2006. Son dernier livre, *Anthracite*, a été publié chez Stock en 2016.

LES CONSEILS DE NOTRE BAROUDEUR

SIX ASTUCES ET BONS PLANS

Explorer les rives du lac Karakul
Outre son splendide panorama (voir photo ci-contre), ses abords offrent de plaisants paysages : marais, tourbières, plaines de sable et de galets. Ne pas oublier de visiter le village éponyme fait de maisons blanchies à la chaux.

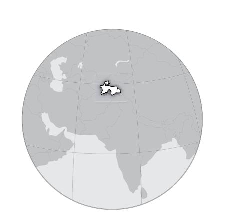
S'aventurer dans la vallée du Bartang
Ce cours d'eau tumultueux coule au fond de superbes gorges. Depuis la ville de Bartang, sa remontée prend deux jours en 4x4. Avant de l'effectuer, il faut absolument parcourir la vallée secondaire de Geisev, du nom du charmant village qui s'y niche près de plusieurs lacs. Il s'atteint à pied, après deux heures de montée et le franchissement de la rivière à bord d'une cabine suspendue à des câbles et tractée... à la manivelle ! Le point de vue, de là-haut, est extraordinaire.

Admirer des pétroglyphes
Quelque 6 000 de ces dessins gravés sur des blocs de granite se trouvent autour de Langar (sud du Pamir). D'une époque inconnue, ils figurent des animaux (chèvres de montagne, yacks, cerfs) et des chasseurs avec leurs chiens. Le secteur ménage aussi de belles perspectives sur les massifs afghans de l'Hindu Kuch et du Corridor de Wakhan.

Faciliter les contacts
Pour remercier vos hôtes ou faire un présent, pensez à emporter des lampes frontales made in Occident, plus fiables que les modèles chinois vendus sur place. Les villageois pamiris et les nomades kirghizes apprécient beaucoup, en effet, ce dispositif d'éclairage.

Penser au «covoiturage»
Se déplacer seul au Pamir n'expose pas à des risques particuliers, mais peut compliquer l'obtention d'un véhicule tout-terrain. Mieux vaut alors s'associer avec d'autres voyageurs dans les rares hôtels de Khorog ou de Murgab qui en louent.

Oublier ses «amis»
Le président tadjik est au pouvoir depuis vingt-cinq ans. Comme tous les autocrates, il se méfie des réseaux sociaux. Ne comptez pas vous connecter à Facebook, bloqué par les autorités. En revanche, vous pourrez user de votre compte courriel depuis votre téléphone portable, et à condition qu'il y ait du réseau : dans le Pamir, les possibilités de communications sont limitées.



Un mini Himalaya
Avec ses douze sommets à plus de 6 000 m, le Pamir occupe la moitié est du Tadjikistan, soit 120 000 km².

LE TADJIKISTAN EN PRATIQUE

◆ **Formalités.** Les touristes qui atterriront à Douchanbé peuvent obtenir, avant de partir, moyennant 45 euros, un e-visa de 45 jours sur le site Internet du ministère des Affaires étrangères tadjik (www.evisa.tj). Ceux qui veulent visiter le Haut-Badakhchan, dont fait partie le Pamir, s'y procureront aussi l'autorisation nécessaire pour y entrer (18 euros).

◆ **Quand y aller ?** De la mi-juin à la fin septembre pour explorer le Pamir. En mars, avril, septembre ou octobre pour le reste du pays (la chaleur y est écrasante en été).

◆ **Informations.** Le site du Tourism Developpement Center, la première ONG tadjike dédiée à cette activité, dispense de nombreux renseignements et conseils (en anglais) : http://tdc.tj

◆ **A lire.** Au XIXe siècle, le Pamir a été le théâtre d'une rivalité russo-britannique dont sa frontière actuelle avec l'Afghanistan est encore le témoin. On lira donc avec intérêt l'ouvrage de Peter Hopkirk consacré à cet épisode historique, *Le Grand Jeu, officiers et espions en Asie centrale* (éd. Nevicata, 22 euros).

◆ **Avec qui partir ?** Aucun voyagiste français ne proposant des circuits au Pamir, il faut passer par une agence locale. Consulter, pour cela, le guide du *Petit Futé* sur le Tadjikisan, le seul qui traite uniquement de ce pays.



GEO **COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI**

LE GRAND CALENDRIER GEO 2017

PAYSAGES EXTRAORDINAIRES DE FRANCE,

révélés par Fabrice Milochau, photographe de renom

INTROUVABLE DANS LE COMMERCE

37,90€ au lieu de 39,90€



- ✔ Format géant 60x55 cm
- ✔ Introuvable dans le commerce
- ✔ Tirage limité !





Palombaggia – Corse-du-Sud



Lac Achard – Isère



Pas de Cère – Cantal

© Toutes les photos du grand calendrier GEO 2017 sont de Fabrice Milochau

Découvrez les trésors naturels et les sites les plus exotiques de l'hexagone en réservant ce grand et magnifique calendrier 2017, Paysages extraordinaires de France. Illustré de **12 photos remarquables** signées Fabrice Milochau, l'un des meilleurs photographe de paysages d'Europe, il est introuvable dans le commerce et disponible en quantités limitées. Commandez-le vite !



Recevez un cadeau surprise pour toute commande de 2 calendriers ou plus !

POUR COMMANDER, C'EST FACILE !



Sur Internet, je tape : boutique.prismashop.fr/calendriergeo

OU

je renvoie le bon de commande ci-dessous dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à : Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

MES COORDONNÉES

Nom* ____________________

Prénom* ____________________

Adresse* ____________________

____

Code postal* ☐☐☐☐☐ Ville* ____________________

E-mail ____________________

JE SOUHAITE FAIRE UN CADEAU

Je remplis les coordonnées du destinataire ci-dessous, la facture me sera adressée directement

Nom* ____________________

Prénom* ____________________

Adresse* ____________________

____

Code postal* ☐☐☐☐☐ Ville* ____________________

E-mail ____________________

OUI, JE PROFITE DE VOTRE OFFRE ET JE COMMANDE

Nom des produits	Référence	Quantité	Prix	Total en €
Grand Calendrier GEO 2017 Paysages extraordinaires de France	13245	....	37,90€ au lieu de ~~39,90€~~	....
J'ai commandé 2 calendriers ou plus, je reçois mon cadeau surprise				CADEAU
Frais d'envoi du 1er exemplaire				+ 6,95€
À partir de 2 calendriers commandés, **+1€** par exemplaire supplémentaire soit **1€** x				+.........€
Merci de votre commande !			TOTAL	

JE RÈGLE MA COMMANDE

☐ Par chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Par carte bancaire (Visa, Mastercard)

N° : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : MM / AA

Cryptogramme : ☐☐☐

Signature :

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

GOE8CAL

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/01/2017. Photos non contractuelles. Livraison sous 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant.
Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cil@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse – 92230 Gennevilliers ou d'appeler au 0 811 23 23 23 Service 0,06 € / min + prix appel

PORTFOLIO/CHRONIQUES/LIVRES

124

Une salve d'éclairs photographiée par Jason Weingart dans le Missouri. Sa passion : être au cœur des orages les plus violents des Etats-Unis.

Jason Weingart/Barcroft Images/Abaca

L'ACTU DES VOYAGES



L'image de cette fulgurante salve, saisie près de Florence (Texas), résulte de la superposition, sur ordinateur, de clichés pris à intervalles réguliers.



Sous le feu des orages

Au péril de sa vie, le photographe texan Jason Weingart affronte les nuées déchaînées pour saisir le tir nourri de leurs éclairs. Dantesque !

PAR JEAN-YVES DURAND (TEXTE) ET JASON WEINGART/BARCROFT IMAGES/ABACA (PHOTOS)





La foudre zèbre le ciel de Riviera Beach (Floride). Le contraste entre la masse des nuages violacés et la mer aux reflets émeraude crée une tension dramatique.



Un paysage champêtre mais inquiétant ! Au Texas, ce nuage qui se déroule comme une vague menace l'église de Round Rock cernée de lupins, la fleur emblème de cet Etat.







Jason Weingart fait partie du club très restreint des chasseurs de tempêtes. Depuis 2009, ce photographe de 34 ans, né à Austin (Texas), s'aventure au cœur des orages les plus violents (il y affronte des décharges d'éclairs de 100 millions de volts et des tornades courant à plus de 100 kilomètres par heure). Ils ne sont que quelques centaines dans le monde à s'adonner à ce jeu dangereux. La plupart opèrent aux Etats-Unis, l'un des pays les plus touchés par ces phénomènes extrêmes. Jason a commencé à s'y intéresser pendant ses études en technologies de l'image à l'université de Floride. «En 2006, se souvient-il, j'ai réussi à capturer mon premier éclair en posant mon appareil dans l'allée de ma maison. Je ne l'ai jamais regretté : ces flashs d'une intensité inouïe sont à l'origine de ma passion pour la photographie.»

Chaque année, le Texan arpente ainsi les Etats-Unis sur des dizaines de milliers de kilomètres pour traquer ces monstres célestes. «Il n'y a rien de comparable, s'exclame-t-il. Certes, on passe beaucoup de temps à consulter les prévisions météo, puis à rouler vers l'orage et chercher où s'installer. Mais quand la foudre se déchaîne, l'excitation vous submerge.» Et l'adrénaline aussi, car le métier n'est pas sans périls. «Les éclairs sont l'élément le plus imprévisible des orages, souligne le photographe. D'ordinaire, vous avez une chance sur dix mille d'en être victime, mais si vous vous en approchez volontairement, les risques deviennent exponentiels. Il faut donc les minimiser : éviter les espaces ouverts, ne pas se tenir près d'un arbre, car si la foudre le frappe, elle peut vous atteindre en passant sous la terre ou en formant un arc électrique dans les airs…»

CE TRAQUEUR DE FOUDRE BRAVE DES DÉCHARGES DE 100 MILLIONS DE VOLTS !

Jason se munit aussi de deux instruments indispensables : un intervallomètre et un déclencheur automatique. Le premier sert à prendre des clichés à des écarts de temps réguliers. Le second est une cellule optique qui actionne l'appareil photo dès qu'elle détecte un éclat de lumière. «Je les fixe sur le trépied de mon reflex numérique, ce qui me permet de les commander à distance, depuis l'abri précaire de ma voiture», explique-t-il. Malgré tout, l'homme a frôlé plus d'une fois la mort, comme en 2011, lorsqu'un formidable éclair est tombé à quelques mètres de lui, en plein milieu d'un marais de Floride. «Je ne voyais que du blanc, le fracas du tonnerre résonnait dans ma tête, du cérumen coulait hors de mes oreilles, j'avais un goût de métal dans la bouche, et tout mon corps était parcouru de picotements, énumère-t-il. Il m'a fallu un bon moment pour retrouver mes esprits.»

Mais c'est à ce prix que le jeune Texan peut réaliser ses fulgurantes images. Il les travaille ensuite sur ordinateur en «empilant», les unes sur les autres, les prises successives d'une même vue. Tous les éclairs saisis sont ainsi réunis sur un unique cliché. Certaines photos résultent ainsi de la superposition de plus de 200 fichiers : «Plus il y en a, plus l'effet obtenu est apocalyptique», commente leur auteur. Notre chasseur de tempêtes d'ailleurs reconnaît éprouver une sorte de sentiment religieux devant les colères des cieux. Un mélange d'effroi et de respect mêlé d'admiration. «Quand je me tiens au-dessous de ces énormes masses nuageuses qui libèrent l'énergie colossale de la foudre, j'ai la sensation d'appartenir à quelque chose de plus grand, admet-il. Contempler la violence et la beauté de notre mère Nature est une expérience que je n'échangerais pour rien au monde.» ■

JEAN-YVES DURAND



A gauche, des nuages circulaires (appelés *mammatus*) planent au-dessus d'une remise de Georgetown (Texas). Ci-contre : Jason Weingart, lors d'un tournage de la BBC, en 2014.

DERRIÈRE LA CARTE POSTALE

A votre bon cœur... mais pas trop !

Confrontés à des usages différents selon les pays qu'ils visitent, les voyageurs ne savent pas toujours comment donner un pourboire. Et les plus généreux n'ont pas forcément raison.

Exigeants, râleurs et... radins ! La réputation des voyageurs français à l'étranger est peu flatteuse... Elle est notamment due à leur réticence envers les pourboires, qu'a confirmée une enquête de TripAdvisor en 2014. Le site Internet d'avis et de conseils touristiques a questionné à ce sujet 6 964 voyageurs originaires de six pays, dont 1 968 de nos concitoyens. Résultat : à peine 15 % de ces derniers ont déclaré laisser systématiquement un supplément au restaurant ou à l'hôtel, d'une moyenne de 5 % de la note. A l'inverse, 60 % des Américains donnaient toujours à l'étranger, à hauteur de 13 % de l'addition. Entre les deux, 49 % des Allemands, 28 % des Russes, et 26 % des Britanniques affirmaient verser automatiquement un «bonus». Seuls les Italiens (11 %) se montraient moins généreux que nous.

Certes, la crise a resserré le budget des touristes hexagonaux, mais les plus parcimonieux invoquent des raisons de principe. Ils considèrent qu'il revient au «patron», et non au client, d'accorder une juste rémunération à ses employés : «Vous croyez que j'ai 40 dollars à dépenser en *tips* (pourboire) tous les jours, sous prétexte qu'ils sont mal payés ?» s'agaçait ainsi cet été, sur le forum du *Guide du Routard*, un Français qui sillonnait en famille les Etats-Unis. Chez le champion du capitalisme, en effet, cette «prime» constitue le revenu principal des serveurs. Or, toujours selon l'enquête de TripAdvisor, seulement 40 % de nos compatriotes prennent la peine d'adapter leur pratique aux usages des pays qu'ils visitent. Habitués à voir le «service compris» dans leur addition, certains d'entre eux semblent, en outre, considérer cette forme de gratification comme «un vestige des relations de servitude qui avaient cours avant l'instauration de la société du salariat», analyse Saskia Cousin, anthropologue à l'université Paris Descartes et auteur de l'ouvrage *Sociologie du tourisme*. Si bien qu'un Français sur cinq



Illustration : Bélomi

a déjà été confronté, à l'étranger, à un serveur qui lui faisait remarquer qu'il n'avait pas laissé d'obole...

La culture du pourboire variant considérablement d'un pays à l'autre, les guides ou forums de voyage peuvent éviter bien des impairs. Pour les Etats-Unis, empire du *tipping* obligatoire, le *Lonely Planet* recommande de donner 2 dollars par valise au bagagiste d'aéroport ou au voiturier, 2 à 4 dollars par nuit au personnel d'un hôtel, 10 à 15 % du prix d'une course au chauffeur de taxi, et de rajouter 15 à 20 % de la note dans les bars

et restaurants. Au Japon, au contraire, ces «bonus» sont perçus comme incongrus. «Le service est toujours compris car les employeurs sont censés verser un salaire convenable, souligne Ikuko Nagao, de l'office du tourisme nippon à Paris. Le pourboire ne se pratique pas, y compris dans les établissements de luxe. Un Japonais pourra en être gêné jusqu'à vous le refuser». En Afrique du Sud, on vous proposera parfois de garder, contre espèces sonnantes, votre voiture stationnée sur la voie publique pour qu'il ne lui arrive rien, la limite entre le service et le racket tendant ici à se brouiller. Si les Chinois usent peu du pourboire chez eux, il leur arrive de se «lâcher» hors de leurs frontières. Au point que les guides chinois qui accompagnent leurs concitoyens fortunés en Europe acceptent souvent de travailler gratuitement pour les agences de voyage qui les mandatent. «Ils se rattrapent sur les pourboires des membres de leur groupe, et les commissions des magasins où ils les emmènent faire du shopping», explique Jean-François Zhou, directeur de l'agence Ansel Travel.

Au-delà de sa diversité, constate l'anthropologue Saskia Cousin, le «rituel» du pourboire s'inscrit dans deux logiques tout à fait opposées. Dans le système marchand, comme aux Etats-Unis, il compense un service rendu. Ce qui prévaut alors est l'égalité dans l'échange, afin que les deux parties soient quittes. En revanche, dans un système de don, comme dans les pays en voie de développement, le bénéficiaire de la «prime» devra fournir un contre-don plus important, sous peine de devenir l'obligé de son «bienfaiteur.» «Quand un voyageur verse un pourboire disproportionné par rapport au coût de la vie locale, poursuit Saskia Cousin, il affirme la supériorité de sa position sociale vis-à-vis des personnes qui l'ont servi. Celles-ci seront alors dans l'incapacité de lui rendre un service à la hauteur de ce qu'elles ont reçu.» Bref, le voyageur d'un pays nanti qui croit bien faire risque d'humilier des autochtones qui, n'étant pas Japonais, ne pourront pas se payer le luxe de refuser. ■

FRÉDÉRIC BRILLET

ÉTRANGES ÉTRANGERS

En Ecosse, les cornemuses sont (parfois) assassines

Une étude à couper le souffle révèle que l'instrument national pourrait nuire gravement à la santé.

Pour les Ecossais, c'est un fait établi, la cornemuse est un sport de combat. L'histoire retient d'ailleurs que l'instrument fut prohibé en 1746, après une énième révolte contre la couronne britannique, au motif qu'il galvanisait les âmes rebelles. L'interdiction ne fut jamais effective mais acheva d'en faire un symbole identitaire. Depuis, l'engouement ne s'est pas dégonflé. Le National Piping Center revendique une armée de 7 000 cornemuseux assidus, à laquelle s'ajoute le triple de pratiquants occasionnels. C'est dire si la révélation, cet été, d'une étude concluant que «la pratique de la cornemuse pouvait être mortelle» a coupé le sifflet à tout un peuple.

Publiée par la revue médicale *Thorax*, la nouvelle émane d'un hôpital de Manchester (Pays de Galles) qui s'est penché sur le cas d'un homme décédé en 2014 à l'âge de 61 ans des suites d'une infection pulmonaire. Selon l'équipe du Dr Jenny King, l'instrument du sonneur trépassé était colonisé par les moisissures. Et suffisamment pour engendrer une grave pneumopathie ! En cause, l'humidité provoquée par la salive et le souffle du musicien. D'où «la nécessité d'un nettoyage minutieux et régulier», insiste le Dr King.

Cette recommandation a provoqué une vaste cacophonie dans les médias locaux. Faut-il désosser son engin après chaque récital ? Peut-on utiliser sans danger l'antiquité familiale, celle dans laquelle bavait déjà grand-papa? Doit-on privilégier les soufflets en cuir ou en synthétique ? Même Ian Clabburn, le président de la très influente Bagpipe Society, a fini par avouer un «manque d'expertise». Cela ne l'a pas empêché de balayer d'un revers de kilt les conclusions de l'enquête, arguant que «le tuyau d'insufflation d'une cornemuse est doté d'une valve antiretour pour prévenir toute infection.» En pleine résurgence de la question indépendantiste pour cause de Brexit, pas question de toucher à l'emblème des Scots ! L'étude provenant de Manchester, autrement dit «de l'autre côté de la frontière», certains y ont vu une perfidie de plus. Un proverbe anglais ne dit-il pas qu'«un gentleman est quelqu'un qui sait jouer de la cornemuse mais qui s'en abstient»? Les Ecossais, eux, rappellent que c'est en songeant au son de leur instrument national que Nietzche prononça sa plus célèbre sentence : «Sans la musique, la vie serait une erreur» ■

SÉBASTIEN DESURMONT



Vadim Kudinov/Sipa

A Prypiat, près de Tchernobyl, en avril 2016, la grande roue du parc ne tournera jamais plus.

AVENTURES

VACANCES CLANDESTINES À TCHERNOBYL

Pour ce journaliste ukrainien, rien n'est plus excitant que de bivouaquer dans la «zone interdite». Récit d'une expérience hors normes.

Comment peut-on être fasciné par le symbole de l'horreur ? Mieux, sur place, éprouver un tel sentiment de liberté infinie, de quiétude, voire de la jubilation? C'est en tous cas ce qu'affirme Markiyan Kamysh, dont le père fut l'un des «liquidateurs», en 1986, dépêché sur la zone afin de contrer l'irréparable. «Enfant, le premier mot que j'ai entendu fut Tchernobyl», affirme le jeune homme, né deux ans après le drame. Son père en est mort depuis, irradié. N'empêche ! Clandestinement, sac au dos, Kamysh retourne depuis six ans dans cette zone interdite, toujours plus loin, plus longtemps. Comme happé à son tour par elle. Aimanté par un maléfice. En solo ou avec des copains, il franchit alors les barbelés, trompe la ronde des soldats, dépasse les villages de la catastrophe pour nomadiser sur ce territoire de jeux vaste… comme le Luxembourg. Une région redevenue sauvage qu'il finit par connaître comme sa poche et dont il a dessiné les cartes avec les points de passage.

Aventurier post-apocalyptique, il évoque alors cette «magie» à parcourir les décombres, à visiter les appartements défaits, à plonger dans les caves, tous muscles et réflexes affûtés, en se moquant des radiations dès lors qu'il a assez de vodka et de boîtes de conserve pour tenir… Certes, il lui faudra se méfier des pillards qui rôdent – eux aussi se fichent des risques, croquent les champignons et boivent l'eau des marais ! Et, été comme hiver, faire alliance avec cette nature «aux épaisseurs étourdissantes» qui a repris tous ses droits : il y a désormais des loups, des lynxs, peut-être des ours, et les sangliers prolifèrent entre les immeubles fracassés, le long des routes suspendues, parmi les installations civiles et militaires.

Pour notre *stalker*, le must consiste à se hisser au faîte d'un building enneigé, pour rêver, hurler et boire tout son saoul devant tant de blanc, de vide, de silence et d'effroi. «Le seul endroit où je suis sûr de ne pas passer à côté de ma vie», résume-t-il avec une totale insouciance. Pour un présent d'autant plus intense que son futur se fait plus… hypothétique. ■

JEAN-LUC COATALEM

La Zone, de M. Kamysh, éd. Arthaud, 172 p., 16 €.

ESSAI

HAUTE VOLTIGE AU YÉMEN

En 1934, à 33 ans, Malraux est un écrivain consacré par le Goncourt pour *La Condition humaine*. Sa dernière lubie ? Un «raid» au Yémen pour retrouver la capitale de la reine de Saba et «épater le monde». Il est vrai que la souveraine légendaire, citée dans la Bible et le Coran, attend depuis trois mille ans de resurgir des sables. Sa cité serait fabuleuse. Après cent rebonds, destination Djibouti, à bord d'un Farman modifié (Saint-Exupéry ne put venir) qui finira par survoler, avec des cartes approximatives et, dans un début de tempête, «des enceintes ovales massives», «vingt tours ou temples», et «une espèce de tour de Notre-Dame» au nord du Yémen. Mais impossible de se poser près des vestiges ! Son imagination redouble et se fiche des détails. Malraux câble pour balayer ses doutes et fourbir ses feuilletons dans la presse. C'est gagné et… un peu rapide. Les scientifiques se déchirent. Mais le négus d'Ethiopie, descendant de la reine, reçoit les explorateurs en triomphe…

Avec un sens savoureux de l'anecdote et fort d'une érudition hors pair, Jean-Claude Perrier revient sur ce numéro poétique et farfelu de haute voltige que l'archéologie officielle balaiera vite. «Je pense que nous nous gourons», avait noté toutefois Malraux dans son carnet. **J.-L. C.**

André Malraux et la reine de Saba, de Jean-Claude Perrier, éd. Cerf, 172 pages, 14 €.



Avec *L'Oreille cassée* (ici, une planche de 1956), Hergé signe une déclaration d'amour aux arts premiers.

Ci-contre : Hergé/Moulinsart. En bas : Paul Nemerlin/Adagp, Hergé, Moulinsart

BANDE DESSINÉE

L'ART ET LE GOÛT D'HERGÉ

Photo, cinéma, peinture… Tout inspirait le génial dessinateur. Une exposition fleuve raconte.

Tintin, tout le monde connaît. Enfin, tous les lecteurs de BD maîtrisant l'une des cent langues parlées par le célèbre reporter. Mais son auteur, Hergé reste beaucoup plus mystérieux. Qui était Georges Prosper Rémi (1907-1983), avant d'initier des générations de tintinophiles à la géographie et de leur donner le virus du voyage ? Un gamin de Bruxelles qui se nourrissait à l'école du cinéma noir et blanc, des romans d'aventure et des illustrés, répond l'exposition du Grand Palais. Enfin, c'est ainsi qu'elle débute. Elle s'attache, ensuite, à identifier les sources d'inspiration du dessinateur en confrontant ses planches originales aux photographies et aux œuvres d'art qu'il conservait chez lui. Au fil des salles, on voit ainsi Hergé multiplier les plans, les cadrages, les perspectives à la manière d'un réalisateur ou d'un peintre. On le découvre aussi collectionneur, affinant son goût de l'épure au contact des artistes les plus avant-gardistes de son époque (dont Andy Warhol ou Roy Lichtenstein). Et, inventant cette ligne dite claire, qui fit école, sans qu'il en ait lui-même vraiment conscience. ■

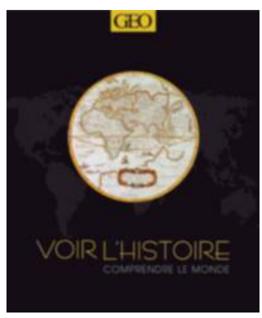
ANNE CANTIN

Hergé, jusqu'au 15 janvier 2017, au Grand Palais, à Paris. Entrée de 9 à 13 €. A l'occasion de cette exposition, GEO et les éditions Moulinsart rééditent l'ouvrage *Tintin, les arts et les civilisations vus par le héros d'Hergé*, 29,95 €. Disponible en librairie et sur prismashop.fr.



ENCYCLOPÉDIE

TOUTE L'AVENTURE HUMAINE



A travers une analyse originale, instructive et enrichie de plus de 3 000 illustrations, cette encyclopédie visuelle offre un éclairage inédit sur l'évolution des civilisations.

De la préhistoire aux attentats du 11 septembre 2001, de l'Egypte ancienne à la crise financière de 2007, de Jules César aux suffragettes des années 1900-1910, ce livre met en relief les évolutions politiques, économiques et sociales des grandes sociétés, et nous permet d'en comprendre les mutations et les valeurs. Il décrypte les facteurs qui ont façonné l'histoire de l'humanité : événements clés, grandes découvertes et innovations technologiques qui ont bouleversé les modes de vie, principaux courants artistiques, philosophiques ou religieux, personnages les plus marquants. Un album qui offre une lecture vivante de l'Histoire.

Voir l'Histoire-Comprendre le monde, éd. Prisma/GEO Histoire, 620 pages, 49,95 €. Disponible en librairie.

BEAU LIVRE

Une star mondiale



Pacha à Istanbul, objet de dévotion au Japon, gardien de musée à Saint-Pétersbourg, témoin d'événements historiques, muse des plus grands peintres, personnage de choix dans la bande dessinée… Le chat est admiré, aimé, choyé un peu partout sur la planète. Au travers d'enquêtes et photos-reportages produits par GEO, cet ouvrage célèbre notre compagnon à quatre pattes et cerne son rôle dans les civilisations.

Chat Majesté, éd. Prisma/GEO, 136 pages, 24,95 €. Disponible en librairie.

VOYAGE

Au cœur de l'Asie

GEO et La Maison de l'Indochine s'associent pour vous proposer un circuit d'exception au Laos et au Cambodge. Avec Serge Sibert, reporter-photographe et collaborateur de GEO, qui vous fera partager sa connaissance approfondie des deux pays. En point d'orgue de ce périple, le site magique d'Angkor, joyau de l'art khmer.

Du 6 au 18 mars 2017, à partir de 3720 € par personne (départ de Paris). Infos : geo@maisondelindochine.com ou 01 53 63 39 10.



Frank Waldecker/Look Photononstop



L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : **0811 23 22 21** (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr
Abonnement GEO (12 nos mensuels) pour 1 an : 64 €.
Abonnement GEO (12 nos mensuels) + GEO Extra (4 nos) et GEO Hors-série (2 nos) pour 1 an : 101 €.
Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be
Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch
Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com
Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. : 00 49 40 37845 4048. E-mail : aboservice@guj.de
Espagne : Tél. : 00 34 91 436 98 98. E-mail : suscripciones@gyj.es
Russie : Tél. : 00 7 095 937 60 90. E-mail : gruner_jahr@co.ru

Les ouvrages et éditions GEO
GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

L'index de tous les articles parus dans GEO
Sur le site internet GEO : www.geo.fr

RÉDACTION DE GEO EXTRA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45.** Fax : **01 47 92 66 75.**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)
Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Corinne Barougier (6061)
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)
Directeur artistique : Pascal Comte (6068)
Chefs de service : Anne Cantin (4617) et Jean-Yves Durand (6086)
Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)
geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui, chef de service (6089), Léia Santacroce, rédactrice (4738), Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (6536) et Claire Brossillon, community manager (6079)
Chef de studio : Daniel Musch (6173)
Première rédactrice graphiste : Béatrice Gaulier (5943)
Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Déborah Bertier, Frédéric Brillet, Sylvie Buy, Sébastien Desurmont, Cédric Gras, Adrien Guilleminot, Clément Imbert, Valérie Kubiak, Léo Pajon, Volker Saux. Secrétaire de rédaction : Bénédicte Nansot. Rédactrices graphistes : Patricia Lavaquerie et Sophie Tesson. Rédactrice photo : Miriam Rousseau. Cartographes : Sophie Pauchet et Léonie Schlosser.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Anne-Kathrin Fischer (6286), Gauthier Cousergue (4784).

Magazine édité par
PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Les principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication : Rolf Heinz
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis
Directrice marketing et business développement : Julie Le Floch-Dordain
Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif Prisma Média Solutions : Philipp Schmidt (5188).
Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450).
Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).
Directeur de publicité : Arnaud Maillard.
Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Laetitia Barrau (69 80), Sabine Zimmermann (6469).
Directrice de publicité, secteur automobile et luxe : Dominique Bellanger (45 28)
Responsable back office : Katell Bideau (6562).
Responsable exécution : Rachel Eyango (4639).
Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50).
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).
Directeur marketing client : Laurent Grolée (5320).
Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : 5674.
Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342).

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.
 Dépôt légal : novembre 2016.
Diffusion Presstalis - ISSN : 2426-6515. Création : janvier 2015.
Numéro de Commission paritaire : 0317 K92662.





Paris, Rome, Bruxelles, Fribourg, Barcelone
LAISSEZ VOTRE GOÛT VOUS GUIDER
NW M&D, SAS 479 463 044 RCS Nanterre, Issy-les-Moulineaux
W
N
S
E
S.PELLEGRINO
LES ITINÉRAIRES DU GOÛT
Les bulles fines et vives de S.PELLEGRINO® vous entraînent dans les capitales du goût à la découverte de surprises culinaires et d'adresses cachées.
5 voyages gourmands en Europe à gagner sur sanpellegrino.com
S.PELLEGRINO